


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Français
Coll spéc.

2 vol. 20 F

ŒUVRES

DE

Jean Baptiste Louis

M. GRESSET.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, considérablement augmentée, & donnée au Public par l'AUTEUR.

TOME PREMIER.



A LONDRES,
Chez ÉDOUARD KELMARNECK.

M. DCC. LXV.



DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE

*Par l'*AUTEUR, *le jour de sa réception, à place de M.* DANCHET, *le 4 Avril 1748.*

MESSIEURS,

Le sentiment est trop au-dessus des couleurs qu'on lui prête & de l'art qui veut le peindre, pour que je puisse me flatter de vous bien exprimer ma reconnoissance : tous les agrémens, toute la nouveauté, toute la richesse du discours ne son que l'éloquence de l'esprit ; il en est une plus persuasive, plus chere à ma sensibilité, & plus digne de vous : justifier ici vos bienfaits par leur usage, effacer des essais passagers par des travaux durables ; voilà, MESSIEURS, le véritable hommage qui vous est dû, l'éloquence du cœur, vos droits & mes engagemens.

Pourrois-je former d'autres projets & d'autres

vœux en entrant dans ce Temple de l'Eloquence, de la Poésie, de l'Histoire, de la Science des mœurs, & de tous les Arts consacrés à l'instruction & au plaisir de l'esprit humain? Temple immortel où les talens sont encouragés & récompensés, où la grandeur elle-même, non contente d'être associée aux talens, les partage & les embellit : où enfin la critique, toujours aussi utile que sage, les éclaire & les perfectionne. A la vue de ce lieu respectable & des noms célebres que présentent vos Fastes, rapproché des modeles & des secours, mes premiers sentimens, après la reconnoissance, ne doivent-ils pas être ceux de la plus noble émulation, & tous mes regards ne s'arrêtent-ils pas nécessairement sur les exemples illustres qui m'apprennent l'emploi du tems sur la nécessité de se rendre utile à son siecle, & sur la gloire d'apprendre à la postérité qu'on a vécu?

Tels furent, Messieurs, & les principes & les exemples de l'homme estimable que vous venez de perdre; toute sa vie fut appliquée, remplie, & digne de ses modeles : né avec un esprit facile & fécond, un talent heureux pour la Poésie, une ame faite pour saisir & peindre les idées élevées & les sentimens nobles, un jugement toujours maître du talent, Monsieur Danchet avoit joint à ces dons de la Nature tous les secours de l'art,

toute la culture de l'étude & de la réflexion, les richesses des Muses d'Athènes & de Rome, & tous les nouveaux trésors dont le Parnasse de l'Europe est enrichi depuis la fin des siecles barbares, & la naissance des Lettres; instruit, formé par les oracles de la Poésie, rempli de leurs beautés, animés de leur esprit, il mérita de parler leur langue, & de partager leurs lauriers.

Je ne m'arrêterai point à caractériser ses différens Ecrits, ni rappeller le succès des Tyndarides, des Cyrus, de Nitétis, couronné plusieurs fois sur la Scene tragique, & le rang distingué qu'Hésione, Tancrede & les Fêtes Vénitiennes tiendront toujours sur la Scene Lyrique; c'est aux Ouvrages à parler de leur Auteur; tout autre témoignage est suspect ou superflu. Mais il est un tribut plus cher que je puis payer à la mémoire de M. Danchet avec toute l'autorité du témoignage public, & avec cette satisfaction du cœur qui accompagne la vérité; un tribut dont je ne dois rien omettre pour sa gloire & celle des talens même; un titre plus honorable que les succès & que le frivole mérite de n'avoir que de l'esprit; un éloge fait pour intéresser également & celui qui le donne & ceux qui l'écoutent: avantage bien rare pour la louange!

Ce n'est pas seulement, Messieurs, à l'idée gé-

nérale d'une franchise respectable, d'une probité sans nuages & d'une conduite sans variations, que je viens rappeller votre souvenir pour peindre tout le mérite de son ame : je n'ai nommé là que les vertûs & les devoirs qu'il partageoit avec tous les véritables honnêtes gens, il n'avoit d'amis qu'eux, il ne pouvoit ressembler à d'autres ; mais pour y joindre des traits plus personnels, un mérite dont il faut lui tenir compte, un avantage qu'il emporte dans le tombeau, c'est de n'avoir jamais déshonoré l'usage de son esprit par aucun abus de la Poésie ; caractere si rare dans l'art dangereux qu'il cultivoit, & où le talent ne doit pas être plus estimable par les choses mêmes qu'il produit, que par celles qu'il a le courage de se refuser. Instruit dès sa jeunesse, & convaincu toute sa vie que la Poésie ne doit être que l'interprête de la vérité & de l'honneur, la langue de la sagesse & de l'amitié, & le charme de la société, il ne partagea ni le délire ni l'ignominie de ceux qui la profanent : au-dessus de cette lâche envie qui est toujours une preuve humiliante d'infériorité ; ennemi du genre satirique, dont l'art est si facile & si bas ; ennemi de l'obscénité, dont le succès même est si honteux ; inaccessible à cette aveugle licence qui ose attaquer le respect dû aux Loix, au Trône, à la Religion, audace dont tous

le mérite eſt en même tems ſi coupable & ſi digne de mépris : incapable enfin de tout ce que doivent interdire l'eſprit ſociable, la façon noble de penſer, l'ordre, la décence & le devoir, ſes Ecrits porterent toujours l'empreinte de ſon cœur.

Malgré l'opinion preſque générale, il n'eſt pas toujours vrai qu'on ſe peigne dans ſes Ouvrages. Il eſt aiſé d'être le panégyriſte de l'honneur, l'organe des ſentimens vertueux, & l'Orateur des mœurs ; mais quand on parcourt l'hiſtoire de la Poéſie, on a quelquefois le regret de trouver les plus belles maximes en contradiction avec la vie de leurs déclamateurs, & l'élévation des préceptes dégradée par la baſſeſſe des exemples : telle a été la malheureuſe deſtinée de quelques Ecrivains, qui ne prétendoient qu'à la célébrité, & qui n'ont ni connu, ni mérité l'eſtime.

La mémoire de M. Danchet n'a rien à craindre d'un ſemblable reproche. La candeur, la raiſon & la nobleſſe que reſpirent tous ſes ouvrages, ſont l'hiſtoire de ſa vie : heureux en la perdant, d'obtenir les regrets ſinceres de tous ceux qui l'ont bien connu : heureux d'avoir uni à ſes talens tous les titres de l'honnête-homme & du ſage, & d'avoir toujours mis avant le vain bruit de la renommée le ſoin de s'immortaliſer dans l'eſtime publique.

C'eſt votre ouvrage, Meſſieurs, ce ſont vos

biens que je viens d'expoſer à vos yeux, en parlant de ſon cœur & de ſes vertus. C'eſt par les principes invariables de cette illuſtre Compagnie, qu'il avoit cultivé, enrichi, perfectionné un naturel ſi heureux, & ſur tout l'eſprit d'union, de déférence & de ſociété, ce caractere ſi eſſentiel à la République Littéraire, & dont vous donnerez toujours le modele : caractere de nobleſſe & de vérité, de force & de lumiere, qui, ne connoiſſant ni les honteuſes inquiétudes de la jalouſie, ni les intrigues de la vanité, ni le tourment de la haine, ni baſſeſſe de nuire, reçoit & donne avec droiture tous les ſecours de la confiance, tous les conſeils du goût, tous les jugemens de l'impartialité ; ne voit point un ennemi dans un concurrent ; applaudit tout haut aux vrais ſuccès, ſans ſe réſerver à les déprimer tout bas ; & ne cherche que le bien, le progrès & l'embelliſſement des Arts. Voilà, Meſſieurs, l'eſprit reſpectable qui vous anime ; voilà les loix & l'appui, ainſi que les premiers fondemens de l'Académie Françoiſe. En ouvrant ſes annales, monumens de la vertu ainſi que de la gloire littéraire, on voit avec un ſentiment de plaiſir qui n'échappe point aux ames généreuſes, on voit, dis-je, que l'Amitié éclaira la naiſſance de l'Académie. C'eſt ſur une ſociété choiſie de Sages, qui s'aimoient & s'inſtruiſoient

réciproquement, que le Cardinal de Richelieu, ce vaſte & profond génie, à qui rien n'échappoit de tous les moyens d'illuſtrer un Empire, conçut le plan de cet établiſſement ſi honorable à ſa mémoire, & ſi utile aux Lettres & à la France.

A ce ſpectacle, Meſſieurs, au ſouvenir de votre origine, frappé de tout l'éclat de ce moment illuſtre, le premier d'une carriere immortelle, je me plaindrois de l'inſuffiſance de l'art à rendre en ce jour d'auſſi brillantes images, & ſur-tout à peindre dignement les traits des deux premiers Protecteurs de l'Académie, ſi leur juſte éloge ne venoit de vous être tracé en ce moment par un homme né pour parler des hommes d'Etat, pour leur reſſembler, pour leur appartenir par les talens comme par la naiſſance, & né également pour appartenir aux Lettres & aux Arts, par un goût héréditaire.

Aſſez d'autres, en rendant hommage à l'Académie dans un jour ſemblable, ont vanté plus heureuſement que je ne pourrois faire, ſa fondation, ſes accroiſſemens, ſes Ouvrages immortels & ſes autres attributs. Pour moi, Meſſieurs, ſi l'honneur de vous appartenir me donne quelque droit de vous rendre compte de moi-même, j'avouerai que, toujours indigné des inimitiés baſſes & des diviſions indécentes dont l'empire des Let-

tres eſt quelquefois agité ; pénétré de vénération pour les exemples contraires que préſente l'Académie, j'ai cru ne pouvoir mieux ſatisfaire au tribut public que je lui dois, qu'en m'étendant à faire remarquer & reſpecter cette heureuſe amitié, partie ſans doute la plus intéreſſante de vos faſtes, puiſqu'elle eſt l'hiſtoire de la vertu, & que la vertu, dans l'ordre du bonheur public, marche avant les talens.

Cette union qui, en aſſurant vos progrès, préſageoit toute votre gloire, attira plus particuliérement ſur vous l'attention du Souverain. Louis XIV, aux noms ſublimes de Conquérant & de Monarque, voulut joindre le titre de votre Protecteur. Et qui peut douter que le ſentiment généreux de la confiance, & ce concours de forces & de clartés toujours réunies par l'amour de l'intérêt commun, n'aient heureuſement contribué aux progrès particuliers de tant de grands hommes qui ont illuſtré le dernier regne & la Nation, & porté à un ſi haut degré de ſplendeur l'Eloquence & la Poéſie, ainſi que la pureté, l'énergie, & l'élégance de la Langue Françoiſe, devenue par eux la Langue de l'Europe. Différens dans leurs genres, mais placés dans la même carriere, rivaux ſans diviſion, concurrens dignes de s'eſtimer, ſimples & modeſtes, parce qu'ils étoient

vraiment grands, les Corneille, les Boſſuet, les Racine, les Fénelon, les La Fontaine, les Deſpréaux, les Fléchier, les Labruyere, furent toujours les exemples de ce caractere d'égalité & d'union qu'ils vous ont tranſmiſe : pourrois-je ne point leur aſſocier dans cet éloge leur contemporain, leur ami, leur rival, que nous avons la douceur de voir ici, cet homme adoré de leur ſiecle & du nôtre, modele comme eux d'une vie rendue conſtamment heureuſe par la raiſon, les graces & la vertu; d'une vie qui ne peut être trop longue au gré de nos deſirs & pour notre gloire ?

Que ces hommes divins, qui ont éclairé le ſiecle que je viens de louer en les nommant, ſervent plutôt à l'émulation qu'au découragement du nôtre, & que tous ceux qui cultivent les Lettres apprennent, Meſſieurs, par les exemples qu'ils ont reçus de vous, & qu'ils en recevront toujours, qu'il eſt dans tous les tems de nouveaux lauriers.

Pour nous élever au grand, dans quelque genre que ce ſoit, ne partons point de l'humiliant préjugé, que nous ſommes déſormais réduits au ſeul partage d'imiter, & au foible mérite de reſſembler; les progrès de la raiſon, des talens & du goût, loin de marquer les bornes de l'art aux yeux des ames ſupérieures, ne ſont pour elles que de nouveaux degrés d'où elles oſent s'élancer. Des

Aſtres ignorés, un nouveau monde inconnu à l'antiquité, n'auroient point été découverts dans les deux ſiecles qui précedent le nôtre, ſi cette courageuſe émulation n'avoit tracé la route. Par quel aſſerviſſement déſeſpérerions-nous de voir éclore de nouveaux prodiges de l'eſprit humain, de nouveaux genres de beautés & de plaiſirs, de nouvelles créations? Le Génie connoît-il des bornes? Attendrions-nous moins de ſon empire illimité que des combinaiſons de la matiere, qui, toute bornée qu'elle eſt par ſon eſſence, eſt ſi riche, ſi inépuiſable dans les formes qui la varient ſucceſſivement? D'autres hommes ont vécu: nous qui les remplaçons, qui ne marchons que ſur des ruines, ne voyons-nous pas le ſpectacle de l'Univers toujours nouveau, au milieu même des ruines qui le couvrent? Les découvertes ineſpérées, les événemens les plus imprévus, les objets les plus frappans ſont-ils refuſés à nos regards? De nos jours une Ville entiere du nouveau monde vient de diſparoître dans la profondeur des mers; nulle trace ne laiſſe ſoupçonner qu'elle ait exiſté; une autre Ville de notre hémiſphere, cachée aux regards du Soleil depuis dix-ſept ſiecles, ſort de ſon tombeau, revient à la lumiere, nous offre ſes monumens, &, pour rappeller des traits plus intéreſſans, nos jours n'ont-ils pas vu l'heureuſe Ex-

périence aller aux extrémités de la terre, interroger la Nature, & dévoiler des myfteres ignorés des autres fiecles? Si, après une auffi longue durée de ce globe que nous habitons, la nouveauté peut encore régner fur les êtres matériels malgré leurs limites, quelle étendue, quelle fupériorité de puiffance n'a-t-elle pas encore fur les productions, l'effor & les fuccès de la raifon & de l'efprit, fur-tout dans la carriere immenfe de cet Art créateur qui fait franchir les barrieres du monde?

Les efprits frivoles & fuperficiels défavoueront mon efpérance, les efprits foibles & timides ne s'éleveront pas jufqu'à elle; c'eft au Génie qu'appartient le droit d'accepter l'augure & l'honneur de le juftifier.

Quelle époque plus favorable pour former cet heureux préfage, qui m'eft bien moins fuggéré par le téméraire efpoir de le remplir que par mon amour pour les Arts, & par ceux qui m'écoutent, & le tems où je parle! Quelle plus vafte & plus brillante carriere pour l'Hiftoire, l'Eloquence & la Poéfie, qu'un regne qui leur offre tant de gloire & de grandeur à immortalifer!

Que pourrois-je ajouter, Meffieurs, à la force & à la vérité des traits fous lefquels on vient de vous offrir l'image de votre augufte Protecteur? Vous y avez admiré la valeur & la victoire unies

à la modération & à l'amour de la Paix ; la Royauté parée de tous les caracteres qui font le Pere de la Patrie ; l'humanité, enfin avec tous les titres du Sage & de l'homme adoré. Après ce tableau si ressemblant, où ma foiblesse n'auroit pu s'élever, qu'il me soit seulement permis, pour l'honneur des beaux Arts, de rappeller & d'éterniser ici les bienfaits dont le Sophocle de notre âge vient d'être honoré.

Puissent nos travaux immortaliser les sentimens d'admiration, de respect & d'amour dont nous sommes pénétrés pour notre Monarque auguste ! La postérité célébra comme nous ses vertus : & dans les siecles suivans, tous ceux qui, dans un jour semblable, rendront ici, comme moi, leur premier hommage à l'Académie, en nommant ses Protecteurs, s'arrêteront avec complaisance sur l'éloge d'un Souverain, qui n'aura jamais été loué que par la vérité.

FIN.



LETTRES DE M. ROUSSEAU,

Sur Ver-Vert, la Chartreuse, &c.



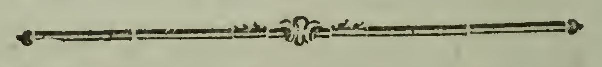
A Monsieur de LASSÉRÉ,

Conseiller au Parlement.

J'ai lu le Poëme que vous m'avez envoyé: je vous avouerai sans flatterie, Monsieur, que je n'ai jamais vu production qui m'ait autant surpris que celle-là. Sans sortir d'un style familier que l'Auteur a choisi, il y étale tout ce que la Poésie a de plus éclatant, & tout ce qu'une connoissance consommée du monde pourroit fournir à un homme qui y auroit passé toute sa vie; il n'étoit point fait pour le rôle qu'il a quitté, & je suis ravi de voir ses talens affranchis de l'esclavage d'une profession qui lui convenoit aussi peu.

Je ne saurois trop vous remercier, Monsieur, de la peine que vous avez prise de me copier vous-même une Piece si excellente: quelque longue qu'elle soit, je l'ai trouvée trop courte, quoique je l'aie lue deux fois; il me tarde déja de la pouvoir joindre à celle que vous me promettez de la même main. Je ne sais si tous mes Con-

freres modernes & moi, ne ferions pas mieux de renoncer au métier que de le continuer, après l'apparition d'un Phénomene aussi surprenant que celui que vous venez de me faire observer, qui nous efface tous dès sa naissance, & sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté, que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Je suis, &c.



AU PERE BRUMOY, Jésuite.

Parmi les Phénomenes littéraires que vous m'indiquez, vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi vous, & que vous venez de rendre au monde; vous voyez bien que je veux parler du jeune Auteur des Poëmes du Perroquet & de la Chartreuse : je n'ai vu de lui que ces deux Ouvrages; mais, en vérité, je les aurois admirés, quand ils m'auroient été donnés comme le fruit d'une étude consommée du monde & de la Langue Françoise. Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses jointes à une plus libérale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un homme de vingt-six ans! & quel désespoir pour tous nos prétendus beaux-esprits modernes! J'ai toujours trouvé Chapelle très-estimable, mais beaucoup moins, à dire vrai, qu'il n'étoit estimé; ici, c'est le naturel de Chapelle, mais son naturel épuré, embelli, orné & étalé enfin dans toute sa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des Vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous sommes.

A M. DE LASSÉRÉ.

A ne juger du mérite de l'Epitre nouvelle (*), qu'en qualité d'Ouvrier, peut-être lui donnerois-je moins de louange ; elle est plus négligée que les deux autres Pieces que j'ai admirées du même Auteur ; mais, à cela près, on reconnoît la même main & le même génie, c'est-à-dire, l'un des plus heureux & des plus beaux qui aient jamais existé. Il seroit fâcheux que la trempe en fût altérée par le mauvais exemple de quelques petits esprits d'aujourd'hui, qui comptent l'exactitude & la régularité pour rien, comme s'il pouvoit y avoir de la différence entre faire de bons Vers & les faire bien ; & que pécher contre la rime en François, ne fût pas la même chose que pécher contre la quantité en Latin. Cette fausse maxime des génies paresseux ou impuissans doit être proscrite chez les génies aussi supérieurs que celui de notre jeune Auteur. Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne fait des Vers que pour son plaisir : c'est pour le plaisir des Lecteurs qu'on en doit faire ; & ce plaisir n'est point complet, quand on peut s'appercevoir qu'il manque quelque chose à la façon. Il ne suffit pas qu'une boîte soit d'or, & que le dessein en soit neuf & agréable, il faut qu'elle soit finie & achevée dans toute sa perfection. Cet air facile qui fait le mérite d'un ouvrage, ne consiste point dans l'inobservation des regles : au contraire, cette inobservation fait voir l'impuissance où l'on est de surmonter les difficultés de l'art ; & je ne veux point d'autre preuve de ma proposition, que les Vers mêmes de notre aimable Auteur, dont les plus corrects sont sans doute ceux où il regne un plus grand air de facilité. En un mot, le seul moyen de faire des Vers faciles, c'est

(*) *Les Adieux.*

de les faire difficilement, & si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, vous en conviendrez avec notre maître Horace, dont voici les propres termes:

Nec virtute foret clarisve potentius armis
Quàm Linguâ Latium, si non offenderet unum
Quemque Poëtarum limæ labor, & mora. Vos ô,
Pompilius sanguis, carmen reprehendite quod non
Multa dies, & multa litura coërcuit, atque
Præfectum decies non castigavit ad unguem.

Tâchez, mon cher Monsieur, de lui inspirer cette maxime, sans lui dire qu'elle vienne de moi; car les conseils d'un homme inconnu ne seroient peut-être pas aussi bien reçus que les vôtres, quoiqu'ils ne partent que du zele sincere que j'ai pour sa gloire & pour sa réputation, qui m'est aussi chere que la mienne propre.

Remerciez bien, je vous prie, Monsieur l'Evêque de Luçon de la bonté qu'il a eue de me communiquer, par vos mains, ces deux dernieres Epîtres (*), que j'ai déja lues trois fois depuis vingt quatre heures qu'il y a que je les ai reçues, & où je ne me lasse point d'admirer le génie surprenant & la riche fécondité qui les a produites. Si le Ver-Vert, qui est imprimé, vous tombe entre les mains, vous me ferez grand plaisir de me l'envoyer, car je ne le possede point en propre. Selon moi, cet Ouvrage a sur ses cadets l'avantage de l'invention, & même celui de l'exactitude. C'est un véritable Poëme, & le plus agréable badinage que nous ayions dans notre langue.

(*) *Les Ombres & les Adieux.*

ÉPITRE

A L'AUTEUR.

SUR le Parnaſſe il eſt un lieu
Dont avoit hérité Chapelle,
Et que ſon diſciple fidele
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'eſt-là que le galant Voiture
Fit exécuter, ce dit-on,
Le Codicile d'Epicure,
Conforme aux loix d'Anacréon.
Ce réduit du ſacré Vallon
Eſt loin des glaces de ***,
Des fréquens éclairs de V***,
Et des volcans de V***.
On craint dans ce réduit paiſible
Le merveilleux & le terrible :
La Nature en fait les honneurs,
L'Art y vient rendre ſon hommage,
Mais c'eſt dans le ſimple équipage
D'un Berger couronné de fleurs.
On y préfere un payſage

Rendu d'après le naturel,
Au pinceau, quoique docte & ſage,
De Rubens & de Raphaël.
La voix d'une aimable Bergere,
Unie au ſon d'un chalumeau,
Y touche l'ame de maniere
A nous faire oublier Rameau.
C'eſt-là que les Graces naïves,
Qu'on vit régner au ſiecle d'or,
Ceſſent du moins d'être captives,
Et peuvent ſe montrer encor.
Ce qu'on nomme ailleurs une image,
Fineſſe d'eſprit, ornement,
Y produit l'effet d'un nuage;
Il obſcurcit le ſentiment.
Ce n'eſt qu'à la ſimple Nature
Qu'on veut devoir l'art d'être heureux,
Et la plus ſavante impoſture
Du cœur y remplit mal les vœux.
Ce joli canton du Parnaſſe
Depuis Chaulieu vaquoit toujours,
Et ſous la garde des Amours,
Tibulle défendoit la place.
En vain mille nouveaux Auteurs,
Croyant ſuivre les pas d'Horace,
Montrant moins de goûts que d'audace,
Sont venus ſurchargés de fleurs :

Ces fleurs n'étoient point naturelles;
Et, par leur éclat emprunté,
Ils n'avoient pu des ſentinelles
Corrompre la naïveté.
Enfin GRESSET vient de paroître:
Nouveau Céſar dans ce ſéjour,
Venir le voir, s'en rendre maître,
N'eſt pour lui que l'œuvre d'un jour.
Graces, Amours, à ce ſpectacle,
Ont cru revoir Anacréon:
C'eſt ſon air, ſon ſtyle, ſon ton,
Il a même trompé l'oracle:
Et l'ancien Anacréon,
Qui ſe plaiſoit au parallele,
Se cachoit derriere Chapelle,
Chaulieu, La Fare & Bachaumon.
O toi! nouveau propriétaire
De ce ſéjour délicieux,
Où l'unique talent de plaire
Rend tous les momens précieux:
Cher favori de la Nature,
Enfant adoptif d'Epicure,
Qui joins l'exemple à la leçon,
Conduis toi-même ma raiſon,
Forme mon goût ſur ta maniere;
Tes expreſſions, tes couleurs,
Ton art de répandre des fleurs,

Sans en accabler la matiere.
Du moins l'Éditeur de VER-VERT
Doit obtenir le privilége
De trouver l'attelier ouvert ;
Non pour qu'une main ſacrilége
Oſe y profaner ton pinceau,
Mais pour le former à connoître
Tous les deſſins d'un ſi grand Maître ;
Et les premiers traits du vrai beau.



TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.



VER-VERT.

A MADAME L'ABBESSE D***.



CHANT PREMIER.

VOUS près de qui les Grâces ſolitaires
Brillent ſans fard, & regnent ſans fierté;
Vous, dont l'eſprit, né pour la vérité,
Sait allier à des vertus auſteres
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puiſqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble Oiſeau la touchante diſgrace,
Soyez ma Muſe, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces ſons intéreſſans,

Ces tendres ſons que forma votre lyre,
Lorſque Sultane (*), au printems de ſes jours,
Fut enlevée à nos triſtes amours,
Et deſcendit au ténébreux Empire :
De mon Héros les illuſtres malheurs
Peuvent auſſi ſe promettre vos pleurs.
Sur ſa vertu par le ſort traverſée,
Sur ſon voyage & ſes longues erreurs,
On auroit pu faire une autre Odyſſée,
Et, par vingt Chants, endormir les Lecteurs:
On auroit pu, des Fables ſurannées
Reſſuſciter les Diables & les Dieux;
Des faits d'un mois, occuper une année,
Et, ſur des tons d'un ſublime ennuyeux,
Pſalmodier la cauſe infortunée
D'un Perroquet non moins brillant qu'Énée?
Non moins dévot, plus malheureux que lui;
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les Muſes ſont des Abeilles volages,
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un ſujet,
Vôle bientôt ſur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puiſé ces maximes;
Puiſſent vos loix ſe lire dans mes rimes!
Si, trop ſincere, en traçant ces portraits,
J'ai dévoilé les myſteres ſecrets,

(*) *Epagneule.*

L'art des parloirs, la ſcience des grilles,
Les graves riens, les myſtiques vétilles;
Votre enjoûment me paſſera ces traits.
Votre raiſon, exempte de foibleſſes,
Sait vous ſauver ces fades politeſſes;
Sur votre eſprit ſoumis au ſeul devoir,
L'illuſion n'eut jamais de pouvoir:
Vous ſavez trop qu'un front que l'art déguiſe,
Plaît moins au Ciel qu'une aimable franchiſe.
Si la Vertu ſe montroit aux mortels,
Ce ne ſeroit, ni par l'art des grimaces,
Ni ſous des traits farouches & cruels;
Mais ſous votre air, ou ſous celui des Grâces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.
Dans maint Auteur de ſcience profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde,
Très-rarement en devient-on meilleur:
Un ſort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au ſein de nos Lares,
Et conſerver, paiſibles Caſaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains & barbares:
Sans quoi, le cœur victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux deſtin du Héros que je chante,
En éterniſe une preuve touchante:
Tous les échos des parloirs de Nevers,

Si l'on en doute, atteſteront mes Vers.
A Nevers donc, chez les Viſitandines,
Vivoit n'a-guère un Perroquet fameux,
A qui ſon art & ſon cœur généreux,
Ses vertus même & ſes grâces badines,
Auroient dû faire un ſort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étoient toujours heureux.
VER-VERT (c'étoit le nom du perſonnage)
Tranſplanté là de l'Indien rivage,
Fut, jeune encor, ne ſachant rien de rien,
Au ſuſdit Cloître enfermé pour ſon bien.
Il étoit beau, brillant, leſte & volage,
Aimable & franc comme on l'eſt au bel âge,
Né tendre & vif, mais encore innocent;
Bref, digne Oiſeau d'une ſi ſainte cage,
Par ſon caquet digne d'être au couvent.
Pas n'eſt beſoin, je penſe de décrire,
Les ſoins des Sœurs, des Nonnes, c'eſt tout dire;
Et chaque Mere, après ſon Directeur,
N'aimoit rien tant; même dans plus d'un cœur,
Ainſi l'écrit un Chroniqueur ſincere,
Souvent l'Oiſeau l'emporta ſur le pere.
Il partageoit, dans ce paiſible lieu,
Tous les ſirops dont le cher Pere en Dieu,
Grâce aux bienfaits des Nonnettes ſucrées,
Réconfortoit ſes entrailles ſacrées.
Objet permis à leur oiſif amour,

Ver-Vert étoit l'ame de ce séjour;
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il étoit cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvoit & tout dire & tout faire;
Il étoit sûr de charmer & de plaire.
Des bonnes Sœurs égayant les travaux,
Il becquetoit & guimpes & bandeaux;
Il n'étoit point d'agréable partie,
S'il n'y venoit briller, caracoller,
Papillonner, siffler, rossignoler;
Il badinoit, mais avec modestie,
Avec cet air timide & tout prudent
Qu'une Novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondoit à tout avec justesse:
Tel autrefois César en même temps,
Dictoit à quatre, en styles différens.
Admis par-tout, si l'on en croit l'Histoire,
L'Amant chéri mangeoit au Réfectoire;
Là, tout s'offroit à ses friands desirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passoit hors de table,
Mille bombons, mille exquises douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs.

Les petits ſoins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Viſitandines;
L'heureux VER-VERT l'éprouvoit chaque jour.
Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour,
Tout s'occupoit du beau Penſionnaire;
Ses jours couloient dans un noble loiſir:
Au grand Dortoir il couchoit d'ordinaire;
Là, de cellule il avoit à choiſir;
Heureuſe encor, trop heureuſe la Mere
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par ſa préſence honorer le réduit!
Très-rarement les antiques Diſcrettes
Logeoient l'Oiſeau; des Novices proprettes
L'alcove ſimple étoit plus de ſon goût:
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
Quand chaque ſoir le jeune anachorette
Avoit fixé ſa nocturne retraite,
Juſqu'au lever de l'Aſtre de Vénus
Il repoſoit ſur la boîte aux Agnus:
A ſon réveil, de la fraîche Nonnette,
Libre témoin, il voyoit la Toilette.
Je dis Toilette, & je le dis tout bas;
Oui, quelque part, j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fideles
Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles:
Ainſi qu'il eſt pour le monde & les Cours,
Un art, un goût de modes & d'atours,

Il eſt auſſi des modes pour le voile ;
Il eſt un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus ſimple toile.
Souvent l'eſſain des folâtres Amours,
Eſſain qui ſait franchir grilles & tours,
Donne aux bandeaux une grâce piquante,
Un air galant à la guimpe flottante ;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir.
Ceci ſoit dit, entre nous, en ſilence :
Sans autre écart revenons au Héros.
Dans ce ſéjour de l'oiſive indolence,
VER-VERT vivoit ſans ennui, ſans travaux ;
Dans tous les cœurs il régnoit ſans partage.
Pour lui Sœur Thecle oublioit les moineaux ;
Quatre ſerins en étoient morts de rage,
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépériſſoient d'envie & de langueur.

Qui l'auroit dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ſes mœurs ;
Qu'un tems viendroit, tems de crime & d'allarmes,
Où ce VER-VERT, tendre idole des cœurs,
Ne ſeroit plus qu'un triſte objet d'horreurs ?
Arrête, Muſe, & retarde les larmes
Que doit coûter l'aſpect de ſes malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.



CHANT SECOND.

On juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquoit du don de la parole
L'Oiseau diſert ; hormis dans les repas,
Tel qu'une Nonne, il ne déparloit pas :
Bien il eſt vrai qu'il parloit comme un livre,
Toujours d'un ton confit en ſavoir vivre.
Il n'étoit point de ces fiers Perroquets
Que l'air du ſiecle a rendu trop coquets ;
Et qui, ſifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
VER-VERT étoit un Perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée ;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne diſoit onc un immodeſte mot :
Mais en revanche il ſavoit des cantiques,
Des *Oremus*, des Colloques myſtiques ;
Il diſoit bien ſon *Benedicite*,
Et *notre Mere*, & *votre Charité* ;
Il ſavoit même un peu de Soliloque,
Et des traits fins de Marie à la Coque :
Il avoit eu, dans ce docte manoir,
Tous les ſecours qui menent au ſavoir.

Il étoit là maintes filles ſavantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noëls anciens & nouveaux.
Inſtruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'Éleve égala ſes Régentes;
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuſe lenteur,
Les ſaints ſoupirs, les notes languiſſantes
Du chant des Sœurs, colombes gémiſſantes;
Finalement, VER-VERT ſavoit par cœur
Tout ce que ſait une Mere de Chœur.

Trop reſſerré dans les bornes d'un Cloître,
Un tel mérite au loin ſe fit connoître;
Dans tout Nevers, du matin juſqu'au ſoir,
Il n'étoit bruit que des ſcènes mignonnes
Du Perroquet des bienheureuſes Nonnes;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloir:
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'Oiſeau: d'abord, aux ſpectateurs
Elle en faiſoit admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
Mais la beauté du tendre Néophite
N'étoit encor que le moindre mérite;
On oublioit ſes attraits enchanteurs,
Dès que ſa voix frappoit les auditeurs.

Orné, rempli de ſaintes gentilleſſes,
Que lui dictoient les plus jeunes Profeſſes,
L'illuſtre Oiſeau commençoit ſon récit;
A chaque inſtant de nouvelles fineſſes,
Des charmes neufs varioient ſon débit:
Éloge unique & difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tout ſon Auditoire;
Quel Orateur en pourroit dire autant?
On l'écoutoit, on vantoit ſa mémoire;
Lui, cependant, ſtylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modeſtement.
Quand il avoit débité ſa ſcience,
Serrant le bec & parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air ſanctifié,
Et laiſſoit là ſon monde édifié.
Il n'avoit dit que des phraſes gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médiſance, & tels propos de filles
Que par haſard on apprenoit aux grilles,
Ou que nos Sœurs traitoient dans leur enclos.
Ainſi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en ſaint, en ſage véritable,
Pere VER-VERT, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un Moine, & non moins vénérable,

Beau comme un cœur, ſavant comme un Abbé;
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civiliſé, muſqué, pincé, rangé,
Heureux enfin, s'il n'eût pas voyagé.
Mais vint ce tems, d'affligeante mémoire,
Ce tems critique où s'éclipſe ſa gloire.
O crime! O honte! O cruel ſouvenir!
Fatal voyage aux yeux de l'avenir!
Que ne peut-on en dérober l'hiſtoire?
Ah! qu'un grand nom eſt un bien dangereux;
Un ſort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple, on peut ici m'en croire;
Trop de talens, trop de ſuccès flatteurs
Traînent ſouvent la ruine des mœurs.

Ton nom, VER-VERT, tes proüeſſes brillantes
Ne furent point bornés à ces climats;
La Renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire juſqu'à Nantes.
Là, comme on ſait, la Viſitation
A ſon bercail de Révérendes Meres,
Qui, comme ailleurs, dans cette Nation
A tout ſavoir ne ſont pas les dernieres;
Par quoi bientôt apprenant des premieres
Ce qu'on diſoit du Perroquet vanté,
Deſir leur vint d'en voir la vérité.
Deſir de fille eſt un feu qui dévore,
Deſir de Nonne eſt cent fois pis encore.

Déja les cœurs s'envôlent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un Oiſeau. L'on écrit tout-à-l'heure
En Nivernois à la Supérieure,
Pour la prier, que l'Oiſeau plein d'attraits,
Soit, pour un tems, amené par la Loire;
Et que, conduit au rivage Nantais,
Lui-même il puiſſe y jouir de ſa gloire,
Et ſe prêter à de tendres ſouhaits.
La Lettre part. Quand viendra la réponſe?
Dans douze jours: quel ſiecle juſques-là!
Lettre ſur Lettre, & nouvelle ſemonce:
On ne dort plus; Sœur Cécile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'Épitre.
Grave ſujet; on tient le grand Chapitre.
Telle Requête effarouche d'abord.
Perdre VER-VERT! O ciel, plutôt la mort!
Dans ces Tombeaux, ſous ces Tours iſolées,
Que ferons nous, ſi ce cher Oiſeau ſort?
Ainſi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, & las de ſon loiſir,
S'ouvroit encore à l'innocent plaiſir:
Et, dans le vrai, c'étoit la moindre choſe
Que cette troupe étroitement encloſe,
A qui, d'ailleurs, tout autre Oiſeau manquoit,
Eût, pour le moins, un pauvre Perroquet.
L'avis, pourtant, des Meres aſſiſtantes,

De ce Sénat antiques Présidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le Pupile charmant
Pour quinze jours; car en têtes prudentes,
Elles craignoient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos Sœurs de Nantes;
Ainsi jugea l'Etat embéguiné.
Après ce Bill des Miladys de l'Ordre,
Dans la Commune arrive grand désordre:
Quel sacrifice! Y peut-on consentir?
Est-il donc vrai, dit la Sœur Séraphine:
Quoi! nous vivons, & VER-VERT va partir!
D'une autre part, la Mere Sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix;
Tout est en deuil. Je ne sais quel présage,
D'un noir crayon, leur trace ce voyage;
Pendant la nuit, des songes pleins d'horreur,
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets! L'instant funeste arrive;
Jà, tout est prêt sur la fatale rive;
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle:
Jà, chaque Sœur gémit en Tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçut VER-VERT! Quelles tendres allarmes!

On ſe l'arrache, on le baigne de larmes;
Plus il eſt près de quitter ce ſéjour,
Plus on lui trouve & d'eſprit & de charmes;
Enfin, pourtant, il a paſſé le Tour:
Du Monaſtere, avec lui, fuit l'Amour.
Pars, va, mon fils, vôle où l'honneur t'appelle,
Reviens charmant, reviens toujours fidèle;
Que les Zéphyrs te portent ſur les flots,
Tandis qu'ici, dans un triſte repos,
Je languirai forcément exilée,
Sombre, inconnue, & jamais conſolée;
Pars; cher VER-VERT, &, dans ton heureux cours,
Sois pris par-tout pour l'aîné des Amours.
Tel fut l'adieu d'une Nonnain poupine,
Qui, pour diſtraire & charmer ſa langueur,
Entre deux draps avoit, à la ſourdine,
Très-ſouvent fait l'Oraiſon dans Racine,
Et qui ſans doute, auroit de très grand cœur,
Loin du Couvent, ſuivi l'Oiſeau parleur.
Mais c'en eſt fait, on embarque le drôle,
Juſqu'à préſent vertueux, ingénu,
Juſqu'a préſent modeſte en ſa parole:
Puiſſe ſon cœur, conſtamment défendu,
Au Cloître, un jour, rapporter ſa vertu!
Quoi qu'il en ſoit, déja la rame vôle,
Du bruit des eaux les airs ont retenti,
Un bon vent ſouffle, on part, on eſt parti.

CHANT TROISIEME.

La même Nef légere & vagabonde,
Qui voituroit le ſaint Oiſeau ſur l'onde,
Portoit auſſi deux Nymphes, trois Dragons,
Une Nourrice, un Moine, deux Gaſcons:
Pour un Enfant qui ſort du Monaſtere,
C'étoit écheoir en dignes compagnons!
Auſſi Ver-Vert, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangere;
Nouvelle langue & nouvelles leçons.
L'Oiſeau ſurpris n'entendoit point leur ſtyle.
Ce n'étoient plus paroles d'Evangile,
Ce n'étoient plus ces pieux entretiens,
Ces traits de Bible & d'Oraiſons mentales,
Qu'il entendoit chez nos douces Veſtales,
Mais de gros mots, & non des plus Chrétiens;
Car les Dragons, race aſſez peu dévote,
Ne parloient là que langue de Gargotte:
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le Patron du Vin;
Puis les Gaſcons & les trois Perronnelles
Y concertoient ſur des tons de ruelles;
De leur côté les Batteliers juroient,

Rimoient en dieu, blaſphêmoient & ſacroient :
Leur voix ſtylée aux tons mâles & fermes,
Articuloit ſans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarraſſé,
VER-VERT gardoit un ſilence forcé ;
Triſte, timide, il n'oſoit ſe produire,
Et ne ſavoit que penſer & que dire.
Pendant la route on voulut, par faveur,
Faire cauſer le Perroquet rêveur.
Frere Lubin, d'un ton peu Monaſtique,
Interrogea le beau mélancolique ;
L'Oiſeau benin prend ſon air de douceur,
Et vous pouſſant un ſoupir méthodique,
D'un ton pédant répond, *Ave, ma Sœur.*
A cet *Ave*, jugez ſi l'on dut rire ;
Tous en *chorus* bernent le pauvre ſire ;
Ainſi berné, le Novice interdit,
Comprit en ſoi qu'il n'avoit pas bien dit,
Et qu'il ſeroit mal mené des commeres,
S'il ne parloit la langue des confreres :
Son cœur né fier, & qui, juſqu'à ce tems,
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne put garder ſa modeſte conſtance
Dans cet aſſaut de mépris flétriſſans ;
A cet inſtant, en perdant patience,
VER-VERT perdit ſa premiere innocence.
Dès-lors ingrat, en ſoi-même il maudit

Les cheres Sœurs, ſes premieres maîtreſſes;
Qui n'avoient pas ſçu mettre en ſon eſprit
Du beau François les brillantes fineſſes,
Les ſons nerveux & les délicateſſes.
A les apprendre il met donc tous ſes ſoins,
Parlant très-peu, mais n'en penſant pas moins;
D'abord l'Oiſeau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux diſcours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours,
Tous les gaudés qui farciſſoient ſa tête;
Ils furent tous oubliés en deux jours
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de Nonne.
En moins de rien l'éloquent animal,
(Hélas! jeuneſſe apprend trop bien le mal.)
L'animal, dis-je, éloquent & docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vîte, il ſçut jurer & maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier.
Il démentit les célebres maximes
Où nous liſons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degré. Il fut un ſcélérat
Profès d'abord, & ſans noviciat.
Trop bien ſçut-il graver en ſa mémoire
Tout l'alphabeth des Bateliers de Loire;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un *mor*..! VER-VERT faiſoit l'écho:

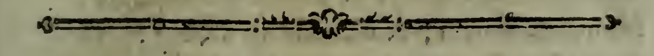
Lors applaudi par la bande ſuſdite,
Fier & content de ſon petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De ſavoir plaire au monde ſuborneur,
Et, dégradant ſon généreux organe,
Il ne fut plus qu'un Orateur profane :
Faut il qu'ainſi l'exemple ſéducteur,
Du Ciel au Diable emporte un jeune cœur !
Pendant ces jours, durant ces triſtes ſcènes,
Que feſiez-vous dans vos Cloîtres déſerts,
Chaſtes Iris du Couvent de Nevers?
Sans doute, hélas! vous feſiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, ſoumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne feſoit plus de cas.
Sans doute, alors, l'accès du Monaſtere
Etoit d'ennuis triſtement obſédé ;
La grille étoit dans un deuil ſolitaire,
Et le ſilence étoit preſque gardé.
Ceſſez vos vœux, VER-VERT n'en eſt plus digne;
VER-VERT n'eſt plus cet Oiſeau révérend,
Ce Perroquet d'une humeur ſi bénigne,
Ce cœur ſi pur, cet eſprit ſi fervent;
Vous le dirai-je : il n'eſt plus qu'un brigand,
Lâche apoſtat, blaſphémateur inſigne;
Les vents légers & les Nymphes des eaux

Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie :
Sans la vertu, que vaut un grand génie?
N'y pensez plus: l'infâme a, sans pudeur,
Prostitué ses talens & son cœur.

Déja, pourtant on approche de Nantes,
Où languissoient nos Sœurs impatientes :
Pour leurs desirs le jour trop tard naissoit,
Des Cieux trop tard le jour disparoissoit.
Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettoit un esprit cultivé,
Un Perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentimens, un mérite achevé;
Mais ô douleur! O vaine & fausse attente!

La Nef arrive, & l'équipage en sort.
Une Tourière étoit assise au port.
Dès le départ de la première lettre,
Là, chaque jour, elle venoit se mettre;
Ses yeux errans sur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaisseau du Héros.
En débarquant auprès de la Béguine,
L'Oiseau madré la connut à la mine,
A son œil prude, ouvert en tapinois,
A sa grand'coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,

Et, mieux encore, à ſa petite Croix:
Il en frémit, & même il eſt croyable
Qu'en militaire il la donnoit au diable;
Trop mieux aimant ſuivre quelque dragon,
Dont il ſavoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les Litanies,
La Révérence & les Cérémonies:
Mais force fut au Grivois dépité
D'être conduit au gîte déteſté.
Malgré ſes cris, la Tourière l'emporte:
Il la mordoit, dit-on, de bonne ſorte,
Chemin feſant; les uns diſent au cou;
D'autres au bras: on ne ſait pas bien où;
D'ailleurs, qu'importe? A la fin, non ſans peine,
Dans le Couvent la Béate l'emmene;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premieres nouvelles
La cloche ſonne. On étoit lors au Chœur:
On quitte tout, on court, on a des aîles:
C'eſt lui, ma Sœur, il eſt au grand Parloir.
On vôle en foule, on grille de le voir;
Les vieilles même, au marcher ſymmétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids:
Tout rajeunit; & la Mere Angélique
Courut alors pour la premiere fois.



CHANT QUATRIEME.

On voit enfin, on ne peut ſe repaître
Aſſez les yeux des beautés de l'Oiſeau:
C'étoit raiſon, car le frippon, pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau:
Cet œil guerrier, & cet air Petit-Maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu! que ſur le front d'un traître,
Brillent ainſi les plus tendres attraits!
Que ne peut-on diſtinguer & connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits?
Pour admirer les charmes qu'il raſſemble,
Toutes les Sœurs parlent toutes enſemble;
En entendant cet eſſain bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner!
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme.
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un ſcandale à la Communauté.
En ſecond lieu, quand la Mere Prieure,
D'un air auguſte, en fille intérieure,
Voulut parler à l'Oiſeau libertin,

Pour premiers mots, & pour toute réponſe,
Nonchalamment, & d'un air de dédain,
Sans bien ſonger aux horreurs qu'il prononce,
Mon Gars répond, avec un ton faquin,
Par la corbleu! que les Nonnes ſont folles!
L'hiſtoire dit qu'il avoit, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la Sœur Saint-Auguſtin,
D'un air ſacré, voulant le faire taire,
Et lui diſant: Fi donc, mon très-cher Frere!
Le très-cher Frere, indocile & mutin,
Vous la rima très-richement en tain.
Vive Jéſus! Il eſt ſorcier, ma Mere,
Reprend la Sœur; Juſte Dieu! quel coquin!
Quoi! c'eſt donc là ce Perroquet divin!
Ici VER-VERT, en vrai gibier de Grêve,
L'apoſtropha d'un *La peſte te crêve.*
Chacune vint pour brider le caquet
Du Grenadier, chacune eut ſon paquet;
Turlupinant les jeunes précieuſes,
Il imitoit leur courroux babillard;
Plus déchaîné ſur les vieilles grondeuſes,
Il bafouoit leur ſermon nazillard:
Ce fut bien pis, quand d'un ton de Corſaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colere,
Il entonna tous les horribles mots

Qu'il avoit ſçu rapporter des bateaux ;
Jurant, ſacrant d'une voix diſſolue,
Faiſant paſſer tout l'enfer en revue,
Les B. les F. voltigeoient ſur ſon bec.
Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit grec.
Jour de Dieu !... mor !... mille pipes de diables !
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur ; les Nonnettes ſans voix
Font, en fuyant, mille ſignes de Croix :
Toutes, penſant être à la fin du monde,
Courent en poſte aux caves du Couvent ;
Et ſur ſon nez la Mere Cunégonde
Se laiſſant cheoir, perd ſa derniere dent.
Ouvrant à peine un ſépulchral organe :
Pere Eternel ! dit la Sœur Bibiane,
Miſéricorde ! Ah ! qui nous a donné
Cet Antechriſt, ce démon incarné ?
Mon doux Sauveur ! En quelle conſcience
Peut-il ainſi jurer comme un damné ?
Eſt-ce donc là l'eſprit & la ſcience
De ce Ver-Vert ſi chéri, ſi prôné ?
Qu'il ſoit banni, qu'il ſoit remis en route.
O Dieu d'amour ! reprend la Sœur Écoute,
Quelles horreurs ? Chez nos Sœurs de Nevers,
Quoi ! parle-t-on ce langage pervers ?
Quoi ! c'eſt ainſi qu'on forme la jeuneſſe !
Quel hérétique ! O divine ſageſſe !

Qu'il n'entre point. Avec ce Lucifer,
En garnifon nous aurions tout l'enfer.
Conclufion ; VER-VERT eft mis en cage.
On fe réfout, fans tarder davantage,
A renvoyer le parleur fcandaleux.
Le pélerin ne demandoit pas mieux:
Il eft profcrit, déclaré déteftable,
Abominable, atteint & convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des faintes Sœurs; toutes de l'exécrable
Signent l'Arrêt, en pleurant le coupable;
Car, quel malheur qu'il fût fi dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de fon âge;
Et qu'il portât, fous un fi beau plumage,
La fiere humeur d'un efcroc achevé,
L'air d'un payen, le cœur d'un reprouvé!
Il part enfin, porté par la Tourière,
Mais fans la mordre en retournant au port;
Une cabanne emporte le compere,
Et, fans regret, il fuit ce trifte bord.
De fes malheurs telle fut l'Iliade.
Quel défefpoir, lorfqu'enfin de retour,
Il vint donner pareille ferénade,
Pareil fcandale en fon premier féjour!
Que réfoudront nos Sœurs inconfolables?
Les yeux en pleurs, les fens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,

Au Discrétoire entrent neuf Vénérables ;
Figurez-vous neuf siecles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
VER-VERT paroît sans gloire & sans appui.
On est aux voix ; déja deux des Sybilles,
En billets noirs ont crayonné sa mort ;
Deux autres Sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent qu'en proie à son malheureux sort,
On le renvoye au rivage prophane
Qui le vit naître avec le noir Bracmane :
Mais, de concert, les cinq dernieres voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, & quatre de silence ;
Jardins, toilette, alcoves & biscuits,
Pendant ce tems lui seront interdits.
Ce n'est point tout ; pour comble de misere,
On lui choisit pour garde, pour geoliere,
Pour entretien, l'Alecton du Couvent,
Une Converse, Infante douairiere ;
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables Sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible ;

De ſon exil ſuſpendoient les rigueurs.
Sœur Roſalie, au retour de Matines,
Plus d'une fois lui porta des prâlines ;
Mais, dans les fers, loin d'un libre deſtin,
Tous les bonbons ne ſont que chicotin.
Couvert de honte, inſtruit par l'infortune,
Ou las de voir ſa compagne importune,
L'Oiſeau contrit ſe reconnut enfin :
Il oublia les Dragons & le Moine ;
Et pleinement remis à l'uniſſon
Avec nos Sœurs, pour l'air & pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un Chanoine.
Quand on fut ſûr de ſa converſion,
Le vieux Divan, déſarmant ſa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.
De ſon rappel, ſans doute l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'allégreſſe :
Tous ſes inſtans, donnés à la tendreſſe,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je ? Hélas! O plaiſirs infideles !
O vains attraits de délices mortelles!
Tous les Dortoirs étoient jonchés de fleurs;
Caffé parfait, chanſons, courſe légere,
Tumulte aimable & liberté pleniere,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs ;
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs ;
Mais de nos Sœurs, ô largeſſe indiſcrette !

Du ſein des maux d'une longue diette,
Paſſant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de ſucre & brûlé de liqueurs,
VER-VERT, tombant ſur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ſes roſes changées.
En vain les Sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante & ſon dernier ſoupir;
Ce doux excès hâtant ſa deſtinée,
Du tendre Amour victime fortunée,
Il expira dans le ſein du plaiſir.
On admiroit ſes paroles dernieres.
Vénus enfin, lui fermant les paupieres,
Dans l'Elyſée, & les ſacrés boſquets,
Le mene au rang des Héros Perroquets,
Près de celui dont l'Amant de Corine
A pleuré l'ombre & chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illuſtre mort
Fut regretté! La Sœur dépoſitaire
En compoſa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'hiſtoire de ſon ſort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature:
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sçut lui donner une ſeconde vie
Par les couleurs & par la broderie;
Et la Douleur, travaillant à ſon tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour,

On lui rendit tous les honneurs funebres
Que l'Hélicon rend aux Oiſeaux célebres.
Au pied d'un myrthe on plaça le tombeau
Qui couvre encor le Mauſole nouveau;
Là; par la main des tendres Artémiſes,
En lettres d'or ces rimes furent miſes
Sur un porphyre environné de fleurs;
En les liſant on ſent naître ſes pleurs.

Novices, qui venez cauſer dans ces bocages
A l'inſçu de nos graves Sœurs,
Un inſtant, s'il ſe peut, ſuſpendez vos ramages;
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taiſez; ſi c'eſt trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre:
Un mot vous inſtruira de nos tendres douleurs;
Ci gît Ver-Vert; *ci giſſent tous les cœurs.*

On dit pourtant (pour terminer ma gloſe
En peu de mots) que l'ombre de l'Oiſeau
Ne loge plus dans le ſuſdit tombeau;
Que ſon eſprit dans les Nonnes repoſe,
Et qu'en tout tems, par la Métempſycoſe,
De Sœur en Sœur, l'immortel Perroquet
Tranſportera ſon ame & ſon caquet.



VERS
ADRESSÉS
A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE
DE LUÇON.

Vous dont l'eſprit héréditaire,
Et par les Graces même orné,
Aux talens d'un illuſtre pere
Joint l'agrément de SEVIGNÉ;
Vous dont le tendre caractere
Sait unir, par d'aimables nœuds,
A l'avantage d'être heureux,
Le plaiſir délicat d'en faire;
Mortel plus charmant que les Dieux,
D'une Muſe reſſuſcitée,
De vos ſoins généreux, de vous même enchantée,
Et qui n'a point encor paré l'autel des Grands,
Recevez le premier encens.
Protéger Euterpe & Minerve,
C'eſt le Moutier, l'ami du bien commun.
Parmi les noms fameux que Clio nous conſerve;

Ses fastes en comptent plus d'un :
Mais être, au bord de l'Hypocrene,
Assis entre les Rois amis de Melpomene,
Et les tendres Auteurs des accens les plus doux,
Horace à la fois & Mécene;
Cet accord n'étoit dû qu'aux rives de la Seine,
Et l'éloge commence à vous.





ADIEUX AUX JÉSUITES.

A Monsieur l'Abbé MARQUET.

LA prophétie eſt accomplie,
Cher Abbé, je reviens à toi;
La métamorphoſe eſt finie,
Et mes jours enfin ſont à moi.
Victime, tu le ſçais, d'un âge où l'on s'ignore,
Porté du berceau ſur l'Autel,
Je m'entendois à peine encore,
Quand j'y vins bégayer l'engagement cruel....
Nos goûts ſont nos deſtins, l'Aſtre de ma naiſſance
Fut la paiſible Liberté;
Pouvois-je en fuir l'attrait? Né pour l'indépendance,
Devois-je plus long-tems ſouffrir la violence
D'une lente captivité?
C'en eſt fait; à mon ſort ma raiſon me ramene:
Mais, Ami, t'avoûrai-je un tendre ſentiment
Que ton cœur généreux reconnoîtra ſans peine?
Oui, même en la briſant, j'ai regreté ma chaîne,
Et je ne me ſuis vu libre qu'en ſoupirant:
Je dois tous mes regrets aux Sages que je quitte.
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux;
Et ſi dans leurs foyers déſormais je n'habite,
Mon cœur me ſurvit auprès d'eux;

Car ne les crois pas tels que la main de l'Envie
Les peint à des yeux prévenus :
Si tu ne les connois que ſur ce qu'en publie
La ténébreuſe Calomnie,
Ils te ſont encore inconnus.
Lis, & vois de leurs mœurs des traits plus ingénus.
Qu'il m'eſt doux de pouvoir leur rendre un témoignage
Dont l'intérêt, la crainte & l'eſpoir ſont exclus !
A leur ſort le mien ne tient plus,
L'impartialité va tracer leur image.
Oui, j'ai vu des Mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu ;
J'ai vu des eſprits vrais, des cœurs incorruptibles,
Voués à la Patrie, à leurs Rois, à leur Dieu,
A leurs propres maux inſenſibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et ſouvent bienfaiteurs paiſibles
De leurs plus fougueux ennemis,
Trop eſtimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres s'exhalant, dans leur haine inſenſée,
En reproches injurieux,
Cherchent, en les quittant, à les rendre odieux :
Pour moi, fidele au vrai, fidele à ma penſée,
C'eſt ainſi qu'en partant je leur *fais mes adieux.*



LE CAREME

IN-PROMPTU.

Sous un Ciel toujours rigoureux,
Au ſein des flots impétueux,
Non loin de l'Armorique plage,
Il eſt une Iſle, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuple, moitié ſauvage,
Dont les habitans malheureux,
Séparés du reſte du monde,
Semblent ne connoître que l'Onde,
Et n'être connus que des Cieux.
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement ſur ces bords;
On n'y ſait que par aventure,
Et par de très-tardifs rapports,
Ce qui ſe paſſe ſur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui ſont les vivans & les morts.

De cette étrange résidence
Le Curé, sans trop d'embarras,
Enséveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de Baptême & de trépas,
Et d'Offices qu'il n'entend pas.
Parmi les Notables de l'Isle,
Il est regardé comme habile,
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penser que j'exagere,
Et que j'outre le caractere.
« Quelle apparence, dira t-on?
» Quelle Isle assez abandonnée
» Ignore le tems de l'année?
» Non, ce trait ne peut être bon
» Que dans une Isle imaginée
» Par le fabuleux Robinson ».
De grace, Censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon;
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule:
Il porte la conviction;
Je n'y mettrai que la façon.
Le Curé de l'Isle susdite,
Vieux Papa, bon Israëlite,
(N'importe quand advint le cas,)

N'avoit point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos climats
De *Guid'ânes* ni d'Almanachs,
Pour le guider dans ſes Antiennes,
Et régler ſes petits Etats.
Il reconnut ſa négligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La ſaiſon ne permettoit pas
De faire voile vers la France;
Abandonnée aux noirs frimats,
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'eſpéroit les bons vents,
Qui rendent l'Onde navigable,
Et le continent abordable,
Qu'à la naiſſance du printems.
Pendant ces trois mois de tempête,
Que faire ſans Calendrier?
Comment placer les jours de Fête,
Comment les différencier?
Dans une pareille mépriſe,
Quelqu'autre Curé plus ſavant
N'auroit pu régir ſon Egliſe;
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la biſe,
Se ſeroit livré, ſans remiſe,
Aux périls du moite Elément:
Mais pour une telle imprudence,

Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon Prêtre aſſurément,
Chériſſoit trop ſon exiſtence,
C'étoit d'ailleurs un vieux routier
Qui, s'étant fait une habitude
Des fonctions de ſon métier,
Officioit ſans trop d'étude,
Et qui, dans ſa décrépitude,
Dégoiſoit Pſeaumes & Leçons,
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc ſon parti ſans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande, par trois fois,
A ſon Aſſiſtance Chrétienne,
De ne point finir la ſemaine
Sans chommer la Fête des Rois.
Ces premiers points étoient faciles;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en penſant qu'il ne ſauroit pas
Où ranger les Fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin? Peu ſcrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces Fêtes, comme ignorées,
Ne ſeroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du Zéphyr,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées;

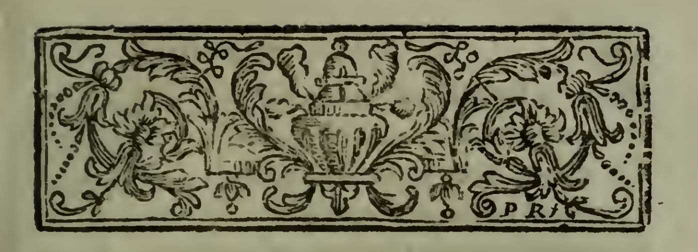
Il crut cet avis selon Dieu,
Ce fut celui de son Vicaire,
De Javotte sa ménagere,
Et de son Magister Mathieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci posé, Janvier se passe ;
Plus agile encor dans son cours,
Février fuit, Mars le remplace,
Et l'Aquilon régnoit toujours:
Du printems avec patience,
Attendant le prochain retour,
Et sur l'annuelle abstinence,
Prétendant cause d'ignorance,
Ou bonnement & sans détour,
Par faute de réminiscence,
Notre vieux Curé, chaque jour,
Se mettoit sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.
Cependant, poursuit la Chronique,
Le Carême, depuis un mois,
Sur tout l'univers Catholique
Etendoit ses austeres loix :
L'Isle seule, grace au bon-homme,
A l'abri des statuts de Rome,
Voyoit ses libres habitans
Vivre en gras pendant tout ce tems:
De vrai, ce n'étoit fine chere;

Mais cependant chaque insulaire,
Mi-Paysan & mi-Bourgeois,
Pouvoit parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du Presbytere,
Tous dans cette erreur salutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin, pourtant le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée.
Voyant qu'il étoit plus que tems
D'instruire nos impénitens,
Le Diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le printems;
C'étoit lui qui, par stratagême,
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin fesant,
Leur escamoter un Carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon Curé, selon son serment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque sans retardement,
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de jambon:
(Fait digne de réflexion;
Car de la sainte quarantaine

Déja la cinquieme ſemaine
Venoit de commencer ſon cours.)
Il vient: il trouve avec ſurpriſe
Que dans l'Empire de l'Egliſe
Paques revenoit dans dix jours.
« Dieu ſoit loué! prenons courage,
» Dit-il, enfonçant ſon caſtor.
» Grace au Seigneur, notre voyage
» Se trouve fait à tems encor,
» Pour pouvoir, dans mon hermitage,
» Fêter Pâques ſelon l'uſage ».
Content, il rentre ſur ſon bord;
Après avoir fait ſes emplettes
Et d'almanachs & de lunettes,
Il part, il arrive à bon port
Dans ſes ſolitaires retraites.
Le lendemain, jour des rameaux,
Prônant avec un zele extrême,
Il notifie à ſes Vaſſaux
La date de notre Carême.
« Mais, pourſuit il, j'ai mon ſyſtême;
» Mes freres, nous n'y perdrons rien,
» Et nous le ratrapperons bien:
» D'abord, avant notre abſtinence,
» Pour garder l'uſage ancien,
» Et bien remplir toute obſervance,
» Le Mardi gras ſera Mardi,

» Le jour des Cendres, Mercredi;
» Suivront trois jours de pénitence,
» Dans toute l'Iſle on jeûnera;
» Et Dimanche, unis à l Egliſe,
» Sans plus craindre aucune mépriſe,
» Nous chanterons l'*Alleluia* ».





LE LUTRIN VIVANT.

A M. L'ABBÉ DE SÉGONZAC.

De mes Ecrits aimable confident,
Cher SÉGONZAC, ma Muſe ſolitaire,
De ſes ennuis briſant la chaîne auſtere,
Vient près de toi retrouver l'enjoûment.
Je m'en ſouviens, lorſqu'un ſort plus charmant
Nous uniſſoit ſur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours eſt l'ornement,
Lieux toujours chers au Dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au Temple de Mémoire
Je placerois le Pupitre vivant,
Dont je t'appris la naiſſance & la gloire.
Je l'ai promis, je remplis mon ſerment;
A dire vrai, cette moderne Hiſtoire,
Eſt un peu folle, il en faut convenir.
Eſt ce un défaut? Non, ſi c'eſt un plaiſir.
Dans les langueurs de la mélancolie,

Quoi! la ſageſſe eſt-elle de ſaiſon ?
Un trait comique, une vive ſaillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Conſolent mieux qu'une froide Oraiſon
Que prêche en vain l'ennuyeuſe raiſon.
Quoi qu'il en ſoit, ma Minerve ſévere
Adoucira ces groteſques portraits;
Et les voilant d'une gaze légere,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait: Honni qui mal y penſe!
Attention: j'ai touſſé; je commence.
Non loin des bords du Cher & de l'Auron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Eſt un vieux Bourg dont l'Egliſe ſans vîtres,
A pour Clergé le plus gueux des Chapîtres;
Là, ne ſont point de ces mortels fleuris,
Qui, dans les bras d'une heureuſe indolence,
Exempts d'étude & libres d'abſtinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris;
On ne voit là que pâles effigies
Qui du Champagne onc ne furent rougies,
Que maigres Clercs, Chanoines avortons,
Sans rabats fins & ſans triples mentons;
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque Office & de chanter eux-mêmes.
Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un Chapelain & quatre Enfans de chœur.

Ces Jouvenceaux ont leur gîte arrêté
Chez Dame Barbe : elle leur ſert de mere
Et de ſoutien ; le public eſt leur pere.
Il faut ſavoir, pour plus grande clarté,
Que Dame Barbe eſt une octogénaire,
Fille jadis, aujourd'hui Douairiere,
Que, dès ſeize ans, d'un ſiecle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre ſa vertu
Mieux à couvert des Mondains & des Moines,
Crut devoir vivre auprès d'un des Chanoines,
D'abord ſervante : enſuite, adroitement
Elle parvint juſqu'au gouvernement :
Déja trois fois elle a vu dans l'Egliſe
De pere en fils chaque Charge tranſmiſe.
Barbe, en un mot, au Chapitre ſuſdit,
De race en race a gardé ſon crédit.
Or, chez ladite arriva notre hiſtoire
En Juin dernier ; l'aventure eſt notoire.
Par cas fortuit, l'Enfant de Cœur Lucas
Avoit uſé l'étui des Pays-bas :
Vous m'entendez, ſa culotte trop mûre
Le trahiſſoi: par mainte découpure ;
Déja la breche augmentant tous les jours,
Démanteloit la Place & les Fauxbourgs.
Barbe le voit, s'attendrit, mais que faire !
Elle étoit pauvre, & l'étoffe étoit chere ;
D'une autre part le Chapitre étoit gueux ;

Et puis d'ailleurs, le petit malheureux,
Ouvrage né d'un Auteur anonyme,
Ne connoiſſant parent ni légitime,
N'avoit en tout, dans ce ſtérile lieu,
Pour ſe chauffer que la grace de Dieu.
Il languiſſoit dans une triſte attente,
Gardant la chambre, & rarement debout:
Enfin, pourtant, l'habile Gouvernante
Sçut lui former une armure décente,
A peu de frais & dans un nouveau goût.
Néceſſité tire parti de tout;
Néceſſité d'Induſtrie eſt la mere.
Chez Barbe étoit un vieux Antiphonaire,
Vieux Graduel, ample & poudreux Bouquin,
Dont aux bons jours on paroit le Lutrin.
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique,
Formoient le corps de ce Grimoire antique,
De ces feuillets, de la craſſe endurcis,
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvoit ſans dommages
Du Livre affreux détacher quelques pages;
Elle en prend quatre, & les coud proprement
Pour relier un volume vivant:
Mais le haſard voulut que l'ouvriere,
Très-peu ſavante en pareille matiere,
Dans les feuillets qu'elle prit ſans façon,
Prît juſtement la Meſſe du Patron;

L'ouvrage fait, elle en coiffe à la diable
L'humanité du petit miſérable:
Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,
Ne craignoit plus les inſultes du vent.
Or, cependant, arrive la Saint Brice,
Fête du lieu, Fête du grand Office;
Le Maître-Chantre, Intendant du Lutrin,
Vient au grand Livre, il cherche, mais en vain;
A feuilleter il perd & tems & peines:
Il jure, il ſacre, & s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les Antiennes;
Mais par bonheur, dans ce triſte embarras,
Ses yeux diſtraits rencontrent mon Lucas,
Qui, de grimauds renforçant une troupe,
Sans le ſavoir portoit l'Office en croupe:
Le Chantre lit, & retrouve au niveau
Tous ſes verſets ſur ce Livre nouveau.
Sur l'heure il fait ſon rapport au Chapître;
On délibere, on décide ſoudain
Que le Marmot, braqué ſur le Pupître,
Y ſervira de Livre & de Lutrin.
Sur cet Arrêt on le ſtyle au ſervice;
En quatre tours il apprend l'exercice;
Déja d'un air intrépide & dévot,
Lucas s'accroche à l'Aigle du pivot;
A Livre ouvert, le Chapier en lunettes
Vient entonner; un groupe de mazettes

Très gravement pourſuit ce chant fallot,
Concert groteſque & digne de Callot.
Tout alloit bien juſques à l'Evangile :
Ferme, & plus fier qu'un Sénateur Romain,
Lucas tenant ſa façade immobile,
Avec ſuccès auroit gagné la fin :
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la coûture entr'ouvrant le velin,
Déconcerta le ſenſible Lutrin.
D'abord il ſouffre, il ſe fait violence,
Et tenant bon il enrage en ſilence.
Mais l'aiguillon allant toujours ſon train,
Pour éviter l'inſecte impitoyable,
Le Lutrin fuit en criant comme un diable,
Et loin de-là, va, partant comme un trait,
Pour ſe guérir, retourner le feuillet.
Le fait eſt ſûr, ſans peine on peut m'en croire ;
De deux Gaſcons je tiens toute l'hiſtoire.
C'eſt pour toi ſeul, ami tendre & charmant,
Que j'ai permis à ma Muſe exilée,
Loin de tes yeux triſtement iſolée,
De s'égayer ſur cet amuſement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment ;
Que loin de toi jamais il ne tranſpire.
Si par haſard il vient à d'autres yeux,
Les eſprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement ſcrupuleux,

A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un ſourire
Ce libre eſſor d'un aimable délire,
Délaſſement d'un travail ſérieux.
Pour les bigots & les froids précieux,
Peuple ſans goût, gens qu'un faux zele inſpire,
De nos chanſons Critiques ténébreux,
Cenſeurs de tout, exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attends à leur ire.
Déja j'en vois un trio langoureux
S'enſévelir dans un réduit poudreux ;
Fronder mes Vers, froudroyer & proſcrire
Ce badinage, en faire un monſtre affreux.
Je les entends gravement s'entredire,
D'un air capable & d'un ton doucereux :
« Y penſe-t-il ? Quel écrit ſcandaleux !
» Quel tems perdu ! pourquoi, s'il veut écrire,
» Ne prend-il point des ſujets plus pompeux,
» Des traits moraux, des éloges fameux » ? . . . .
Mais dédaignant leur abſurde ſatyre,
Aimable Abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainſi ces graves ennuyeux
Perdre, à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de tems & de peines entr'eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour toi, fidele au goût, au ſentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,

Tu n'iras point peſer ſtoïquement,
Au grave poids d'une raiſon chagrine,
Les jeux légers d'une Muſe badine.
Non; la Raiſon, celle que tu chéris,
A ſes côtés laiſſe marcher les Ris,
Et laiſſe au froc ces vertus trop fardées
Qu'un plaiſir fin n'a jamais déridées.
Ainſi penſoit l'amuſant du Cerceau;
Sage, enjoué, vertueux ſans rudeſſe,
Des Sages faux évitant la triſteſſe,
Il badina ſans s'écarter du beau,
Et ſans jamais effrayer la ſageſſe:
Ainſi les traits de ſon heureux pinceau
Plairont toujours, & de races en races
Vivront gravés dans les faſtes des Graces;
Et les Cenſeurs obſtinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédanteſque
D'un françois fade ou d'un latin tudeſque,
Endormiront les ſiecles à venir.





LA CHARTREUSE.

ÉPITRE A M. D. D. N.

POURQUOI de ma ſage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raiſon, ſoit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muſes pour toujours,
J'allois racheter en ſilence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raiſon,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuſes erreurs
De cet art brillant & ſuprême
Qui, malgré ſes attraits flatteurs,
Toujours peu ſûr & peu tranquille,

Fait de ſes plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédans, des prudes & des ſots,
Et la victime des cagots.
Mais votre Epître enchantereſſe,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permeſſe,
Vient encore enivrer mes ſens.
Vainement j'abjurois la rime,
L'haleine légere des vents
Emportoit mes foibles ſermens;
Aminte, votre goût ranime
Mes accords & ma liberté:
Entre Uranie & Terpſichore,
Je reviens m'amuſer encore
Au Pinde que j'avois quitté.
Tel par ſa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il ſemble changer ſon cours,
Autour de la flamme infidelle
Le Papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légeres
Je vous offre des traits ſinceres
Du gîte où je ſuis tranſplanté;
Mais comment faire, en vérité?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables

Egayer le ſombre tableau
De mon domicile nouveau ?
Y répandrai-je cette aiſance,
Ces ſentimens, ces traits diſerts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables Vers ?
Je ne ſuis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,
J'aimai ſouvent à m'égarer ;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous même pour m'inſpirer.
  Quand, arraché de vos rivages
Par un deſtin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs ſauvages,
Dieux ! quel contraſte douloureux !
Au premier aſpect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur ſecrette,
Mon cœur, ſubitement flétri,
Dans une ſurpriſe muette
Reſta long-tems enſéveli :
Quoi qu'il en ſoit, je vis encore,
Et, malgré vingt ſujets divers,
De regrets & de triſtes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces Vers.
De l'aſſoupiſſante Elégie

Je méprise trop les fadeurs;
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs.
Je cesse d'estimer Ovide,
Quand il vient sur de foibles tons
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations.
Un esprit mâle & vraiment sage
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre & le sort;
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penser,
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer;
Ainsi l'aimable Poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins, par la fable,
Des ennuis de la vérité.

C'eſt par cette vertu magique
Du Téleſcope poétique
Que je retrouve encor les ris
D'ans la lucarne infortunée
Où la biſarre Deſtinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empeſtée,
Où la foule toujours crottée,
De Preſtolets provinciaux,
Trotte ſans cauſe & ſans repos;
Vers ces demeures odieuſes
Où regnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuſes,
Loin du ſéjour des agrémens;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédanteſque rue
Où trente faquins d'Imprimeurs
Avec un air de conſéquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques Auteurs,
Il eſt un édifice immenſe,
Où, dans un loiſir ſtudieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des Héros & des Dieux:
Là, du toît d'un cinquieme étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat Grammairien,

S'éleve un antre aërien:
Un astrologique hermitage,
Qui paroît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau
Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'hermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces Vers enfilés au hasard;
Et tandis que pour vous je veille,
Long tems avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou carrée;
C'est ce que je ne dirai pas:
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée,
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttiere livrée

A d'interminables ſabats,
Où l'univerſité des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ſes bruyans Etats:
Une table mi-démembrée
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Treſſés ſur deux vieux échalas:
Voilà les meubles délicats
Dont ma *Chartreuſe* eſt décorée,
Et que les freres de Borée
Bouleverſent avec fracas,
Lorſque ſur ma niche ètherée,
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer ſur vos climats;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimats
Qui verſent ſur chaque contrée
Les catharres & le trépas.
Je n'outre rien; telle eſt, en ſomme,
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple Gnôme,
Des Sylphides & des Follets.
Telles on nous peint les tannieres
Où giſſent, ainſi qu'au tombeau,
Les Pythoniſſes, les Sorcieres,
Dans le donjon d'un vieux château;

Ou tel eſt le ſublime ſiége,
D'où flanqué des trente-deux vents,
L'Auteur de l'Almanach de Liége
Lorgne l'hiſtoire du beau tems,
Et fabrique avec privilége
Ses aſtronomiques Romans.
Sur ce portrait abominable,
On penſeroit qu'en lieu pareil
Il n'eſt point d'inſtant délectable
Que dans les heures du ſommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable,
Ai peſé des foibles mortels
Et les biens & les maux réels;
Qui ſais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le Palais le plus pompeux
Souvent renferme un miſérable,
Et qu'un déſert peut être aimable,
Pour quiconque ſait être heureux,
De ce Caucaſe inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là, dans la liberté ſuprême,
Semant de fleurs tous mes inſtans,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printems.
Calme heureux! loiſir ſolitaire!
Quand on jouit de ta douceur,

Quel antre n'a point de quoi plaire ?
Quelle caverne eſt étrangere,
Lorſqu'on y trouve le bonheur ;
Lorſqu'on y vit ſans ſpectateur
Dans le ſilence littéraire,
Loin de tout importun jaſeur,
Loin des froids diſcours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur ;
Loin de ces troupes doucereuſes,
Où d'inſipides précieuſes,
Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la Folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens ;
Loin de ces plates cotteries
Où l'on voit ſouvent réunies
L'ignorance en petit manteau ;
La bigotterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau ;
Loin de ce médiſant infâme
Qui de l'impoſture & du blâme
Eſt l'impur & bruyant écho ;
Loin de ces ſots atrabilaires
Qui, couſus de petits myſteres,
Ne nous parlent qu'*incognito* ;
Loin de ces ignobles Zoïles,

De ces enfileurs de dactyles,
Coiffés de phrases imbécilles
Et de classiques préjugés,
Et qui de l'enveloppe épaisse
Des pédans de Rome & de Grece
N'étant point encore dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime & sur les Auteurs,
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres,
Qui, dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens,
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques,
Où l'on s'insulte à l'unisson,
Pour des miseres pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux & burlesques
De la crédule Antiquité;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux Druide empesé,
Qui, sous un air symmétrisé,
Parle à trois tems, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité;

Loin de tous ces faux Cénobites,
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proſcrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont, dans d'équivoques viſites,
Porter leurs faces paraſites,
Et le dégoût de leurs Moutiers;
Loin de ces fauſſets du Parnaſſe,
Qui, pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne cauſent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégaſe & de Cupidon,
Et telles fadeurs ſynonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Rélégué dans l'ombre des claſſes,
N'eſt plus aujourd'hui de ſaiſon
Chez la brillante Fiction;
Que les tendres lyres des Graces
Se montent ſur un autre ton;
Et qu'enfin, de la foule obſcure
Qui rempe au marais d'Hélicon,
Pour ſauver ſes vers & ſon nom,
Il faut être, ſans impoſture,
L'interprête de la nature,
Et le peintre de la raiſon;

Loin, enfin, loin de la présence
De ces timides discoureurs,
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a pétri leur enfance,
Restent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame sensée
Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la persuasion,
Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention?
A ces traits je pourrois, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs:
Mais sur cette légere empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits,
N'est point l'asyle & le pourpris
De l'entiere béatitude:
Que dis-je? Est-on seul, après tout,
Lorsque touché des plaisirs sages
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la lyre & du goût?
Par une illusion charmante,
Que produit la verve brillante
De ces Chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux;

Non ſous ces vêtemens funebres,
Non ſous ces dehors odieux
Qu'apportent du ſein des ténebres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célebres,
Ils montent aux terreſtres lieux;
Mais ſous cette parure aiſée,
Sous ces lauriers vainqueurs du ſort,
Que les citoyens d'Elyſée
Sauvent du ſoufle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois ſortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre Sage,
Le Neſtor du galant rivage,
Le Patriarche des Amours.
Epris de ſon doux badinage,
Horace accourt à ſes accens,
Horace, l'ami du bon-ſens,
Philoſophe ſans verbiage,
Et Poëte ſans fade encens.
Autour de ces Ombres aimables,
Couronnés de roſes durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulieres,
Viennent unir leurs voix légeres,
Et font badiner la raiſon;

Tandis que le Tasse & Milton,
Pour eux, des trompettes guerrieres
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre Groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux;
Je vois Saint-Réal & Montagne
Entre Séneque & Lucien;
Saint Evremont les accompagne;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumiere;
La Rochefoucault, la Bruyere,
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma Bibliotheque & mes vœux,
Je laisse aux Savantas poudreux,
Ce vaste chaos de volumes,
Dont l'erreur & les sots divers
Ont infatué l'Univers,
Et qui, sous le nom de science,
Semés & reproduits par tout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges & le faux goût.
C'est ainsi que par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,

De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cîme de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur eſtime ni leur fortune
Ne me cauſent point un deſir:
Pourrois-je, en proie aux ſoins vulgaires,
Dans la commune illuſion,
Offuſquer mes propres lumieres
Du bandeau de l'opinion?
Irois-je, adulateur ſordide,
Encenſer un ſot dans l'éclat,
Amuſer un Créſus ſtupide,
Et Monſeigneuriſer un fat;
Sur des eſpérances frivoles,
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur & de dignité;
Et, vil client de la fierté,
A de mépriſables Idoles
Proſtituer la vérité?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des Palais faſtueux,
Languir dans de folles fatigues,

Remper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux ?
De la sublime Poésie,
Profanant l'aimable harmonie,
Irois je, par de vains accens,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans,
Dont l'ame massive, assoupie
Dans des organes impuissans,
Ou livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie
Et les plaisirs des sentimens ?
Irois je pâlir sur la rime
Dans un siecle insensible aux arts,
Et de ce rien qu'on nomme estime
Affronter les nombreux hasards ?
Et d'ailleurs, quand la Poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le sceptre & la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je, au char de l'Immortelle,
M'enchaîner encor plus long-tems ?
Quand j'aurai passé mon printems,
Pourrai-je vivre encor pour elle ?
Car enfin, au lyrique effort
Fait pour nos bouillantes années,

Dans de plus ſolides journées,
Voudrois-je me livrer encor ?
Perſuadé que l'Harmonie
Ne verſe ſes heureux préſens
Que ſur le matin de la vie,
Et que, ſans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,
Suivrois-je un jour à pas peſans
Ces vieilles Muſes douairieres,
Ces meres Septuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets,
Qui, n'ayant été que Poëtes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des ſifflets ?
Egaré dans le noir Dédale
Où le phantôme de Thémis,
Couché ſur la Pourpre & les Lys,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris ;
Irois-je, Orateur mercénaire
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité ;
Et, dans l'antre de la Chicane,
Aux loix d'un tribunal profane

Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane,
Sapper & le trône & l'autel?
Aux ſentimens de la nature,
Aux plaiſirs de la vérité
Préférant le goût frelaté
Des plaiſirs que fait l'impoſture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oſiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le ſein de la volupté?
Non, non, avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vu les chimeres;
Sur leurs fortunes menſongeres
J'ai vu régner la folle erreur;
J'ai vu mille peines crüelles
Sous un vain maſque de bonheur,
Mille petiteſſes réelles
Sous une écorce de grandeur;
Mille lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur:

Heureux! qui dans la paix ſecrette
D'une libre & ſûre retraite
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne ſe voit point ſans ceſſe
Jouet de l'aveugle Déeſſe,
Ou dupe de l'aveugle Dieu!
A la ſombre miſanthropie
Je ne dois point ces ſentimens:
D'une fauſſe Philoſophie
Je hais les vains raiſonnemens,
Et jamais la bigotterie,
Ne décida mes jugemens:
Une indifférence ſuprême,
Voilà mon principe & ma loi;
Tout lieu, tout deſtin, tout ſyſtême
Par-là devient égal pour moi;
Où je vois naître la journée,
Là, content j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la Deſtinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans oppoſer un goût rebelle
A ce domaine ſouverain,
Je me ſuis fait du ſort humain
Une peinture trop fidelle,
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.

En promenant vos rêveries
Dans le ſilence des prairies
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbriſſeau,
Quitte ſa tige, tombe, vôle
Sur la ſurface d'un ruiſſeau;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante;
Et d'un mouvement étranger,
Souvent il paroît, il ſurnage,
Souvent il eſt au fond des eaux;
Il rencontre ſur ſon paſſage
Tous les jours des pays nouveaux,
Tantôt un fertile rivage
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive ſauvage,
Et des déſerts abandonnés.
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue juſqu'au jour
Qui l'enſévelit à ſon tour
Au ſein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme ſans retour.
Mais, qu'ai-je fait? Pardon, Aminte;
Si je viens de moraliſer;
Dans une lettre ſans contrainte

Je ne prétendois que cauſer.
Où ſont, hélas! ces douces heures
Où dans vos aimables demeures,
Partageant vos diſcours charmans,
Je partageois vos ſentimens?
Dans ces ſolitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, vôlez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Oui, dès que les deſirs aimables,
Joints aux ſouvenirs délectables,
M'emportenr vers ce doux ſéjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin ſi magnifique;
Embelli par la main des Rois,
Je regrette ce bois ruſtique
Où l'écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuſes
Où les paſſions faſtueuſes
Font régner le luxe & le bruit
Juſques dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre aſyle
Où, ſous des feuillages ſecrets,
Le ſommeil repoſe tranquille,
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aſpect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives

L'art ſait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans les antres verds,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces ſons parfaits;
Où le goût brillant d'Auſonie
Se mêle aux agrémens Français,
Je regrette les chanſonnettes,
Et le ſon des ſimples muſettes
Dont retentiſſent les côteaux,
Quand vos Bergeres fortunées,
Sur les ſoirs des belles journées,
Ramenent gaîment leurs troupeaux.
Dans ces Palais où la Molleſſe
Peinte par les mains de l'Amour,
Sur une toile enchantereſſe
Offre les faſtes de ſa Cour,
Je regrette ces jeunes hêtres
Où ma Muſe plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des Divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux Diſeurs du nouveau ſtyle;
Qui par de biſarres détours,
Quittant le ton de la nature,

Répandent ſur tous les diſcours
L'académique enluminure,
Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bonhommie,
L'air loyal, l'eſprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du Curé de la Seigneurie,
Qui, n'uſant point ſa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons ayeux,
Et donneroit, je le parie,
L'Hiſtoire, les Héros, les Dieux,
Et toute la Mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.
Ainſi de mes plaiſirs d'Automne
Je me remets l'enchantement,
Et de la tardive Pomone
Rappellant le regne charmant,
Je me redis inceſſamment:
Dans ces ſolitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, vôlez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Claire fontaine, aimable Iſore,
Rive où les Graces font éclore
Des fleurs & des jeux éternels,
Près de ta ſource, avant l'aurore,

Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des ſoins & des mortels ?
Dans cette gracieuſe attente,
Aminte, l'amitié conſtante
Entretenant mon ſouvenir,
Elle endort ma peine préſente
Dans les ſonges de l'avenir.
Lorſque le Dieu de la lumiere,
Echappé des feux du Lion,
Du Dieu qui couronne le lierre
Ouvrira l'aimable ſaiſon,
J'en jure le pélerinage :
Envôlé de mon hermitage,
Je vous apparoîtrai ſoudain
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où ſouvent vous rêvez en Sage,
Les lettres d'Uſbeck à la main ;
Ou bien, dans ce vallon fertile
Où, cherchant un ſecret aſyle,
Et trouvant des périls nouveaux ;
La Perdrix, en vain fugitive,
Rappelle ſa troupe craintive
Que nous chaſſons ſur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel ſans ſoin, ami ſans fard,
Penſant par goût, rimant ſans art,
Et vivant dans un calme extrême

Au gré du tems & du hasard :
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis & de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine Comédie,
Et comme en un monde nouveau;
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite République
Si long-tems projettée en vain.
Une Divinité commode,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat;
Fondera ce nouvel Etat :
La Franchise en fera le Code,
Les Jeux en seront le Sénat;
Et sur un Tribunal de roses,
Siége de notre Consulat,
L'enjoûment jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude;
La Raison, quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment.
La Vertu n'y sera point prude,

L'eſprit n'y ſera point pédant,
Le Savoir n'y ſera pas mettable
Que ſous les traits de l'agrément;
Pourvû que l'on ſache être aimable,
On y ſaura ſuffiſamment;
On y proſcrira l'étalage
Des Phraſiers, des Rhéteurs bouffis;
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage.
Mais, ſous le nom de badinage,
Il ſera quelquefois permis
De rimer quelques chanſonnettes,
Et d'embellir quelques ſornettes
Du poëtique coloris,
En répandant avec fineſſe
Une nuance de ſageſſe
Juſques ſur Bacchus & les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les faux Plaiſans,
Les Cagots fades & rempans;
Les Complimenteurs imbécilles
Et le peuple de froids Savans.
Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but, dans ſes Statuts,
Que de nous ſouſtraire aux abus
Dont ce bon Univers abonde.
Toujours ſur ces lieux enchanteurs;
Le Soleil, levé ſans nuages,

Fournira ſon cours ſans orages,
Et ſe couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établiſſement,
Nul indiſcret, nul inconſtant
N'entrera dans la confidence;
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, ſa béatitude,
Pour baſe ayant la ſolitude,
S'il devient peuple, il eſt perdu.
Les Etats de la République
Chaque Automne s'aſſembleront;
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines ſeront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philoſophiques loiſirs,
Juſqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs & nos plaiſirs.





LES OMBRES.

ÉPITRE A M. D. D. N.

Des Régions de Sylphirie,
De ce séjour aërien,
Dont ma douce Philosophie
Sait bannir la mélancolie,
En rimant quelqu'aimable rien;
Salut, santé toujours fleurie,
Solitude & libre entretien
A la République chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déja rendu citoyen.
Dans votre Epître ingénieuse
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la Chartreuse,
N'en a pas fini le tableau,
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon léger & badin,
La carte du Classique Empire;
Et les mœurs du peuple Latin.

A la gaîté de nos maximes
Pour ajuster ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La sécheresse du sujet,
Ecartons la Muse empesée
Qui, se guindant sur de grands mots,
Préside à la prose toisée
Des Poëtes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Elysée
Dans le plaisir pur & parfait
De mon hermitage secret.
Par un contraste assez bizarre,
Dans ce nouvel amusement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non sur un ton triste & pesant;
Ennemi des Muses plaintives,
Jusques sur les fatales rives,
Je veux rimer en badinant.

Un peuple de jeunes esclaves
Dans un silence rigoureux;
Des pleurs, des prisons, des entraves,
Un séjour vaste & ténébreux;
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'est-ce point la fidelle empreinte
Du triste Royaume des nuits?

N'en doutez point : ce que la Fable
Nous a chanté des ſombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond Empire des morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'hiſtoire trop véridique
De leurs habitans malheureux.
Avec l'Erebe & ſon cortége,
Confrontez ces antres divers,
Et, dans le portrait d'un Collége,
Vous reconnoîtrez les Enfers.
Tel étoit le vrai parallele
Que dans cette derniere nuit
Un ſonge offroit à mon eſprit :
Aminte, je me le rappelle ;
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici,
Et ſi ma mémoire eſt fidelle,
Je vous entretenois ainſi.
Venez, de la docte pouſſiere
Oſez franchir les tourbillons,
Perçons l'infernale carriere
Des Scholaſtiques régions :
Là, comme aux ſources du Cocyte,
On ne connoît plus les beaux jours ;
Sur cette demeure proſcrite

La nuit ſemble régner toujours :
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés ;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure
N'ornent point ces lieux déteſtés,
Les ſeuls oiſeaux d'affreux augure
Y forment des ſons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Achéron ;
Voyez ce portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réunit dans ſon caractere
La triple rigueur de Cerbere,
Et l'ame avare de Caron ;
Ainſi que ces Ombres légeres
Qui, pour leurs demeures premieres,
Formoient des regrets & des vœux ;
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrieres,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce ſatellite odieux.
Entrons ſous ces voûtes antiques,
Et ſous les lugubres portiques
De ces Tribunaux renommés ;
Au lieu de ces voiles funebres
Qui de l'Empire des ténebres

Tapissoient les murs enfumés,
D'une longue suite de theses
Contemplez les vils monumens,
Archives de doctes fadaises,
Supplice éternel du bon-sens.
A la place des Tisiphones,
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones
Qui du Styx étoient les bourreaux,
J'apperçois des tyrans nouveaux,
L'Hyperbole aux longues échasses,
La Catachrèse aux doubles faces,
Les Logogryphes effrayans,
L'impitoyable Syllogisme,
Qui suit le ténébreux Sophisme,
Avec les Ennuis dévorans.
Quelle inexorable Mégere
Ici rassemble, avant le tems,
Ces Mânes jeunes & tremblans,
Et ravis au sein de leur mere!
Sur leurs déplorables destins,
Dans ces lieux voués au silence,
Voyez de pâles Souverains
Exercer leur triste puissance:
Un sceptre noir arme leurs mains.
Ainsi Rhadamante aux traits sombres,
Balançant l'Urne de la Mort,
Sur le peuple muet des Ombres

Prononçoit les arrêts du ſort.
Mais quelles allarmes ſoudaines !
D'où partent ces longues clameurs?
Pourquoi ces priſons & ces chaînes ?
Sur qui tombent ces fouets vengeurs ?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures du Phlégéton,
Tels étoient les cris du Tartare,
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels ſont ces brûlans ſoupiraux?
Que vois-je ! quels nouveaux Tantales
Maudiſſent ces perfides eaux !
De ce parallele groteſque,
Moitié vrai, moitié romaneſque ;
Aminte, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon onge ;
Un cruel, oſant m'éveiller,
N'eût diſſipé ce doux menſonge ;
Et le preſtige officieux
Qui vous préſentoit à mes yeux ;
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux ;
Et dans l'horreur du Crépuſcule,
Tenant leur Conciliabule,

Parmi la cendre des tombeaux;
Ce ſpectre, dis-je, au front ſiniſtre,
Du tumulte bruyant miniſtre,
Affublé de l'accoûtrement
D'un précurſeur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour, troublant mon réduit;
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit,
Et d'une bouche ſépulchrale,
M'annonce que l'heure fatale
Ramene le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable,
Arraché du ſein délectable
Et des ſonges & du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux Cieux je cherche en vain l'aurore;
Un voile épais couvre les airs,
Et Phébus n'eſt point prêt encore
A quitter les Nymphes des mers.
Aſtre qui régla ma naiſſance,
Pourquoi ta ſuprême puiſſance,
En formant mes goûts & mon cœur,
Y verſa-t-elle tant d'horreur
Pour la monachale indolence?
Plus reſpecté dans mon ſommeil,
Exempt des craintes du réveil,

J'euſſe, les deux tiers de ma vie,
Dormi ſans trouble, ſans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou ſur la couche reboudie
D'un Procureur Génovéfain.
Il eſt vrai qu'un peu d'ignorance
Eût ſuivi ce deſtin flatteur.
Qu'importe? Le nom de Docteur
N'eût jamais tenté ma prudence;
Jamais d'un ſommeil enchanteur
Il n'eût violé la conſtance.
Une éternité de ſcience
Vaut-elle une nuit de bonheur?
  Par votre miſſive charmante,
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéreſſante,
Ou quelqu'anecdote amuſante:
Mais que puis-je vous griffonner?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuileries
Intéreſſant fort peu mes ſoins,
Vous amuſeroient encor moins;
Et d'ailleurs, ſelon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'inſtans,
Ni prendre une peine futile
A diſſerter en grave ſtyle

Sur des bagatelles du tems:
Qu'on faſſe la paix ou la guerre;
Que tout ſoit changé ſur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront;
Exempts de ſoucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des paſſagers tranquilles,
Qui, dans la chambre d'un vaiſſeau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reſte de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaiſir toujours nouveau;
Sans ſavoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux ſur les eaux,
Ils laiſſent la crainte au Pilote;
Et la manœuvre aux Matelots.

A tout le petit conſiſtoire,
Où ne ſont échos imprudens,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y conſens;
Mais ſauvez-la des jugemens
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médiſante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux,
Sur le champ, iroit ſans repos,
Dreſſant la crête & battant l'aîle,

Glapir quelqu'allarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots :
Ou qui, pour parler ſans emblême,
Dans quelque parloir médiſant,
Iroit afficher l'anathême
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec ſcandale
De ce fiel myſtique & couvert
Que vient de verſer la cabale
Sur l'hiſtoire de DON VER-VERT,
Faite en cette critique année
Où le Perroquet révérend
Alla jaſer publiquement,
Entraîné par ſa deſtinée,
Et ravi, je ne ſais comment,
Au ſecret de ſon maître abſent.
Selon la gazette Neuſtrique,
Cet amuſement poétique
Surpris, intercepté, tranſcrit,
Sur je ne ſais quel manuſcrit,
Par un Preſtolet famélique
Se vend, à l'inſu de l'Auteur,
Par ce petit Collet profane,
Et déja vaut une ſoutane
Et deux caſtors à l'Editeur.
Si ma main n'étoit pas trop laſſe ;
Ce ſeroit bien ici la place

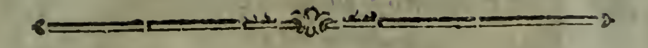
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du ſaint Oiſeau;
De narrer comme quoi la piece,
Portée, au ſortir de la preſſe,
Au Parlement Viſitandin,
Cauſa dans leurs ſaintes brigades
Une ligue, des barricades,
Et ſonna par-tout le tocſin;
Comme quoi les Meres notables,
L'Etat-Major, les Vénérables,
Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables
Comme erronés, comme exécrables,
Janſeniſtes, impardonnables,
Et notoirement impoſteurs;
Mais comme quoi des jeunes ſœurs
La Juriſprudence plus tendre
A juſqu'ici paré les coups,
Ravi VER-VERT à ce courroux,
Et ſauvé l'honneur de ſa cendre.
Suivant le lardon médiſant,
Les jeunes Sœurs, d'un œil content,
Ont vû draper les graves Meres,
Les révérendes Douairieres,
Et la Grand'Chambre du Couvent.
Une None ſempiternelle

Prétend prouver à tout fidele
Que jamais VER-VERT n'exiſta,
Vû, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du Perroquet Miſſionnaire,
Parmi celles de ce tems-là.
Je crois que la remarque habile
De la Cloîtriere Sybille,
(N'en déplaiſe à ſa charité)
Sera de peu d'utilité;
Car dès que VER-VERT eſt cité
Dans les Archives du Parnaſſe,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en ſoupçonner la vérité?
Toutefois ce procès myſtique,
Au carnaval ſe jugera;
Dans un Chapitre œcuménique
L'Oiſeau défendeur paroîtra;
La vieille Mere Bibiane
Contre lui doit plaider long-tems,
Et, dans le fort des argumens
Que hurlera ſon rauque organe,
Perdra ſes deux dernieres dents.
Mais la jeune Sœur Pulchérie,
Qui pour VER-VERT pérorera,
(Si dans ce jour, comme on publie,
Les Directeurs opinent là)

Très-ſûrement l'emportera
Sur l'octogénaire Harpie.
A plaider contre le printems,
L'hiver doit perdre avec dépens.

Adieu, voilà trop de folies;
Trop pareſſeux pour abréger,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger:
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier.
D'autres font des vers par étude,
J'en fais pour me déſennuyer;
Ainſi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire:
L'eſprit n'eſt jamais las d'écrire,
Lorſque le cœur eſt de moitié.





ENVOI DE L'ÉPITRE SUIVANTE A MADAME ***.

SUR le ſage emploi de la vie,
Une aimable Philoſophie
A trop éclairé votre cœur,
Pour qu'il puiſſe me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur,
Je ne m'en défends point, Thémire,
La pareſſe eſt ma Déïté :
Aux ſons négligés de ma Lyre,
Vous ſentirez qu'elle m'inſpire ;
Et que, d'un chant trop concerté
Fuyant l'ennuyeuſe beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté ;
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire,
Que de l'agrément de m'inſtruire
Dans une oiſive liberté.
On ne doit écrire qu'en Maître ;

Il en coûte trop au bonheur :
Le titre trop chéri d'Auteur
Ne vaut pas la peine de l'être ;
Aussi n'est ce point sous ce nom,
Si peu fait pour mon caractere,
Que je rentre au sacré Vallon,
Moi qui ne suis qu'en Volontaire
Les drapeaux brillans d'Apollon.
La Muse qui dicta les rimes
Que je vais offrir à vos yeux,
N'est point de ces Muses sublimes
Qui pour Amans veulent des Dieux ;
Elle n'a point les graces fieres
Dont brillent ces Nymphes altieres
Qui divinisent les Guerriers ;
La Négligence suit ses traces,
Ses tendres erreurs sont ses graces,
Et les roses sont ses lauriers.
Ici sur le ton des Préfaces,
Et de pesantes Dédicaces,
Thémire, je ne prétends pas
Vous implorer pour mes Ouvrages.
Par vous le goût & les appas
Me gagneroient mille suffrages ;
Mais en faut-il tant à mes vers ?
Mes Amis me sont l'Univers.

✕



ÉPITRE

A MA MUSE.

VOLAGE Muſe, aimable enchantereſſe,
Qui, m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour-à-tour parſemer ma jeuneſſe
De jeux, d'ennuis, d'épines & de fleurs;
Si, dans ce jour de loiſible molleſſe,
Tu peux quitter les paiſibles douceurs,
Vôle en ces lieux; la voix de la Sageſſe
M'appelle ici loin du bruyant Permeſſe,
Loin du vulgaire & des folles rumeurs.
Parois ſans crainte aux yeux d'une Déeſſe,
Qui regle ſeule & ma Lyre & mes mœurs:
Car ce n'eſt point cette pédante altiere
Dont la vertu n'eſt qu'une morgue fiere,
Un faux honneur guindé ſur de vieux mots,
L'horreur du Sage & l'Idole des Sots,
C'eſt cette Nymphe au tendre caractere,
Née au Portique, & formée à Cythere,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains diſcours,

Brille ſans fard, & raſſemble auprès d'elle
La Vérité, la Franchiſe fidelle,
Et la Vertu dans le char des Amours.
C'eſt à ſes yeux, au poids de ſa balance,
Muſe, qu'ici, dans le ſein du ſilence,
De l'Art des Vers eſtimant la valeur,
Je veux ſur lui te dévoiler mon cœur :
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête ?
Le front paré des myrthes de Vénus,
Où vôles-tu ? Quelle brillante Fête
Peut t'inſpirer ces tranſports inconnus ?
Sur mes deſtins tu t'applaudis ſans doute :
Mais inſtruis-moi ; pourquoi triomphes-tu ?
Comptes-tu donc, qu'à moi-même rendu,
Au Pinde ſeul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjoûment folâtre,
Je vais enfin, de toi ſeule idolâtre,
Donner l'eſſor aux fougues de tes jeux!
Si ce projet fait l'eſpoir qui t'enchante,
C'eſt t'endormir dans une vaine attente ;
Sous d'autres loix mon ſort ſe voit rangé ;
Avec mon ſort mon cœur n'a point changé.
Je veux pourtant que la métamorphoſe
Ait transformé ma raiſon & mes ſens,
Et pour un tems avec toi je ſuppoſe
Que, conſacrant ma voix à tes accens,

J'aille t'offrir un éternel encens :
Adorateur d'un Fantôme frivole,
A tes Autels que pourrois-je obtenir?
Que ferois-tu, capricieuſe Idole ?
Par le paſſé, décidons l'avenir.
Comme tes ſœurs, tu païrois mes hommages
Du doux eſpoir des dons les plus chéris.
Tes ſœurs ! que dis-je ? hélas ! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris ?
Vaines beautés, Sirenes homicides,
Dans tous les tems, par leurs accords perfides,
N'ont-elles point égaré les vaiſſeaux
De leurs Amans endormis ſur les eaux?
Ouvre à mes yeux les faſtes de Mémoire,
Ces monumens de diſgrace & de gloire;
Je lis les noms des Poëtes fameux ;
Où ſont les noms des Poëtes heureux?
Enfans des Dieux, pourquoi leur deſtinée
Eſt-elle en proie aux tyrans infernaux ?
Pour eux la Parque eſt-elle condamnée
A ne filer que ſur de noirs fuſeaux ?
Quoi ! je les vois, victimes du génie,
Au foible prix d'un éclat paſſager
Vivre iſolés ſans jouir de la vie,
Fuir l'univers & mourir ſans patrie,
Non moins errans que ce peuple léger
Semé par-tout, & par-tout étranger!

De ces malheurs les Cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains?
Et, pour trouver ces lugubres destins,
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athène,
Ou réveiller la cendre des Latins?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Tasse,
Interroger les mânes radieux,
Et reprocher leur bizarre disgrace
Au fier caprice & des Rois & des Dieux?
Non, n'ouvrons point d'étrangeres Archives;
Notre Hélicon, trop long-tems désolé,
Ne voit-il pas ses Graces fugitives?
Oui, chaque jour la Muse de nos rives,
Pleurant encore son Horace exilé,
Demande aux Dieux que ce Phénix Lyrique
Dont la jeunesse illustra ces climats,
Revienne enfin de la rive Belgique
Se reproduire & renaître en ses bras.
Voilà pourtant, Muse, voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procuré tes sœurs,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire;
Et j'envîrois tes trompeuses faveurs?
J'en conviendrai, de ces Dieux du Permesse
N'atteignant point les talens enchanteurs,
Et défendu par ma propre foiblesse,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs.
Eh! que sait-on? un simple badinage,

Mal entendu d'une prude ou d'un ſot,
Peut vous jetter ſur un autre rivage;
Pour perdre un ſage, il ne faut qu'un bigot.
Cependant, Muſe, à quelle folle ivreſſe
Veux-tu livrer mon tranquille enjoûment?
Toujours fidelle à l'aimable pareſſe,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Juſqu'à ce jour tu chériſſois la rime
Moins par fureur que par amuſement;
Quel feu ſubit te tranſporte, t'anime,
Et d'un plaiſir va te faire un tourment?
Hélas! je vois par quel charme ſéduite,
Tu veux franchir la carriere des airs;
De mille objets la nouveauté t'invite,
Et leur image, autrefois interdite,
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des Vers.
Rendue enfin à la ſcene du monde,
Tu crois ſortir d'une éclipſe profonde,
Et voir éclorre un nouvel Univers.
Autour de toi mille ſources nouvelles
A chaque inſtant jailliſſent juſqu'aux Cieux;
Pour t'enlever ſur leurs brillantes aîles
Tous les Plaiſirs voltigent à tes yeux;
Pour t'égarer, le Dieu du docte Empire
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts.

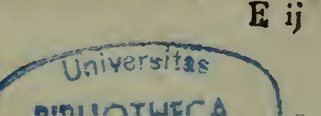
Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe & le clairon de Mars.
Un autre Dieu, plus charmant & plus tendre,
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
Sous mille attraits caché pour te surprendre,
Prétend mêler des soupirs à tes sons:
De tant d'objets la pompe réunie,
A chaque instant redouble ta manie,
Et tu voudrois, dans tes nouveaux transports,
Sur vingt sujets essayer tes accords.
Tel dans nos champs, au lever de l'Aurore,
Prenant son vol pour la premiere fois,
Charmé, surpris entre Pomone & Flore,
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix;
De la fougere à l'épine fleurie
Il va porter ses desirs inconstans:
Il vôle au bois, il est dans la prairie,
Il est par-tout dans les mêmes instans.
C'en est donc fait, Muse, dans la carriere
Tu prétends voir ton char bientôt lancé:
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barriere,
Pour prévenir un écart insensé,
Va consulter la sage Deshouliere,
Et vois les traits dont sa Muse en courroux
De l'art des vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu serois à l'abri des disgraces
Que le génie entraîne sur ses traces,
Craindrois-tu

Craindrois-tu moins le bizarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'Auteur l'ennuyeux étalage,
D'Auteur montrer le fade perſonnage ?
Que ſais-je enfin ? tous les ſoins, tout l'ennui
Qu'un vain talent nous apporte avec lui ?
Dès qu'un mortel, Auteur involontaire,
Eſt arraché de l'ombre du myſtere,
Où, s'amuſant & charmant ſa langueur,
Dans quelques Vers il dépeignoit ſon cœur;
Du goût public honorable victime,
Bientôt, au prix de ſa tranquillité,
Il va payer une inutile eſtime,
Et regretter ſa douce obſcurité.
Privé du droit d'écrire en ſolitaire,
Et d'épancher ſon cœur, ſon caractère,
Toute ſon ame aux yeux de l'Amitié,
L'Amitié même indiſcrette & légere,
Le trahira ſans croire lui déplaire;
Et ſon ſecret, follement publié,
S'il eſt en vers, ſera ſacrifié.
Ainſi les fruits d'un léger badinage,
Nés ſans prétendre au grave nom d'Ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier Cenſeur ſeront pourtant ſoumis.
Si par haſard il trouve, comme Horace,

Quelque Mécene ou quelque tendre Grace,
Tels que l'on voit aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire & la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans la philoſophie
L'eſprit d'Auteur que l'eſprit de la vie;
Qu'un Sage aiſé, qui, naturel, égal,
Sache éviter le ſtyle théâtral,
Les airs guindés du Peuple paraſite,
Des froids Pédans, des fades Rimailleurs,
Et dont les Vers ſoient le dernier mérite:
Que de dégoûts l'inveſtiront ailleurs!
Dans tous les lieux où l'errante fortune
L'entraînera ſous ſes pénibles fers,
Il eſſuîra la contrainte importune
De l'entretien de mille ſots divers,
Qui, prévenus de cette erreur commune,
Que, quand on rime, on ne ſait que des Vers,
A ſon abord, prendront cet Idiôme,
Ce précieux trop en vogue aujourd'hui,
Et, de l'Auteur ne diſtinguant point l'homme,
En l'ennuyant, s'ennuîront avec lui.

Tels ſont les maux où cet eſſor t'engage:
Mais l'amour-propre, oppoſant ſon bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou ſait du moins ne le peindre qu'en beau:
Trompeur chéri, t'abuſant pour te plaire,

Il te redit, dans tes nouveaux accès,
Qu'on a daigné ſourire à tes eſſais,
Et qu'un public diſtingué du vulgaire,
T'appelle encore à de plus hauts ſuccès.
Mais connois-tu ce public variable,
Vain dans ſes dons, conſtant dans ſes dégoûts?
En deux printems, de ce Juge peu ſtable,
On peut ſe voir & l'idole & la fable;
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
A peine écrit ſur la mobile arène,
Par les Zéphyrs de l'heureuſe Hippocrène,
Eſt effacé par Eole en courroux:
Et quand les fleurs dont le public vous pare
Conſerveroient un éternel printems,
Chez la Faveur, ſa Déeſſe bizarre,
Eſt-il des dons & des plaiſirs conſtans?
Au ſein des mers dans une Iſle enchantée,
Près du ſéjour de l'inconſtant Prothée,
Il eſt un Temple élevé par l'Erreur,
Où la brillante & volage Faveur,
Semant au loin l'eſpoir & les menſonges,
D'un air diſtrait fait le ſort des mortels;
Son foible Trône eſt ſur l'aîle des Songes,
Les Vents légers ſoutiennent ſes Autels:
Là, rarement la Raiſon, la Juſtice
Ont amené les mortels vertueux;



L'Opinion, la Mode & le Caprice
Ouvrent le Temple, & nomment les heureux.
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La Déïté daigne paroître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison;
Au même instant l'agile Renommée
Grave leurs noms sur son char lumineux,
Jouet constant d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux;
Mais sur la foi de l'onde pacifique,
A peine ils sont mollement endormis,
Déïfiés par l'erreur léthargique,
Qui leur fait voir dans des songes amis
Tout l'univers à leur gloire soumis;
Dans ce sommeil d'une ivresse riante;
Et un moment, la faveur inconstante
Tournant ailleurs son essor incertain,
Dans des déserts, loin de l'Isle charmante,
Les Aquilons les emportent soudain,
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur sans printems, sans beaux jours,
Et que des Cieux éclipsés pour toujours.
Muse, crois-moi, qu'un autre sacrifie

A la Faveur, à l'Estime, au Renom;
Qu'un autre perde au Temple d'Apollon
Ce peu d'instans qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur esclave fastueux,
Toujours Auteur & jamais homme heureux;
Moi, que le Ciel fit naître moins sensible
A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je fuis du nom le dangereux lien;
Et quelques Vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein & façonnés sans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien.
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au sein fécond des vergers renaissans,
Ne doivent point un tribut à l'Automne;
Tout leur destin est de plaire au Printems.
Ici pourtant de ma Philosophie
Ne va point, Muse, outrer le sentiment;
Ne pense pas que de la Poésie
J'aille abjurer l'empire trop charmant;
J'en fuis les soins, j'en crains la frénésie,
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainsi, conduit ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries,
Dans ces momens mes vœux ne seront pas

D'être enlevé dans un char de lumiere
Sur ces ſommets où la Muſe guerriere
Qui chante aux Dieux les faſtes des combats,
La foudre en main enſeigna ſes myſteres
Aux Camoëns, aux Miltons, aux Voltaires:
Jaloux de voir un plus paiſible lieu,
Loin du tonnerre, & guidé par un Dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage,
J'irai chercher ce ſolitaire ombrage,
Ce beau vallon où la Fare & Chaulieu,
Dans les tranſports d'une volupté pure,
Sans préjugés, ſans faſtueux deſirs,
Près de Vénus, ſur un lit de verdure,
Venoient puiſer au ſein de la nature
Ces Vers aiſés, enfans de leurs plaiſirs;
Et ſans effroi du ténébreux Monarque,
Menant l'Amour juſqu'au ſombre Achéron,
Au ſon du luth deſcendoit vers la barque
Par les ſentiers du tendre Anacréon.

Là, ſi je puis reconnoître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant
Qui les rendit les Poëtes des Graces;
Du myrthe ſeul chériſſant les douceurs,
Des vains lauriers que Phébus vous diſpenſe,
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconſtance,

Je céderai les pénibles honneurs.
Trop insensé qui, séduit par la gloire,
Martyr constant d'un talent suborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et, s'immolant au soin de la mémoire,
Perd le présent pour l'avenir trompeur.
Tout cet éclat d'une gloire suprême,
Et tout l'encens de la postérité,
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même
Dans mes plaisirs & dans ma liberté,
Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité ?
Non, n'allons point, dans de lugubres veilles,
De nos beaux jours éteindre les rayons,
Pour enfanter de douteuses merveilles,
Tandis, hélas ! que l'on tient les crayons :
Le printems fuit, d'une main toujours prompte
La Parque file, & dans la nuit du tems
Ensévelit une foule d'instans,
Dont le Plaisir vient nous demander compte.
Qu'un Dieu si cher remplisse tous nos jours ;
Et badinons seulement sur la lyre,
Quand la Beauté, dans un tendre délire,
Ordonnera des chansons aux Amours.
Mais quelque rang que le sort me réserve,
Soit que je suive ou Thalie ou Minerve,

Ecoute, Muſe, & connois à quel prix
Je ſouffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier la rime à mes écrits.
Pour te guider vers la double colline,
De ces ſentiers préviens-tu les haſards ?
L'illuſion, faſcinant tes regards,
Peut t'égarer ſur la route voiſine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts :
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges
Vers le Parnaſſe on marchoit ſans dangers;
Nul monſtre affreux n'infectoit les paſſages :
C'étoit l'Olympe & le Temple des Sages.
Là, ſur la lyre, ou les pipeaux légers,
De Philomele égalant les ramages,
Ils allioient par de doux aſſemblages
L'eſprit des Dieux & les mœurs des Bergers;
Connoiſſant peu la baſſe jalouſie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux,
Aucun poiſon à la pure ambroiſie,
Et les Zéphyrs de ces brillans côteaux,
Accoutumés au doux ſons des guitarres,
Par des accords infâmes ou barbares,
N'avoient jamais réveillé les échos;
Quand, évoqués par le crime & l'envie,
Du fond du Styx deux Spectres abhorrés,

L'Obſcénité, la noire Calomnie,
Oſant entrer dans ces lieux révérés,
Vinrent tenter des accens ignorés.
Au même inſtant les lauriers ſe flétrirent;
Et les Amours & les Nymphes s'enfuirent.
Bientôt Phébus, outré de ces revers,
Au bas du Mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,
Les replongea dans leur ignominie;
Et pour toujours inſtruiſit l'Univers,
Que la Vertu, Reine de l'Harmonie,
A la Décence, aux Graces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux Vers.
  Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de-là, leur adroite fureur,
Sur les débris d'une roche eſcarpée,
Edifians dans l'ombre & dans l'horreur
Du vrai Parnaſſe un fantôme impoſteur:
Là, pour groſſir leurs profanes cabales,
Des chaſtes Sœurs ces impures rivales,
L'encens en main, reçurent les Rimeurs
Proſcrits, exclus du Temple des Auteurs.
Ainſi, jaloux des Abeilles fécondes,
Et du nectar que leurs ſoins ont formé,
Le vil Frélon ſur des plantes immondes
Verſe ſans force un ſuc envenimé.

C'eſt-là qu'encor cent obſcurs Satyriques,
Cent Artiſans de fadaiſes lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le ſecret des plus ſombres réduits;
Vont, ſans témoins, forger ces folles rimes,
Ces Vers groſſiers, ces monſtres anonymes,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'Univers.
O du génie uſage trop funeſte!
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleſte,
Fait pour chanter, ſur des tons précieux,
Les Conquérans, les Belles & les Dieux,
Chez une foule au Parnaſſe étrangere,
Soit ſi ſouvent le jargon de Mégere,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'ame du crime, & la honte des mœurs?
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même inſtant faſſent ſouvent éclorre
Les ſucs mortels & les poiſons vengeurs?
Muſe, je ſais que tu fuiras ſans peine
Les chants honteux de la Licence obſcene:
Faite à chanter ſans rougir de tes ſons,
Tu n'iras point chez cette infâme Reine
Proſtituer tes naïves chanſons:

Mais, de tout tems, un peu trop prompte à rire,
Ton goût, peut-être, en quelques noirs accès,
T'attacheroit au char de la Satyre ;
Ah ! loin de toi ces cyniques accès.
Quelles douceurs en ſuivent les ſuccès,
Si, quand l'Ouvrage a le ſceau de l'eſtime,
L'Auteur flétri, fugitif, déteſté,
Devient l'horreur de la ſociété ?
Je veux, qu'épris d'un nom plus légitime,
Que, non content de ſe voir eſtimé,
Par ſon génie un Amant de la rime
Emporte encor le plaiſir d'être aimé ;
Qu'aux régions à lui-même inconnues,
Où vôleront ſes gracieux écrits,
A ce Tableau de ſes mœurs ingénues,
Tous ſes Lecteurs deviennent ſes amis ;
Que, diſſipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que ſans crime on peut plaire,
Et réunir par un heureux lien
L'Auteur charmant & le vrai Citoyen.
En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvenal du ſiecle de LOUIS
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis :
Ce n'eſt point là que ma raiſon l'admire ;
Et Deſpréaux, ce Chantre harmonieux,

Sur les Autels du poétique Empire
Ne ſeroit point au nombre de mes Dieux;
Si, de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons;
Mânes plaintifs qui ſur le noir rivage
Vont regrettant que ce Cenſeur ſauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.
Un autre écueil, Muſe, te reſte encore:
En évitant cet antre ténébreux,
Où, nourriſſant le feu qui la dévore,
L'âpre Satyre épand ſon fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la Louange, au ton foible & timide,
Aux yeux baiſſés, au doucereux ſouris,
Vient chaque jour, ſous le titre inſipide
D'Odes aux Grands, de Bouquets aux Iris,
A l'univers préparer des ennuis.
Le Dieu du Goût, au Vrai toujours fidele,
N'exclut pas moins de ſa Cour immortelle
Le Complaiſant, le vil Adulateur,
Que l'Envieux & le noir Impoſteur.
Pars, c'en eſt fait; que ce fil ſecourable;

Te conduiſant au lyrique ſéjour,
Sauve tes pas du Dédale effroyable
Où mille Auteurs s'égarent ſans retour.
Dans ces vallons, ſi la troupe inviſible.
Des froids Cenſeurs, des Zoïles ſecrets
Lance ſur toi ſes inutiles traits,
D'un cours égal pourſuis ton vôl paiſible;
Par les fredons d'un Rimeur déſolé,
Que ton repos ne puiſſe être troublé;
Et, ſans jamais t'avilir à répondre,
Laiſſe au mépris le ſoin de les confondre;
Rendre à leurs cris des ſons injurieux,
C'eſt ſe flétrir & ramper avec eux.
A cette loi pour demeurer fidelle,
Devant tes yeux conſerve ce modele:
Il eſt un Sage, un favori des Cieux,
Dont à l'envi tous les Arts, tous les Dieux
Ont couronné la brillante jeuneſſe,
Et qui, vainqueur du fuſeau rigoureux,
Poſſede encor, dans ſa mâle vieilleſſe,
L'art d'être aimable & le don d'être heureux;
Long-tems la Haine & la farouche Envie,
En s'obſtinant à pourſuivre ſes pas,
Crurent troubler le calme de ſa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats:
Mais conſervant ſa douce indifférence,

Et retranché dans un noble ſilence,
De ſes rivaux il trompa les projets :
Pouvant les vaincre, il leur laiſſa la paix.
D'affreux corbeaux lorſqu'un épais nuage
Trouble, en paſſant, le repos d'un bocage,
Laiſſant les airs à leurs ſons glapiſſans,
Le roſſignol interrompt ſes accens ;
Et, pour reprendre une chanſon légere,
Seul il attend que le goſier touchant
D'une Dryade, ou de quelque Bergere,
Réveille enfin ſa tendreſſe & ſon chant.
Prends le burin & grave ces maximes :
Muſe, à ce prix je ſuis encor tes loix ;
A ce prix ſeul nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des Sages & des Rois.
Toujours j'entends les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives :
Que l'Hélicon n'eſt plus qu'un vain tombeau,
Que pour Phébus il n'eſt plus de Mécene ;
Et qu'éloigné du Trône de la Seine,
En ſoupirant il éteint ſon flambeau.
Oui, je le ſais, de profondes ténebres
Ont du Parnaſſe inveſti l'horiſon ;
Mais, s'il languit ſous ces voiles funebres,
Allons au vrai : quelle en eſt la raiſon ?

Peut-on compter qu'un ſoleil plus propice
Ramenera ſous l'Empire des Vers
Ces jours brillans nés ſous le doux auſpice
Des Richelieus, des Séguiers, des Colberts,
Quand, ne ſuivant que les Muſes impies,
Prenant la rage & le ton des Harpies,
Mille Rimeurs, honteuſement rivaux:
Par leurs ſujets dégradent leurs travaux?
Ces noirs tranſports ſont-ils la Poéſie?
Hé quoi! doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénéſie,
Et pour le Styx les lauriers ſont-ils faits?
N'accuſons point les aſtres de la France.
Pour ranimer leurs rayons éclatans,
Qu'au Mont ſacré de nouveaux habitans,
Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la nobleſſe aux talens;
Ainſi bientôt nos rivages, moins ſombres,
D'un jour nouveau parés & réjouis,
Reverront fuir le ſommeil & les ombres
Où ſont plongés les arts évanouis.
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées,
Vouant leurs jours aux plus ſavantes Fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,
Mériteroient de chanter près d'un Trône
Toujours paré des palmes de Bellone.

Et couronné des roſes de la paix ;
Muſe, pour toi, dans l'union paiſible
De la ſageſſe & de la volupté,
Nymphe badine, ou Bergere ſenſible,
Viens quelquefois, avec la Liberté,
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever les ſuffrages,
Que pour charmer ma ſage oiſiveté.





ÉPITRE AU P. BOUGEANT, JÉSUITE.

De la paiſible Solitude
Où, loin de toute ſervitude,
La Liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les délires de la Ville,
Si j'en voulois ſuivre le cours,
Et ſavoir l'hiſtoire nouvelle
Du Domaine & des favoris
De la brillante Bagatelle,
La Divinité de Paris;
Le dédale des aventures;
Des affiches & les brochures,
Les colifichets des Auteurs,
Et la gazette des couliſſes,
Avec le Roman des Actrices,
Et les querelles des Rimeurs;

Je n'adresserois cette Epître
Qu'à l'un de ces oisifs errans
Qui, chaque soir, sur leur pupître,
Rapportent tous les vers courans;
Et qui, dans le changeant Empire
Des Amours & de la Satyre,
Acteurs, Spectateurs tour-à-tour,
Possedent toujours à merveille
L'historiette de la veille
Avec l'étiquette du jour.
Je pourrois décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms sublimes
Devant qui l'humble adulateur,
De ses Muses pusillanimes
Vient étaler la pesanteur,
Si je savois louer en face,
Et, dans un éloge imposteur,
Au ton rampant de la fadeur,
Faire descendre l'art d'Horace:
Mais du vrai seul trop partisan,
Mon Apollon, peu courtisan,
Préfere l'entretien d'un Sage
Et le simple nom d'un ami,
Aux titres ainsi qu'au suffrage
D'un Grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore
Que feroient mes foibles accens?

Ainſi que les Dieux qu'on adore,
Il ſont au-deſſus de l'encens.
C'eſt donc vous ſeul que ſans contrainte,
Et ſans intérêt & ſans feinte,
J'appelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable Pere,
Vous, dont l'eſprit, le caractere
Et les airs ne ſont point montés
Sur le ton ſottement auſtere
De cent triſtes paternités
Qui, manquant du talent de plaire
Et de toute légéreté,
Pour diſſimuler la miſere
D'un eſprit ſans aménité,
D'une ſageſſe minaudiere
Affichent la ſévérité,
Et ne ſortent de leur taniere
Que ſous la lugubre banniere
De la grave formalité;
Vous, dis-je, ce Pere vanté,
Vous, ce Philoſophe tranquille,
De Minerve l'heureux pupile,
Et l'enfant de la Liberté,
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de cet aſyle,
Pour aller reprendre à la Ville
Les chaînes de la gravité?

Amant & favori des Muſes,
Et pareſſeux conſéquemment ;
Je ne vous trouve point d'excuſes
Pour avoir fui ſi promptement.
Le deſir des bords de la Seine
Soudain vous auroit-il repris ?
Non, aux lieux d'où je vous écris
Je me perſuade ſans peine
Qu'on peut ſe paſſer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque Pédant ignoré,
Et pour reforger maint volume
Aux antres Latins enterré,
Iriez vous, comme les Saumaiſes,
Immolant aux doctes fadaiſes
L'eſprit & la félicité,
Partager, avec privilége,
Des Patriarches du Collége
L'ennuyeuſe immortalité ?
Non, l'eſprit des aimables Sages
N'eſt point né pour les gros ouvrages ?
Souvent publics incognito ;
Le Dieu du goût & du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'in-folio.
Quoi ! ſur votre Philoſophie,
Que les rayons de l'enjoûment

Faiſoient briller d'un feu charmant,
La profane Mélancolie,
Auroit-elle, malgré les Jeux,
Porté ſes nuages affreux ?
Martyr de la Miſanthropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agrément
Qui nous fait ſupporter la vie,
Les entretiens où tout ſe plie
Au naturel des ſentimens,
Les doux tranſports de l'harmonie;
Et les jeux de la poéſie,
Enfin tous les enchantemens
De la meilleure compagnie?
Et par quelle bizarrerie,
Anachorete caſanier,
Pour aller encore eſſuyer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois & de Pomar?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux,
Vous avez trop cette tournure
Qui fait & le Sage & l'Heureux
Pour vous condamner au ſilence,
Loin de ces biens & de ces jeux
Dont la tranquille jouiſſance,
Proſcrite chez le peuple ſot,

Diſtingue le mortel qui penſe,
De l'automate & du cagot;
Et quand l'eſprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux
Dans une ame philoſophique
Verſer le poiſon léthargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'Allégreſſe,
Que le bandeau de la Triſteſſe
Se fût répandu ſur vos yeux.
Mais pourquoi donner au myſtere,
Pourquoi reprocher au haſard,
De ce ptompt & triſte départ
La cauſe trop involontaire?
Oui, vous ſeriez encore à nous,
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque Belle,
Je lui dirois peut-être auſſi
Que depuis ſa fuite cruelle
Les oiſeaux languiſſent ici;
Que tous les Amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aîle;
Qu'on n'entend plus les chalumeaux,
Qu'on ne connoît plus les échos;
Enfin la longue kyrielle
De tout le Phébus ancien:
Et ſans doute il n'en ſeroit rien;

Tous les moineaux, à l'ordinaire,
Vaqueroient à leurs fonctions :
Sans chagrines réflexions,
Les Amours ſongeroient à plaire :
Mirtyle, toujours plus heureux,
Uniroit ſon chiffre amoureux
Avec celui de ſa Bergere ;
Et les ruiſſeaux, apparemment,
Entre les fleurs & la fougere,
N'en iroient pas plus lentement.
Mais, ſans ces fadeurs de l'Idyle,
Je vous dirai fort ſimplement
Que jamais ce ſéjour tranquille
N'a vu l'Automne plus charmant.
Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le Plaiſir avec chaque aurore
Renaît ſur ces vallons chéris :
Des guirlandes de la Jeuneſſe
Les Ris couronnent la Sageſſe,
La Sageſſe enchaîne les Ris ;
Et, pour mieux varier ſans ceſſe
L'uniformité du loiſir,
Un goût, guidé par la Fineſſe,
Vient unir les Arts au Plaiſir,
Les Arts que permet la Pareſſe,
Ces Arts inventés ſeulement
Pour occuper l'amuſement.

Tour-à-tour, d'une main facile,
On tient le crayon, le compas,
Les fuſeaux, le pinceau docile,
Avec l'aiguille de Pallas;
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres pareſſeux avec moi
Font un ſermon contre l'ouvrage;
Ou, ſans projet, ſans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou foux à l'uniſſon,
Joignent la flûte à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le ſublime à la chanſon.
Hors la louange & la ſatyre,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît;
Depuis les accords de la lyre
Juſqu'aux ſoupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche & de Racine,
Juſqu'au folâtre Triolet.
Que l'inſipide ſymmétrie
Regle la Ville qu'elle ennuie;
Que les tems y ſoient concertés;
Et les plaiſirs même comptés;
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre & la monotonie

Ne

Ne ſont point les Dieux des hameaux;
Au poids de la triſte Satyre
On n'y peſe point tous les mots;
Et ſi l'on doit blâmer ou rire,
Tout ce qui plaît vient à propos;
Tout y fait des plaiſirs nouveaux,
Le haſard, l'inſtant les décide.
Sans regretter l'heure rapide
Qui naît, qui s'envôle ſoudain;
Et ſans prévoir le lendemain,
Dans ce ſilence ſolitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne nous doutons nullement
Que déja le noir Sagittaire,
Couronné de triſtes frimats,
Vient bannir Flore déſolée,
Et qu'avec Pomone exilée,
L'Aſtre du jour fuit nos climats.
Oui, malgré ces métamorphoſes,
Nos bois ſemblent encor naiſſans;
Zéphyr n'a point quitté nos champs,
Nos jardins ont encor des roſes.
Où regnent les amuſemens,
Il eſt toujours des fleurs écloſes;
Et les plaiſirs font le Printems.
Echappé de votre hermitage,
Et ſur ce fortuné rivage

Porté par les Songes légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embelliſſent ces vergers (*);
Eleve ici de la Nature,
L'Art, lui prêtant ſes ſoins brillans,
Y forme un Temple de verdure
A la Déeſſe des Talens.
Sortez du ſein des violettes,
Croiſſez, feuillages fortunés;
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes ſecrettes
Aux plus doux accords deſtinés!
Ma Muſe, pour vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Subit déja l'aimable loi;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la ſcene des campagnes
Prend une ame & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire,
Tout eſt mort, tout eſt ſolitaire;
Un bois n'eſt qu'un ſombre réduit,
Un ruiſſeau n'eſt qu'une onde claire,
Les Zéphyrs ne ſont que du bruit:
Aux yeux que Calliope éclaire,

(*) *Boſquet de Minerve, récemment ajouté aux Jardins de C*. deſſiné par le célebre le Nôtre.*

Tout brille, tout penſe, tout vit;
Ces ondes tendres & plaintives,
Ce ſont des Nymphes fugitives
Qui cherchent à ſe dégager
De Jupiter pour un Berger;
Ces fougeres ſont animées;
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce ſont des Belles transformées;
Ces papillons ſont des Amours.
Mais pourquoi ma raiſon oiſive,
D'une Muſe qui la captive
Suivant les caprices légers,
Cherche-t elle ſur cette rive
Des objets au Sage étrangers,
Sans fixer ſa vue attentive
Sur l'exemple de ces Bergers?
Si dans l'impoſture éternelle
De nos menſonges enchanteurs,
Il reſte encor quelqu'étincelle
De la nature dans nos cœurs;
Sauvés du ſéjour des preſtiges,
Et cherchant ici les veſtiges
De l'antique ſimplicité,
Sans adorer de vains fantômes,
Décidons ſi ce que nous ſommes
Vaut ce que nous avons été:
Et ſi, malgré leur douceur pure,

Ces biens pour toujours ſont perdus;
Voyons-en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque Belle qui n'eſt plus.
Oui, chez ces Bergers, ſous ces hêtres,
J'ai vu dans la frugalité,
Les dépoſitaires, les maîtres
De la douce félicité;
J'ai vu dans les fêtes champêtres,
J'ai vu la pure Volupté
Deſcendre ici ſur les cabanes,
Y répandre un air de gaîté,
De douceur & de vérité,
Que n'ont point les plaiſirs profanes
Du luxe & de la dignité.
Parmi le faſte & les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des Cours,
Thémire, dans ſes plus beaux jours,
Avec de l'eſprit & des graces,
S'ennuie au milieu des Amours;
Ici j'ai vu la tendre Liſe,
A peine en ſon quinzieme Été,
Sans autre eſpoir que la franchiſe,
Sans parure que la beauté,
Plus heureuſe, plus ſatisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas aux ſons d'une muſette,

Et parmi les plus ſimples jeux,
Portant le plaiſir dans ſes yeux,
Ecrit des mains de la Nature,
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'impoſture
A l'œil trompeur & concerté
D'une Coquette faſtueuſe
Qui, par un ſourire emprunté,
Dans l'ennui veut paroître heureuſe,
Et jouer la vivacité.

Qu'on cenſure ou qu'on favoriſe
Ce goût d'un bonheur innocent;
Pour répondre à qui le mépriſe,
Qu'il nous ſuffiſe que ſouvent,
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Liſe,
Et vôler du ſein des grandeurs
Sur un lit de mouſſe & de fleurs.

Feuillage antique & vénérable,
Temple des Bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté reſpectable,
Et des amours de leurs ayeux;
O toi! qui depuis la durée
De trente luſtres révolus,
Couvres de ton ombre ſacrée
Leurs danſes, leurs jeux ingénus;

Sur ces bords, depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité premiere
Fuir devant la fausse lumiere
De mille brillantes erreurs !
Non : chez cette race fidelle
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle,
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau :
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur histoire
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe, regne sur les âges,
Échappé toujours aux ravages
D'Éole, du fer & des ans,
Fleuris jusqu'au dernier printems,
Et dure autant que ces rivages :
Au chêne, au cédre fastueux
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux :
Les lambris couvrent les faux-sages,
Tes rameaux couvrent les heureux.
Tandis qu'instruit par la droiture
Et par la simple vérité,

Mon esprit, toujours enchanté,
Pénetre au sein de la Nature,
Et s'y plonge avec volupté ;
Hélas ! par une loi trop dure ;
Poussés vers l'éternelle nuit,
Le Plaisir vôle, le Tems fuit ;
Et bientôt sous sa faux rapide,
Ainsi que les Jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous sera détruit !
Trop tôt, hélas ! les soins pénibles ;
Les bienséances inflexibles,
Revendiquant leurs tristes droits,
Viendront profaner cet asyle,
Et nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour six mois
Dans l'affreux chaos de la Ville,
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embarras,
Qui, pour tout esprit raisonnable,
Sujet de gêne & de pitié,
Ne sont que le jeu misérable
D'un ennui diversifié !

Mais outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaînes importunes
Et de la Ville & de la Cour,
Il est un fatal appanage

De dégoûts encor plus nombreux;
Qu'au retour des champêtres lieux
Le funeste Apollon ménage
A ses Éleves malheureux.
Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés sont l'idole,
Déja je me vois revenu,
Et pour le malheur de ma vie,
Par l'importune Poésie
Malgré moi-même un peu connu;
Déja j'entends les périodes,
Et les questions incommodes
De ces furets de Vers nouveaux,
De ces copistes généraux,
Qui, persuadés que l'étude
Me tient absent pendant trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma solitude
A l'oisiveté de leur voix.
« Hé bien! me dit l'un, dont l'Idyle
» Enchante l'esprit doucereux,
» Sans doute, éleve de Virgile,
» Sur des pipeaux harmonieux,
» De Lycidas & d'Amaryle
» Vous aurez soupiré les feux?
» Vous aurez chanté les beaux yeux;
» Les premiers soupirs de Sylvie,

» Et des bouquets de la prairie
» Vous aurez orné ſes cheveux.
» Qu'apportez-vous? point de myſtere,
(Me vient dire avec un ſouris
Quelque Suivant de beaux-eſprits,
Inſecte & tyran du Parterre ;)
» L'ouvrage eſt-il pour Thomaſſin,
» Pour Péliſſier ou pour Goſſin » ?
Je fuis, j'échappe à la pourſuite
De ces Colporteurs trop communs ;
Suis-je plus heureux dans ma fuite?
D'autres lieux, d'autres importuns.
« Enfin, dit-on, de votre abſence
» Revenez-vous un peu changé ?
» Du ſommeil de la négligence
» Votre eſprit enfin dégagé,
» Immolera-t-il l'indolence
» Aux ſuccès d'un travail rangé »?
Ainſi déclame ſans juſteſſe
Contre les droits de la pareſſe
Un froid cenſeur qui ne ſent pas
Que, ſans cet air de douce aiſance,
Mes Vers perdroient le peu d'appas
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats,
Des meilleurs pareſſeux de France,
Les ſeuls juges dont je fais cas.

Par l'étude, par l'art ſuprême
Sur un froid pupitre amaigris,
D'autres orneront leurs écrits;
Pour moi, dans cette gêne extrême,
Je verrois mourir mes eſprits:
On n'eſt jamais bien que ſoi même,
Et me voilà tel que je ſuis.
Imprimés, affichés ſans ceſſe,
Et s'entrechaſſant de la preſſe,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits ſtériles,
Et d'opuſcules puériles,
Auxquels ſans doute ils ſurvivront:
A cette abondance cruelle,
Je veux toujours, en vérité,
Et de la Fare & de Chapelle
Préférer la ſtérilité:
J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe
S'épuiſe en rameaux ſuperflus,
Que ce myrthe tendre & docile
Qui, croiſſant ſous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile,
S'épanouit négligemment,
Et ſe couronne lentement.
Il eſt vrai qu'en quittant la Ville;
J'avois promis que, plus tranquille

Et dans moi-même enſéveli,
Je ſaurois, diſciple d'Horace,
Unir les Nymphes du Parnaſſe
Aux Bergeres de Tivoli.
J'avois promis : mais tu t'abuſes,
Si tu comptes ſur nos diſcours :
Cher ami, les ſermens des Muſes
Reſſemblent à ceux des Amours.
Dans la tranquillité profonde
Du Philoſophe & du Berger,
Trois mois j'ai vécu ſans ſonger
Qu'Apollon fût encore au monde ;
Et je t'avoue ingénûment
Que, très-peu fait à voir l'Aurore
Que j'apperçois dans ce moment,
Je ne la verrois point éclorre
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valoient mieux que mon ſerment.
  Toi, dont la ſageſſe riante
Souffre & ſeconde nos chanſons,
Ami ; ſur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux ſons.
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au ſéjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,

Chez un éleve d'Uranie,
Entre les fleurs & l'ambroiſie,
Entre Démocrite & Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie,
Que la bonne Philoſophie
Permet à ſes vrais Nourriſſons.
Cette Anacréontique Orgie,
Livrée à la vive énergie
Du génie & du ſentiment,
Ne ſera point aſſurément
De ces fêtes ſombres & graves,
Où périt la vivacité,
Où les agrémens ſont eſclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la peſante autorité ;
Nous n'y choiſirons point pour guide
Cette raiſon froide & timide,
Qui toiſe impitoyablement
Et la penſée & le langage,
Et qui, ſur les pas de l'uſage,
Rampe géométriquement.
Loin du myſtere & de la gêne,
Penſant tout haut & ſans effort,
Admettant la raiſon ſans peine
Et la ſaillie avec tranſport,

D'une Ville tumultueuſe
Nous adoucirons le dégoût.
La raiſon eſt par-tout heureuſe,
Le bonheur du Sage eſt par-tout;
Et puiſqu'il faut, du ton ſtoïque,
Egayer la ſévérité,
La Ville, malgré ma critique
Et l'éloge du ſort ruſtique,
Reverra mon cœur enchanté.
Dans ſes caprices agréables,
Et dans ſon brillant le plus faux,
Paris a des charmes ſemblables
A ces Coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.
Mais quoi! tandis que ma penſée,
Plus légere que le Zéphyr,
Folâtre à la fois & ſenſée,
Vôle ſur l'aîle du Plaiſir,
Dieux! quelle nouvelle ſemée
Subitement dans l'univers
Vient glacer mon ame allarmée,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre ſur mes Vers?
Sur un char funebre portée?
Des Graces en deuil eſcortée;
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine;

Sur les triſtes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des Mortels le plus adorable, (*)
L'ami de tout heureux talent
Et de tout ce que vit d'aimable,
Le Dieu même du ſentiment,
Et l'oracle de l'agrément.
O toi ! mon guide & mon modele,
Durable objet de ma douleur;
Toi qui, malgré la mort cruelle,
Reſpire encor dans mon cœur,
Illuſtre Ariſte, Ombre immortelle,
Ah ! ſi du ſéjour de nos Dieux,
Si de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charment les Ombres ſatisfaites
Des Sévignés, des La Fayetes,
Des Vendômes & des Chaulieux,
Tu daignes, ſenſible à nos rimes,
Abaiſſer tes regards ſublimes
Sur le deuil de ces triſtes lieux;
Et ſi, de l'éternel ſilence
Traverſant le vaſte ſéjour,
Un Dieu te porte dans ce jour
La voix de ma reconnoiſſance;

(*) *L'Evêque de Luçon.*

Pardonne au légitime effroi ;
Au ſombre ennui qui fond ſur moi,
Si, dans les faſtes de mémoire,
Je ne trace point à ta gloire
Des Vers immortels comme toi.
Moi, qui voudrois en traits de flâme
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendreſſe & mon ſouvenir,
Comme ils reſteront dans mon ame
Gravés juſqu'au dernier ſoupir;
J'irois dans le Temple des Graces
Laiſſer d'ineffaçables traces
De cette ſenſible bonté,
L'amour, le charme de notre âge,
Ou, pour en dire davantage,
L'éloge de l'Humanité :
Mais, à travers les voiles ſombres,
Quand je te cherche dans les ombres,
Dans le ſilence du tombeau,
Puis-je ſoutenir le pinceau?
Que les Beaux-Arts, que le portique,
Que tout l'Empire poétique
Où ſouvent tu dictas des loix
Avec la Seine inconſolable
Pleurent une ſeconde fois
La perte trop irréparable
D'Ariſtippe, d'Anacréon,

D'Atticus & de Fénelon ;
Pour moi, de ma douleur profonde
Trop pénétré pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter,
Sur l'urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Chaque printemps je veux répandre
Le tribut des premieres fleurs ;
Et puiſqu'enfin je perds le maître
Qui du vrai beau m'eût fait connoître
Les myſteres les plus ſecrets,
Je vais à tes ſombres Cyprès
Suſpendre ma lyre, & peut être
Pour ne la reprendre jamais.





ÉPITRE

A MA SŒUR,

SUR MA CONVALESCENCE.

TOI, que la voix de ma douleur
A fait vôler vers moi du ſein de ta patrie,
Et qui, portant encor dans ton ame attendrie
Du ſpectacle de mon malheur
La douloureuſe rêverie,
Après mon péril même, en conſerves l'horreur;
Renais, rappelle la douceur
De ton allégreſſe chérie,
Ma Minerve, ma tendre Sœur.
Mais quoi! ſuis-je encor fait pour nommer l'allé-
greſſe,
Et pour en chanter les appas,
Moi qui, depuis deux mois de mortelle triſteſſe,
Ai vu ſur ma demeure étinceler ſans ceſſe
La faulx ſanglante du trépas?
Par les Songes du ſombre Empire,
Enfans tumultueux du bizarre Délire,

Mon eſprit ſi long-tems noirci
Pourra-t-il retrouver, ſous ſes épais nuages,
Les pinceaux du plaiſir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obſcurci?
Quand ſur les champs de Syracuſe
Un volcan vient au loin d'exercer ſes fureurs,
Aux bords déſolés d'Aréthuſe
Daphné cherche-t elle des fleurs?
Dans de mâles & ſages rimes,
Si de l'inflexible raiſon
Il ne falloit qu'offrir les ſtoïques maximes,
Ici, plus que jamais, j'en trouverois le ton.
Je ſors de ces inſtans de force & de lumiere,
Où l'éclatante Vérité,
Telle que le ſoleil au bout de ſa carriere,
Donne à ſes derniers feux ſa plus vive clarté.
J'ai vu ce pas fatal où l'ame plus hardie,
S'élançant de ſes triſtes fers,
Et prête à voir finir le ſonge de la vie,
Au poids du vrai ſeul apprécie
Le néant de cet Univers.
Eclairé ſur les vœux frivoles
Et ſur les faux biens des humains,
Je pourrois à tes yeux renverſer leurs Idoles,
Les Dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains,
Et de mon ardeur intrépide,
De la Vérité moins timide

Oſant rallumer le flambeau,
Juger & nommer tout avec cette aſſurance
Que j'ai ſu rapporter du ſein de la ſouffrance,
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douleur & du ſort,
A demander aux Dieux le bienfait de la mort,
Je te dirois auſſi que cette mort, horrible
Pour le vulgaire malheureux,
Pour un Sage n'eſt point ce ſpectre ſi terrible
Sur qui les vils mortels n'oſent lever les yeux:
Et qu'après avoir vu la miſere profonde
Des inſectes préſomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le Ciel a chargé la ſurface du monde,
Et qui rampent dans ces bas lieux;
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine & d'un pas ferme on paſſeroit la barque;
Si la tendre amitié, ſi le fidele amour
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaînes,
Et ſi leurs plaiſirs, tour à-tour,
Plus vrais & plus vifs que nos peines,
Ne nous faiſoient chérir le jour.
Mais de cette Philoſophie
Je ne réveille point les lugubres propos.
Tu n'es faite que pour la vie;
Et t'entretenir de tombeaux,

Ce ſeroit déployer ſur la naiſſante Aurore
Du ſoir d'un jour obſcur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de Cyprès.
Qu'attends-tu cependant ? Tu veux que ma mémoire,
Retournant ſur des jours d'allarmes & d'ennuis,
T'en faſſe la pénible hiſtoire ;
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête !
C'eſt rappeller mon ame aux portes de la mort.
J'y conſens : mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la raconte dans le port.
Sur ſes rameaux briſés & ſemés ſur la terre
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naiſſans,
Et relevé des coups d'Éole & du tonnerre,
Il compte de nouveaux printems.
Le jour a reparu. Rien n'eſt long-tems extrême,
Tel étoit mon affreux tourment ;
J'ai ſouffert plus de maux au bord du monument,
Que n'en apporte la mort même ;
La douleur eſt un ſiecle, & la mort un moment.
Frappé d'une main foudroyante,
Et frappé dans le ſein des Arts & des Amours,
De la ſanté la plus brillante
Je vis en un inſtant s'éteindre les beaux jours.

Ainſi d'un ruiſſeau pur la Nayade éplorée,
Dans une froide nuit, par le fougueux Borée,
De ſes plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtriere
Comptant les pas du tems trop lent aux malheureux,
Quarante fois de la lumiere
J'ai vu diſparoître les feux,
Quarante fois dans ſa carriere
J'ai vu rentrer l'Aſtre des Cieux:
Et dans un ſi long intervalle,
La Parque, d'une main fatale,
Arrachant de mes yeux les paiſibles pavots,
Pour moi ne fila point une heure de repos;
Par le ſouffle brûlant de la ſiévre indomptée,
Chaque jour ma force emportée
Renaiſſoit chaque jour pour des tourmens nouveaux,
Dans la fable de Prométhée
Tu vois l'hiſtoire de mes maux.
Après l'effroi qui ſuit l'attente du ſupplice,
Voilé des plus noires couleurs,
Parut enfin ce jour de malheureux auſpice,
Où de l'humanité j'épuiſai les douleurs;
Couché ſur un bûcher & l'autel & le trône
D'Eſculape & de Tiſiphone,
Courbé ſous le pouvoir de leurs prêtres cruels,
J'ai vu couler mon ſang ſous les couteaux mortels;
Mon ame s'avança vers les rivages ſombres;

Mais quel rayon lancé du ſein des immortels,
L'arrêtant à travers la région des Ombres,
Vint ranimer mes ſens ſur ces ſanglans Autels?
Je crus ſortir du noir abîme,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré;
Je trompai le trépas, ainſi qu'une victime
Que frappe un bras mal aſſuré;
Inutilement pourſuivie,
Et plus forte par la douleur,
Elle arrache, en fuyant, les reſtes de ſa vie
Aux coups du Sacrificateur.
Il eſt une jeune Déeſſe,
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus:
Elle écarte les maux, les langueurs, la foibleſſe;
Sans elle la Beauté n'eſt plus:
Les Amours, Bacchus & Morphée
La ſoutiennent ſur un trophée
De myrthe & de pampres orné,
Tandis qu'à ſes pieds abattue
Rampe l'inutile ſtatue
Du Dieu d'Epidaure enchaîné.
Ame de l'univers, charme de nos années,
Heureuſe & tranquille SANTÉ!
Toi, qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon eſprit ſa plus vive clarté,
Quand, prodigues des dons d'une courte jeuneſſe,
Ne portant que la honte & d'ameres douleurs

A la trop précoce vieilleſſe,
Les aveugles mortels abrégent tes faveurs,
Je vais ſacrifier dans ton Temple champêtre,
Loin des Cités & de l'ennui.
Tout nous appelle aux champs; le printems va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la Sageſſe & du Plaiſir,
Avèc quel goût je vais cueillir
La premiere épine fleurie,
Et de Philomele attendrie
Recevoir le premier ſoupir!
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque inſtant va s'embellir,
Mon ame, trop long-tems flétrie,
Va de nouveau s'épanouir,
Et, loin de toute rêverie,
Voltiger avec le Zéphyr.
Occupé tout entier du ſoin, du plaiſir d'être,
Au ſortir du néant affreux,
Je ne ſongerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mouſſe & ces fougeres
Qui ſeront, dans les plus beaux jours,
Le trône des tendres Bergeres,
Et l'autel des heureux Amours.

O jours de la convalescence!
Jours d'une pure volupté!
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu! tous les plaisirs ont vôlé dans mon ame.
J'adore avec transport le céleste flambeau;
Tout m'intéresse, tout m'enflamme;
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens;
A ses regards impatiens
Le chaos fuit; tout naît; la lumiere commence;
Tout brille des feux du printems.
Les plus simples objets, le chant d'une Fauvette;
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille spectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude;
L'amour s'endort, sans volupté;
Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude,

Le

Le ſentiment n'eſt plus flatté;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive Orgie,
L'eſprit ſans force & ſans clarté
Ne trouve que la léthargie
De l'inſipide oiſiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes & d'ivreſſe,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour,
Entre la Jeuneſſe & l'Amour,
Dans le néant de la molleſſe
Dort & végete tour-à-tour.
Liſis, depuis long-tems plongé dans les ténebres,
Entre Hippocrate & les ennuis,
Libre de leurs chaînes funebres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Obſervez-les tous deux dans une même fête.
Cléon n'y paroîtra que diſtrait ou glacé;
Tout gliſſe ſur ſes ſens, nul plaiſir ne s'arrête
Au fond de ſon cœur émouſſé.
Tout charmera Liſis; cette Nymphe eſt plus belle,
Cette Syrene a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce Champagne étincelle,
Ces convives joyeux ſont la troupe immortelle,
Cette Brune charmante eſt la Divinité.
Cléon eſt un Sultan, qu'un bonheur trop facile
Prive du ſentiment, des ardeurs, des tranſports;
En vain de cent Beautés une troupe inutile
Lui cherche des deſirs : infructueux efforts!

Mahomet eſt au rang des morts.
Liſis, dans ſes ardeurs nouvelles,
Eſt un voyageur de retour;
Eloigné des jeux & des Belles,
Le plus triſte Vaiſſeau fut long-tems ſon ſéjour:
Il touche le rivage; à l'inſtant tout l'invite:
Et pour Liſis, dans ce beau jour,
La premiere Philis des hameaux d'alentour
Eſt la Sultane favorite,
Et le miracle de l'Amour.





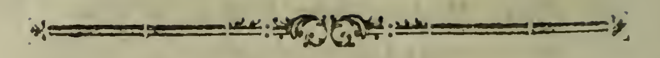
ÉPITRE
A M. ORRY,
CONTROLEUR GÉNÉRAL.

NOUVEL an, complimens nouveaux,
Eternelle cérémonie,
Inépuisables Madrigaux,
Vers dont on endort son Héros,
Courses à la Cour qu'on ennuie ;
Faut-il qu'un Sage s'associe
A la procession des Sots ?
Aussi, bien moins pour satisfaire
Un usage fastidieux,
Que reconnoissant & sincere
Pour un Ministre généreux,
J'aurois de la naissante année
Donné la premiere journée
A lui porter mes premiers vœux,
Si par la bise impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
Je ne me fusse trouvé pris,

Et si, sur l'avis détestable
D'un vieil Empyrique pendable,
Je ne me fusse encor muni
Des feux d'une fiévre effroyable
Que je n'aurois point eu sans lui,
Or, dans les chimeres qu'inspire
Un transport, un brûlant délire,
De fantômes environné,
(Je m'en souviens) j'imaginai
Que rayé du nombre des êtres,
Par Hippocrate empoisonné,
J'étois où gissent nos ancêtres.
Là, près d'un fleuve infortuné,
Et parmi la défunte troupe,
Qui, pour passer à l'autre bord,
Attendoit la noire chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuyant fort,
Et ne sachant enfin que faire;
(Car, que fait-on, quand on est mort?)
Je rappellois ma vie entiere,
Et ne reprochois rien au sort.
Non, si par la Métempsycose,
Me disois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des Cieux,
Et que le choix suivît mes vœux,
Je ne serois rien autre chose
Que ce que m'avoient fait les Dieux.

Par un Miniſtre digne d'eux,
Sans projet, ſans inquiétude,
Libre de toute ſervitude,
Cherchant tout-à-tour & quittant
Et le monde & la ſolitude,
Entre les plaiſirs & l'étude
Je vivois obſcur & content.
D'un délire ce fut l'image;
Il l'étoit de la vérité.
Vous, qui recevez mon hommage,
D'un loiſir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité;
Ainſi, gravée en traits de flamme,
La gratitude de mon ſort,
Immortelle comme mon ame,
Me ſuivra juſqu'au ſombre bord.





VERS
SUR LA TRAGÉDIE
D'ALZIRE.

Quelques ombres, quelques défauts
Ne déparent point une Belle;
Trois fois j'ai vu la Voltaire nouvelle,
Et trois fois j'y trouvai des agrémens nouveaux.
Aux regles, me dit-on, la Piece eſt peu fidelle;
Si mon eſprit contr'elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle,
Les pleurs décident mieux que les réflexions.
Le Goût, par-tout divers, marche ſans regle ſûre;
Le Sentiment ne va point au haſard:
On s'attendrit ſans impoſture;
Le ſuffrage de la Nature
L'emporte ſur celui de l'Art.
En dépit du Zoïle & du Cenſeur auſtère;
Je compterai toujours ſur un plaiſir certain;
Lorſqu'on réunira la Muſe de Voltaire
Et les graces de la Gauſſin.

VERS

SUR LES TABLEAUX

Exposés à l'Académie Royale de Peinture (*).

Si l'on croit les plaintes chagrines
De quelques Frondeurs décriés,
Et les Satyres clandestines
De quelques Auteurs oubliés,
Tout s'anéantit dans la France,
Le Goût, les Arts les plus brillans,
Tout meurt sous des Dieux indolens;
Et, dévoués à l'opulence,
Nos jours ramenent l'ignorance
Sur la ruine des talens.
Mais quelle lumiere nouvelle
Dissipe le sommeil des Arts!
De la Divinité d'Apelle
Le Temple s'ouvre à mes regards.
Naissez, sortez de vos ténebres,
Eleves de cet Art charmant
Qui, de la nuit du monument,
Sauve les spectacles célebres,

(*) *Au mois de Septembre 1737.*

Et fixe la légéreté
De la fugitive Beauté :
De vos maîtres, que dans ce Temple
La patrie honore & contemple,
Diſtinguez, ſaiſiſſez les traits ;
Et, par le talent & l'exemple,
Elevés aux mêmes ſuccès,
D'une gloire contemporaine
Méritez les fruits les plus doux :
C'eſt la ſeule gloire certaine ;
Et l'avenir n'eſt rien pour nous.
Si dans cette illuſtre carriere,
La Peinture, ſur ſes autels,
De Rigault & de l'Argiliere,
N'offre point les traits immortels ;
A juſte titre elle a pu croire
Que c'étoit aſſez pour ſa gloire,
Aſſez pour enſeigner ſes loix,
D'offrir les Coypels, les de Troys ;
Et de conduire ſur ſes traces
Vanlo, le fils de la Gaîté,
Le Peintre de la Volupté,
Et Nattier, l'éleve des Graces,
Et le Peintre de la Beauté.
Quel préſage pour Polymnie !
La gloire des Dieux du pinceau
A la Reine de l'harmonie

Annonce un triomphe nouveau.
Après les exploits de Bellone,
Sous le regne du dernier Mars,
La même main guidoit au trône
Les Racines & les Mignards.
Vous donc, & l'ame & le Mecène
Des progrès d'un Art fortuné,
Ouvrez des Muſes de la Seine
Le Sanctuaire abandonné:
Des Amans de la Poéſie
Qu'on y dépoſe les travaux,
Et que, ſans baſſe jalouſie,
Admirateurs de leurs rivaux,
Ils y partagent l'ambroiſie.
Par des réciproques ſecours
Augmentant leur clarté féconde,
Les Aſtres éclairent le monde
Sans ſe combattre dans leur cours.
Crébillon, des Royaumes ſombres (*),
Nous peindra les plaintives Ombres,
Et les célebres malheureux:
Voltaire, du tendre Elyſée (**),
Peindra les Mânes généreux:
Et, deſcendu de l'Empyrée,
Rouſſeau viendra peindre les Dieux (***).

(*) *La Tragédie.* (**) *Le Poëme Ep.* (***) *L'Ode.*

Quelques favoris de Thalie
Sauront, avec légéreté,
Crayonner l'Erreur, la Folie, (*)
L'hiſtoire de l'Humanité.
Des fleurs, un myrthe, une Bergère
Seront les jeux de mes crayons;
Ou, ſi Calliope m'éclaire
Et m'échauffe de ſes rayons,
J'offrirai l'image chérie
D'un Miniſtre à qui la patrie,
Dans ſes combats & ſes ſuccès,
Dut l'abondance, l'induſtrie,
Et l'éclat des jours de la Paix;
Et qui, protecteur du génie,
Va, dans le ſilence de Mars,
Rendre les Beaux-Arts à la vie,
Et rendre Colbert aux Beaux-Arts.

Ut Pictura Poëſis erit. Horat.

(*) *La Comédie.*



LE SIECLE PASTORAL.

IDYLE.

PRÉCIEUX jours dont fût ornée
La jeunesse de l'Univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos Vers ?

Votre douceur charmante & pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre, aussi riche que belle,
Unissoit, dans ces heureux tems,
Les fruits d'une Automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel Printems.

Tout l'Univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient Bergers ;
Les noms de Sujet & de Maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toîts étoient d'épais feuillages,
L'ombre des saules leurs lambris;
Les Temples étoient des bocages,
Les Autels des gazons fleuris.

Les Dieux descendoient sur la Terre,
Que ne souilloient aucuns forfaits.
Dieux moins connus par le Tonnerre,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, Crimes tumultueux;
Les passions n'étoient point nées,
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposture,
Rien n'avoit pris votre poison;
Aux lumieres de la Nature
Les Bergers bornoient leur raison.

Sur leur République champêtre
Régnoit l'ordre, image des Cieux.
L'homme étoit ce qu'il devoit être,
On pensoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'Aréopages
Ni de Capitoles fameux;
Mais n'étoient-ils point les vrais Sages,
Puiſqu'ils étoient les vrais heureux?

Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du beſoin;
Des arts enjoués & paiſibles
La Culture fit tout leur ſoin.

La tendre & touchante Harmonie
A leurs jeux doit ſes premiers airs;
A leur noble & libre génie
Apollon doit ſes premiers Vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains deſirs,
Les eſpérances inquiettes,
Les longs remords des courts plaiſirs.

L'intérêt au ſein de la terre
N'avoit point ravi les métaux,
Ni ſoufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins ſur les eaux.

Les Paſteurs dans leur héritage
Coulant leurs jours juſqu'au tombeau
Ne connoiſſoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Paſſoient leur jeuneſſe ſans vices,
Et leur vieilleſſe ſans regrets.

La Mort, qui pour nous a des aîles,
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des cauſes criminelles
Ne hâtoient ſes coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts;
Une Amante étoit la conquête,
L'Amour jugeoit du prix des airs.

Ce Dieu Berger, alors modeſte,
Ne lançoit que des traits dorés;
Du bandeau qui le rend funeſte,
Ses yeux n'étoient point entourés.

Les Crimes, les pâles Allarmes
Ne marchoient point devant ſes pas;
Il n'étoit point ſuivi des Larmes,
Ni du Dégoût, ni du Trépas.

La Bergere, aimable & fidelle,
Ne ſe piquoit point de ſavoir;
Elle ne ſavoit qu'être belle,
Et ſuivre la loi du devoir.

La fougere étoit sa toilette,
Son miroir le crystal des eaux,
La jonquille & la violette
Etoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis;
De leur toison commode & pure
Elle se filoit des habits.

Elle occupoit son plus bel âge
Du soin d'un troupeau plein d'appas;
Et, sur la foi d'un chien volage,
Elle ne l'abandonnoit pas.

O Regne heureux de la Nature,
Quel Dieu nous rendra tes beaux jours?
Justice, Egalité, Droiture,
Que n'avez-vous regné toujours?

Sort des Bergers, douceurs aimables,
Vous n'êtes plus ce sort si doux;
Un peuple vil de misérables
Vit Pasteur sans jouir de vous.

Ne peins-je point une chimere?
Ce charmant Siecle a-t-il été?
D'un Auteur témoin oculaire,
En sait-on la réalité?

J'ouvre les faſtes ſur cet âge,
Par tout je trouve des regrets;
Tous ceux qui m'en offrent l'image;
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du ſang de ſon premier Berger;
Depuis ce jour, de maux atteinte;
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'eſt donc qu'une belle fable:
N'envions rien à nos ayeux;
En tout tems l'homme fut coupable;
En tout tems il fut malheureux.





ODE PREMIERE.

AU ROI,

SUR LA GUERRE (*).

Ainsi les Héros de Solime
Reſpectoient le ſang des humains;
Ainſi, pour déſarmer le Crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains;
A l'ombre des ſacrés portiques,
Rois citoyens, Rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas;
L'ordre exprès du Dieu des batailles
A de ſanglantes funérailles
Pouvoit ſeul conduire leurs pas.

Toujours l'Ange de la Victoire
Précédoit leurs fiers bataillons,
Toujours les aîles de la Gloire
Repoſoient ſur leurs pavillons;
Tels ſont les exploits & les fêtes

(*) *En* 1733.

Que l'Aurore de tes Conquêtes,
GRAND ROI, préſage de tes beaux jours;
Des Princes, l'honneur de ſon Temple,
Le Ciel te voit ſuivre l'exemple,
Il te doit les mêmes ſecours.

Combattre & vaincre ſans juſtice,
De tous les Rois être ennemi,
C'eſt être Héros par caprice,
C'eſt n'être Héros qu'à demi:
Loin de nous ces vainqueurs bizarres,
Qui, de leurs ſujets Rois barbares,
Mépriſent les cris douloureux;
Loin cette gloire trop funebre,
Qui, pour les jeux d'un fou célèbre,
Fait un peuple de malheureux.

La France, exempte de ces craintes,
Souſcrit aux vœux de ta vertu;
Ses palmes ne ſeront point teintes
D'un ſang à regret répandu:
Inſtruite que tu dois tes armes
Au ſort du monde, à ſes allarmes,
Aux égards d'un auguſte amour,
Sa fidélité s'intéreſſe
A cette héroïque tendreſſe
Qui forge ton glaive en ce jour.

Moins ſenſible aux conquêtes vaſtes
Qu'à l'heureux ſort de tes ſujets,
Tu faiſois écrire tes faſtes
Par la main ſeule de la Paix ;
Mais le Souverain des Armées
Veut que tes mains plus renommées
De Lauriers chargent ſes Autels ;
Prends la foudre, & montre à la Terre
Que ton cœur n'épargnoit la Guerre
Que pour épargner les mortels.

Quels plus équitables Trophées
Que ceux que va dreſſer ton bras
Sur les diſcordes étouffées, (*)
Sur un reſte de cœurs ingrats !
En vain l'Envie, au pas oblique,
D'une ſuprême République
Vient tenter la fidélité,
Et lui porte d'indignes chaînes
Sous les apparences trop vaines
De ſecourir ſa liberté.

Tu ne parois dans la carriere
Que pour diſſiper ces complots,
Et lever l'injuſte barriere
Qui ferme un Trône à ſon Héros :

(*) *La Pologne.*

Secondé par d'heureux Miniſtres,
Tu briſes ces traces ſiniſtres :
Qu'il regne, ce Roi vertueux.
Sa gloire étoit moins bien fondée
Et ſa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux.

Tel qu'après l'éclipſe légere
De ſon empire étincelant,
Du ſein de l'ombre paſſagere
L'Aſtre du jour ſort plus brillant;
Tel, vers les régions de l'Ourſe
STANISLAS reprenant ſa courſe,
Eclate enfin dans tout ſon jour:
Nos cœurs s'envôlent à ſa ſuite;
Et juſqu'aux Chars errans du Scythe
Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Suede en vain deſire, (*)
Si quelque ſoin touche les morts,
Ombre, que la Viſtule admire,
Que ne reviens-tu ſur ſes bords?
Ton aſpect, domptant la Furie,
Dans les antres de Sibérie
Replongeroit leurs habitans;
Mais tandis que je te rappelle,

(*) *Charles XII.*

STANISLAS, dans l'ombre éternelle,
A précipité ces Titans.

Il regne. Agile Renommée
J'entends ta triomphante voix;
La Rébellion désarmée
Tombe, & se range sous ses loix;
Que la brigue s'anéantisse.
Dissipe, céleste justice,
Un fantôme de Royauté;
Assure à son unique Maître,
Au seul qui mérite de l'être,
Un Trône deux fois mérité.

Noble compagne des disgraces
Et des splendeurs d'un tendre Epoux,
Les Cieux t'appellent sur ses traces,
Va partager des jours plus doux;
Ton goût, tes vertus révérées,
Tes graces paroient nos contrées:
Tu vas emporter nos regrets.
Heureux, en perdant ta présence,
Que l'Esther qu'adore la France
Te retrace dans ses attraits!

Ainsi, des Rois, ton nom suprême,
Puissant LOUIS, est le soutien:

En défendant leur Diadême,
Tu releves l'éclat du tien.
Où font ces rivaux indomptables
Qui bravoient tes vœux équitables ?
Qu'ils paroiffent à nos regards.
Mais quoi ! leurs cohortes craintives
Ont déja déferté leurs rives,
Et tu regnes fur leurs remparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre
Ne fût encor celui d'un Roi,
Qui fut impofer à la terre
Un filence rempli d'effroi ?
France, fi long-tems affoupie;
Va foudroyer leur ligue impie
En fouveraine des combats ;
Et compte encor fur leurs murailles
Tes Triomphes par tes batailles,
Et tes Héros par tes foldats.

Mânes François, Mânes illuftres;
Vous vainquez dans vos nourriffons :
Dans un loifir de quatre luftres
Vos faits ont été leurs leçons ;
Ils rentrent, héritiers fideles,
Dans ces altieres Citadelles
Où la gloire porta vos loix ;

Au ſein des palmes de nos peres,
De leurs fils les deſtins proſperes
On fait éclorre les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favoriſa,
Ils marchent, vainqueurs intrépides,
Aux yeux du Héros d'Almanza.
Tributaire encor de la Seine,
Superbe Rhin, calme ta peine,
Conſole tes flots en courroux;
De l'Eridan l'onde enchaînée
Va partager ta deſtinée,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, c'eſt la Victoire:
Il fut Héros, il l'eſt encor;
Un nouveau trait s'offre à l'hiſtoire,
Un Achille dans un Neſtor:
Sûr de remettre l'Aigle en fuite,
Fait à vaincre, il mene à ſa ſuite
Les Amours devenus guerriers;
Et les Ris, en caſques de roſes,
Dans ſon ſecond printems écloſes,
Portent ſa foudre & ſes lauriers.

A ſa belliqueuſe allégreſſe

Les vieux Vainqueurs qu'il a formés,
Sentent renaître leur jeuneſſe
Et leurs courages ranimés :
Sur leurs Chars, en chiffres durables,
Ils gravent les noms mémorables
De STOLHOFFEN & de DENAIN ;
Déja, par un nouveau prodige,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux ſecours tardifs du Germain.

Amans des Vers, ô que de Fêtes
Vous promettent ces jours heureux !
De nos renaiſſantes conquêtes
Renaîtront nos ſons généreux ;
Reprenons ces nobles guitarres
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le Héros de l'univers.
Fleuriſſez, guirlandes arides :
Toujours les ſiecles des Alcides
Furent les ſiecles des beaux Vers.

GRAND ROI, ſur ce brillant modele,
Diſſipe le ſommeil des Arts ;
Ranime leur burin fidele,
Par lui revivent les Céſars.
Connoît-on ces Rois inſenſibles,
Dont les Trônes inacceſſibles !

Furent

Furent fermés aux doctes voix?
Ils n'avoient point fait de Virgiles;
La mort plongea leurs noms ſtériles
Dans la populace des Rois.

Fais naître de nouveaux Orphées;
C'eſt le ſort des Héros parfaits:
Ils aſſureront tes Trophées,
En éterniſant tes bienfaits:
De tes victoires perſonnelles
Puiſſent leurs Lyres immortelles
Entretenir les Nations,
Dès que dans nos vertes prairies
Zéphyr, ſur ſes ailes fleuries,
Ramenera les Alcyons.

Alors les Muſes unanimes
Chanteront de nouveaux Condés;
Déja par leurs faits magnanimes,
Les tiens ont été ſecondés:
Les Graces briguent l'avantage
De chanter ſeules le courage
Du jeune Héros (*) de leur Cour;
Le Rhin l'eût pris, à ſon audace,
Pour le Conquérant de la Thrace,
S'il n'avoit les yeux de l'Amour.

(*) *S. A. S. Monſeigneur le Prince de Conti.*



ODE II.

SUR

L'AMOUR DE LA PATRIE.

DANS cet aſyle ſolitaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur,
Muſe, unique dépoſitaire
Des ennuis ſecrets de mon cœur:
Aux ris, aux jeux quand tout conſpire,
Pardonne ſi je prends ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets:
Plus ſenſible que Philomele,
Je viens ſoupirer avec elle
Dans le ſilence des forêts.

En vain ſur cette aimable rive
La jeune Flore eſt de retour;
En vain Cérès, long-tems captive,
Ouvre ſon ſein au Dieu du jour;
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux,
L'amour d'une chere patrie

Rappelle mon ame attendrie
Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du ſéjour que je regrette,
J'ai déja vu quatre printems:
Une inquiétude ſecrette
En a marqué tous les inſtans;
De cette demeure chérie
Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement.
Faut-il qu'un ſouvenir que j'aime,
Loin d'adoucir ma peine extrême,
En aigriſſe le ſentiment?

Mais que dis-je, forçant l'obſtacle
Qui me ſépare de ces lieux,
Mon eſprit ſe donne un ſpectacle
Dont ne peuvent jouir mes yeux.
Pourquoi m'en ferois-je une peine;
La douce erreur qui me ramene
Vers les objets de mes ſoupirs,
Eſt le ſeul plaiſir qui me reſte
Dans la privation funeſte
D'un bien qui manque à mes deſirs.

Soit inſtinct, ſoit reconnoiſſance,
L'homme, par un penchant ſecret,

Chérit le lieu de ſa naiſſance,
Et ne le quitte qu'à regret:
Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuſes contrées
Savent plaire à leurs habitans;
Sur nos délicieux rivages
Tranſplantez ces peuples ſauvages,
Vous les y verrez moins contens.

Sans ce penchant qui nous domine,
Par un inviſible reſſort,
Le Laboureur en ſa chaumine
Vivroit-il content de ſon ſort?
Hélas! au foyer de ſes peres,
Triſte héritier de leurs miſeres,
Que pourroit-il trouver d'attraits,
Si la naiſſance & l'habitude
Ne lui rendoient ſa ſolitude
Plus charmante que les palais?

Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté
Entraîne au loin notre avarice
Ou notre curioſité;
Mais ſous quelque beau Ciel qu'on erre,
Il eſt toujours une autre terre
D'où le Ciel nous paroît plus beau;

Loin que ſa tendreſſe varie,
Cette eſtime de la Patrie
Suit l'homme au-delà du tombeau.

Oui, dans ſa courſe déplorée
S'il ſuccombe au dernier ſommeil,
Sans revoir la douce contrée
Où brilla ſon premier ſoleil,
Là ſon dernier ſoupir s'adreſſe,
Là ſon expirante tendreſſe
Veut que ſes os ſoient ramenés:
D'une région étrangere
La terre ſeroit moins légere
A ſes Mânes abandonnés.

Ainſi, par le jaloux Auguſte,
Banni de ton climat natal,
Ovide, quand la Parque injuſte,
T'alloit frapper du trait fatal,
Craignant que ton Ombre exilée,
Aux Ombres des Scythes mêlée,
N'errât ſur des bords inhumains,
Tu priois que ta cendre libre,
Rapportée aux rives du Tibre,
Fût jointe aux cendres des Romains (*).

(*) *Triſt. l.* 3. *E.*

Heureux qui, des mers Atlantiques,
Au toît paternel revenu,
Consacre à ses Dieux Domestiques
Un repos enfin obtenu;
Plus heureux le Mortel sensible
Qui reste, Citoyen paisible,
Où la Nature l'a placé,
Jusqu'à ce que sa derniere heure
Ouvre la derniere demeure,
Où ses ayeux l'ont dévancé.

Ceux qu'un destin fixe & tranquille
Retient sous leur propre lambris,
Possedent ce bonheur facile
Sans en bien connoître le prix;
Peut être même fatiguée
D'être aux mêmes lieux reléguée,
Leur ame ignore ces douceurs;
Il ne faudroit qu'un an d'absence
Pour leur apprendre la puissance
Que la Patrie a sur les cœurs.

Pour fixer le volage Ulysse,
Jouet de Neptune irrité,
En vain Calypso, plus propice,
Lui promet l'immortalité:
Peu touché d'une Isle charmante,

A Pluton, malgré ſon Amante,
De ſes jours il ſoumet le fil,
Aimant mieux, dans ſa Cour déſerte,
Deſcendre au tombeau de Laërte,
Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits, qui peut méconnoître
L'amour généreux & puiſſant
Dont le ſéjour qui nous voit naître
S'attache notre cœur naiſſant?
Ce noble Amour dans la diſgrace,
Nous arme d'une utile audace
Contre le ſort & le danger:
A ta fuite il prêta ſes ailes,
Toi qui (*), par des routes nouvelles,
Vôlas loin d'un Ciel étranger.

Cet Amour, ſource de merveilles,
Ame des vertus & des arts,
Soutient l'Homere dans les veilles,
Et l'Achille dans les haſards;
Il a produit ces faits ſublimes,
Ces ſacrifices magnanimes
Qu'à peine les âges ont crus;
D'un Curtius l'effort rapide,

(*) *Dédale.*

L'ardeur d'un Décie intrépide,
Et le dévoûment d'un Codrus.

Quelle étrange bizarrerie
Traîna ces Stoïques errans,
Qui, méconnoiſſant la Patrie,
Firent gloire d'en vivre abſens?
Du nom de Citoyens du monde
En vain leur ſecte vagabonde
Crut ſe faire un titre immortel.
L'Erreur adora ces faux Sages;
La Raiſon, juſte en ſes hommages,
N'encenſa jamais leur Autel.

Que tout le Lycée en réclame;
Je ne connois point pour vertu
Un goût, par qui je vois de l'ame
Le plus cher inſtinct combattu:
S'il faut t'immoler la Nature,
Je t'abhorre, Sageſſe dure,
A mes yeux tu n'es qu'une erreur:
Inſenſé le Mortel ſauvage
Qui, pour avoir le nom de Sage,
Oſe ceſſer d'avoir un cœur.

Bords de la Somme, aimables plaines,
Dont m'éloigne un deſtin jaloux,

Que ne puis-je briſer les chaînes
Qui me retiennent loin de vous ?
Que ne puis-je, exempt de contrainte,
Echapper de ce labyrinthe
Par un induſtrieux eſſor,
Et jouir enfin ſans allarmes
D'un ſéjour où regnent les charmes
Et les vertus de l'âge d'or?





ODE III.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE S. AIGNAN,

Ambaſſadeur de France à Rome.

QUITTE ces bois, Muſe Bergere,
Vôle vers une aimable Cour:
Tu n'y ſeras point étrangere,
Tes Sœurs habitent ce ſéjour.

Leur art divin dans les beaux âges,
Charmoit les plus fiers Conquérans:
Il eſt encor l'amour des Sages;
Mais il n'eſt plus l'amour des Grands.

Art chéri, ſi Plutus t'exile,
Si les Cours ignorent ton prix,
Il te reſte un illuſtre aſyle,
Un Parnaſſe à tes Favoris.

De tes beautés arbitre juſte,
Un Héros chérit tes lauriers:

Tel Pollion, aux jours d'Auguſte,
Joignoit le goût aux ſoins guerriers,

Des Chantres vantés d'Auſonie,
Mécène fut le protecteur;
Mais de leur ſublime harmonie
Il ne fut point l'imitateur.

L'ami des Chantres de la Seine
Unit, dans un éclat égal,
Au plaiſir d'être leur Mécène,
Le talent d'être leur rival.

Tu ſais, Muſe, de quelle grace
Sa lyre anime une chanſon;
On croit entendre encore Horace,
Ou l'élégant Anacréon.

Du Romain il a la juſteſſe,
Du Grec l'atticiſme charmant;
Comme eux il offre la ſageſſe
Sous les attraits de l'enjoûment.

Oſeras-tu de ta muſette
Lui répéter les ſimples airs?
Oſe: ta candeur, ta houlette
Excuſent tes foibles concerts.

On t'a dit ſous quel titre illuſtre
Le Tage autrefois l'admira :
A des ſuccès d'un plus grand luſtre
Bientôt le Tibre applaudira.

Sur les campagnes de Neptune
Tu verras partir ton Héros :
Si tu peux, ſans être importune,
Oſe lui parler en ces mots.

Digne fils d'un aimable pere,
Heritier de ſes agrémens ;
Imitateur d'un ſage frere, (*)
Héritier de ſes ſentimens ;

Chargé des droits de la Couronne,
Allez, montrez dans cet emploi
Que, ſans être né ſur le Trône,
On peut penſer & vivre en Roi.

Quand votre eſprit tranquille & libre,
Se permettra quelques loiſirs,
Aux beaux lieux que baigne le Tibre,
Je vois quels ſeront vos plaiſirs.

(*) *M. le Duc de Beauvilliers, Gouverneur des Duc de Bourgogne, d'Anjou & de Berry.*

Aux beaux Vers toujours favorable,
Toujours ſenſible aux tendres arts,
Vous ramenerez l'âge aimable
Qu'ils dûrent aux premiers Céſars.

On n'y voit plus leur Cour antique,
Séjour des Héros de Phébus :
C'eſt encor Rome magnifique,
Mais Rome ſavante n'eſt plus.

De tant de ſublimes Génies,
Il ne reſte chez leurs neveux
Que les chants où leurs ſymphonies
Charmerent l'oreille des Dieux.

Vous chérirez cette contrée,
Et les précieux monumens,
Où leur mémoire conſacrée
Survit à la ſuite des tems.

Là de Menandre, autre Lélie,
Reprenant l'antique pinceau,
Vous tracerez l'art de Thalie
A quelque Térence nouveau.

Vous aimerez ces doux aſyles,
Ces bois où le chant renommé

Des Ovides & des Virgiles
Attiroit Auguste charmé.

Dans ces solitudes chéries
De la brillante antiquité,
Des poétiques rêveries
Vous chercherez la volupté.

De Tibur vous verrez des traces;
Et sur ce rivage charmant
Vous vous direz : ici les Graces
De Glycere inspiroient l'amant.

Là, du luth galant de Catulle,
Lesbie animoit les doux sons :
Ici Properce, ici Tibulle,
Soupiroient de tendres chansons.

Aux tombeaux des Morts célebres,
Vénus répand encor des pleurs :
L'Amour, sur leurs urnes funebres,
Attend encor leurs Successeurs.

Il garde leurs lyres muettes,
Qu'aucun mortel n'ose toucher,
Et leurs hautbois & leurs trompettes
Que l'on ne sait plus emboucher.

Près de la flûte de Pétrarque,
Il garde ce divin flambeau,
Qui ſauva des nuits de la Parque
Les Conquérans du ſaint tombeau.

Muſes, Amour, ſéchez vos larmes :
Bientôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos Diſciples regrettés.

Tivoli, Blanduſe, Albunée,
Noms immortels, ſacré ſéjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon ramene ſa Cour.

De n'entendre plus vos Orphées,
Dieux de ces bords, conſolez-vous :
Un Favori des doctes Fées,
Dans lui ſeul vous les rendra tous.





ODE IV.

A M. L'ARCHEVÊQUE

DE TOURS.

Loin de moi, Déités frivoles,
Que la fable invoque en ſes vers,
Muſes, Phébus, vaines Idoles,
Ne prophanez point mes concerts,
Vérité, conſacre mes rimes:
Sur tes Autels, ſeuls légitimes,
On verra fumer mon encens:
Fille du Ciel, Vérité ſainte,
Deſcends de la céleſte enceinte,
Peſe à ton poids mes purs accens.

Les Vertus & non pas la Mitre
Font la grandeur des vrais Prélats;
C'eſt peu d'en porter le beau titre,
Si les mœurs ne l'annoncent pas;
Si la faſtueuſe Indolence,
Fille de l'oiſive Opulence,
Occupe ces Trônes ſacrés
Où l'humble Foi, mere du Zele,

Plaça dans un tems plus fidele
Des Pontifes plus révérés.

A cet auguſte caractere,
Un grand cœur répond autrement:
Il n'eſt le chef du Sanctuaire
Que pour en être l'ornement;
Pour éclairer la multitude,
Il puiſe dans l'active étude
Des immortelles vérités,
Cet eſprit, ces traits de lumiere,
Dont ſur une contrée entiere
Il doit réfléchir les clartés.

Tels furent, dans l'Egliſe antique,
Dignes du Pontife immortel,
Ces Paſteurs, d'un zele héroïque,
Dont la cendre vit ſur l'Autel:
Aſſidus habitans des Temples,
Ils y brilloient par leurs exemples
Plus que par un faſte odieux;
Et leur humilité profonde
Leur aſſuroit l'encens du monde,
Et les premiers Trônes des cieux.

O! qui te rendra ces oracles,
Egliſe, immuable Sion?

Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidelle Nation ?
Comme une veuve infortunée,
A tes malheurs abandonnée,
Languiras-tu ſans défenſeur ?
Mais à tort j'en forme le doute,
Ils vivent ; l'enfer les redoute
Dans plus d'un digne ſucceſſeur.

D'un héritier de leur grande ame
RASTIGNAC t'offre tous les traits :
Rempli du même eſprit de flâme,
Il tient les mêmes intérêts ;
Peuple, ſpectateur de ſa gloire,
Parle, retrace la mémoire
De ces jours de ſacrés travaux,
Où, dans une noble fatigue,
De ſoi-même on le voit prodigue,
En Pere, en Apôtre, en Héros.

Tout vit heureux ſous ſon Empire ;
L'Equité prononce ſes loix,
Sur ſon front la Douceur reſpire,
La Bonté parle par ſa voix.
Du pauvre il prévient la miſere,
Dans lui l'Orphelin trouve un Pere,
L'innocence y trouve un appui ;

Il protége l'humble mérite,
Et la Vertu ſouvent proſcrite,
Triomphe toujours devant lui.

Il ſait la rendre aimable à l'homme,
Et laparer d'attraits vainqueurs,
Quand il veut, nouveau Chryſoſtôme,
Inſtruire & réformer les cœurs.
Son éloquence fructueuſe,
Par ſa force majeſtueuſe,
Maîtriſe & force les eſprits:
Promenant les graces dociles
Sur les terres les plus ſtériles,
Il en forme des champs fleuris.

Au goût des ſciences ſublimes
Il joint celui des arts charmans;
Il aime que l'appas des rimes
Embelliſſe le ſentiment:
Le Beau ſeul a droit de lui plaire;
Cenſeur délicat & ſincere,
Il en décide toujours bien:
Je croirai mes foibles ouvrages
Sûrs des plus critiques ſuffrages,
S'ils peuvent enlever le ſien.



ODE V.

SUR LA CANONISATION Des Saints Stanislas Koſtka, & Louis de Gonzague.

QUEL Dieu, quelle nouvelle Aurore
Nous ouvre les portes du jour ?
Un plus beau ſoleil vient d'éclore,
Et dévoile un brillant ſéjour.
Que vois-je ? ce n'eſt plus la terre :
Dans les régions du tonneire
Je porte mes regards ſurpris ;
Un Temple brille au ſein des nües :
Là, ſur des ailes inconnues,
J'éleve mes libres eſprits.

De l'Eternel vois-je le trône ?
Les Anges, ſaiſis de reſpect,
De la ſplendeur qui l'environne
Ne peuvent ſoutenir l'aſpect ;
Mais quoi ? vers ce trône terrible,
A tout mortel inacceſſible,
Dans un char plus brillant que l'or,

Par une route de lumiere,
Quittant la terreſtre carriere,
Deux Mortels vont prendre l'eſſor.

Vôlez, Vertus, & ſur vos ailes,
Enlevez leur Char radieux,
Juſqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes demi Dieux;
Ils vont; la main de la Victoire
Les conduit au rang que la Gloire
Au Ciel dès long-tems leur marqua:
Frappé de cent voix unanimes,
L'air porte au loin les noms ſublimes
Et de GONZAGUE & de KOSTKA.

Sur des harpes majeſtueuſes,
A l'envi les céleſtes Chœurs
Chantent les flammes vertueuſes
Qui conſumeront ces beaux cœurs.
Leur jeuneſſe ſanctifiée,
La fortune ſacrifiée,
Les ſceptres foulés ſous leurs pas:
Plus Héros que ceux de leur race,
A l'héroïſme de la grace
Ils conſacrerent leurs combats.

Tout le Ciel, ému d'allégreſſe,
Chante ces nouveaux habitans;

La Religion s'intéreſſe
A leurs triomphes éclatans ;
La Vérité leur dreſſe un Trône,
La Candeur forme leur couronne
De myrthes ſaints toujours fleuris ;
Et dans cette fête charmante,
Chaque Vertu retrouve & vante
Ses plus fideles favoris.

Qu'offrois-tu, profane Elyſée ?
Des plaiſirs ſans vivacité,
Dont la douceur bientôt uſée
Ne laiſſoit qu'une oiſiveté ;
Vains ſonges de la Poéſie !
Le Ciel offre à l'ame choiſie
Un bonheur plus vif, plus conſtant
Dans les délices éternelles,
Qui conſervent toujours nouvelles,
Le charme du premier inſtant.

Là, goûtant de l'amour ſuprême
Les plus délicieux tranſports,
Les cœurs, dans le ſein de Dieu même....
Mais quel bras ſuſpend mes accords?
Une ſecrette violence
Force ici ma lyre au ſilence,
Tous mes efforts ſont ſuperflus ;

Sous des voiles impénétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des Elus.

Nouveaux Saints, ames fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos desirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos sacrés plaisirs:
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours est ravie
Sans vous coûter de vains regrets;
Vous tombez dans la nuit profonde
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.

Dans les célestes tabernacles,
Transmis des portes du trépas,
Touchez, changez, par vos miracles,
Ceux qui n'en reconnoissent pas:
Que Dieu, par des loix glorieuses,
Change en palmes victorieuses
Ces Cyprès de nos saints tombeaux,
Et que vos cendres illustrées,
De la Foi, morte en nos contrées,
Viennent rallumer les flambeaux.

Fiers Conquérans, Héros profanes,

Pendant vos jours, Dieux adorés,
Que peuvent vos coupables Mânes?
Vos ſépulchres ſont ignorés:
Par le noir abîme engloutis,
Votre puiſſance anéantie
N'a pu ſurvivre à votre ſort;
Tandis que, de leur ſépulture,
Les Saints régiſſent la Nature,
Et briſent les traits de la Mort.

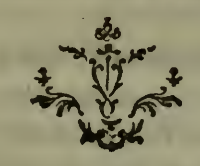
Tout change. Des divins Cantiques
Je n'entends plus les ſons pompeux;
Le Ciel me voile ſes portiques
Dans un nuage lumineux.
Tout a diſparu comme un ſonge;
Mais ce n'eſt point un vain menſonge
Qui trompe mes ſens éblouis:
Rome a parlé: tout doit l'en croire;
Son Oracle a marqué la gloire
De STANISLAS & de LOUIS.

Peuples, dans des fêtes conſtantes,
Renouvelez un ſi beau jour;
Prenez vos lyres éclatantes,
Chantres ſaints du céleſte Amour:
Répétez les chants de louanges,
Que l'unanime voix des Anges

Conſacre

Consacre aux nouveaux Immortels;
Et que, sous ces voûtes sacrées,
De fleurs leurs images parées
Prennent place sur nos Autels.

Jeunes cœurs, troupe aimable & tendre,
Formez un nuage d'encens,
Deux jeunes Saints ont droit d'attendre
Vos hommages reconnoissans.
A leur héroïque courage,
L'univers a vu que votre âge,
Capable d'illustres travaux,
Peut aux enfers livrer la guerre,
Etre l'exemple de la Terre,
Et donner au Ciel des Héros.



ODE VI.

A UNE DAME,

*Sur la mort de sa Fille, Religieuse à A***.*

Une douleur obstinée
Change en nuits vos plus beaux jours;
Près d'un tombeau prosternée
Voulez vous pleurer toujours?
Le chagrin qui vous dévore,
Chaque jour avant l'Aurore
Réveille vos soins amers;
La nuit vient & trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop justement attendrie,
Vous avez dû pour un tems
Plaindre une Fille chérie
Moissonnée en son printems;
Dans ces premieres allarmes,
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur est jaloux;
Loin de condamner vos larmes,
J'en répandois avec vous.

Mais c'eſt être trop conſtante
Dans de mortels déplaiſirs,
La Nature ſe contente
D'un mois entier de ſoupirs:
Hélas! un chagrin ſi tendre
Sera-t-il ſu de ta cendre,
Ombre encor chere à nos cœurs?
Non, tu ne peux nous entendre,
Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amere
N'attendrit pas le Deſtin,
Malgré les cris d'une mere,
La Mort retient ſon butin;
Avide de funérailles,
Ce monſtre, né ſans entrailles,
Sans ceſſe armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuſe des tombeaux.

La Mort, dans ſa vaſte courſe,
Voit des parens éplorés
Gémir, (trop foible reſſource!)
Sur des enfans expirés:
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,

Dans une tombe commune,
Et ſous les mêmes Cyprès.

Des Enfers ; pâle Miniſtre,
L'affreux Ennui, fier Vautour,
Les pourſuit d'un vôl ſiniſtre,
Et les dévore à leur tour.
De leur tragique triſteſſe
N'imitez point la foibleſſe:
Victime de vos langueurs,
Bientôt à notre tendreſſe
Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coutume,
Comme ces ſombres eſprits
Qui traînent, dans l'amertume,
La chaîne de leurs ennuis?
C'eſt à tort que le portique
Avec le Parnaſſe antique
Tient qu'il eſt doux de gémir;
Un deuil lent & léthargique
Ne fut jamais un plaiſir.

Dans l'horreur d'un bois ſauvage
La Tourterelle gémit:
Mais ſe faiſant au veuvage,
Son cœur enfin s'affermit.

Semblable à la Tourterelle,
En vain la Douleur fidelle
Veut conſerver ſon dégoût;
Le tems triomphe enfin d'elle;
Comme il triomphe de tout.

D'Iphigénie immolée
Je vois le bûcher fumant,
Clytemneſtre déſolée
Veut la ſuivre au monument;
Mais cette noire manie
Par d'autres ſoins fut bannie;
Le tems eſſuya ſes pleurs:
Tels de notre Iphigénie
Nous oublîrons les malheurs.

Sur ſon aile fugitive
Si le tems doit emporter
Cette triſteſſe plaintive
Que vous ſemblez reſpecter,
Sans attendre en ſervitude
Que de votre inquiétude
Il chaſſe le noir poiſon,
Combattez-en l'habitude,
Et vainquez-vous par raiſon.

Une Grecque magnanime,

Dans un ſemblable malheur,
D'un chagrin puſillanime
Sut ſauver ſon noble cœur :
A la Parque en vain rebelle,
Pourquoi m'affliger, dit-elle?
J'y ſongeai dès ſon berceau;
J'élevois une mortelle
Soumiſe au fatal ciſeau.

Mais non, ſtoïques exemples,
Vous êtes d'un vain ſecours;
Ce n'eſt que dans tes ſaints Temples,
Grand Dieu! qu'eſt notre recours.
Pour guérir ce coup funeſte
Il faut une main céleſte :
N'eſpérez rien des mortels;
Un conſolateur vous reſte,
Il vous attend aux Autels.

Portez donc au ſanctuaire,
Soumiſe aux divins arrêts,
Portez le cœur d'une mère
Chrétienne dans ſes regrets :
Adorez-y dans vos peines
Les volontés ſouveraines
Du Diſpenſateur des jours;
Il rompt nos plus tendres chaînes

Pour fixer ſeul nos amours.

Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le ſort;
Le Ciel vous l'avoit ravie
Par une premiere mort:
D'un monde que l'erreur vante,
Une retraite fervente
Lui fermoit tous les chemins:
Pour Dieu ſeul encor vivante,
Elle étoit morte aux humains.

La victime, Dieu propice,
A l'Autel (*) alloit marcher;
Déja pour le ſacrifice
L'amour ſaint dreſſe un bûcher:
L'encens, les fleurs, tout s'apprête,
Bientôt ta jeune conquête.....
Mais, quels cris! Qu'entends-je? Hélas!
J'allois chanter une fête,
Il faut pleurer un trépas.

Ainſi périt une roſe
Que frappe un ſoufle mortel;
On la cueille à peine écloſe

(*) *Elle étoit ſur le point de faire profeſſion. Elle prononça ſes vœux avant d'expirer.*

Pour en parer un Autel.
Depuis l'aube matinale
La douce odeur qu'elle exhale,
Parfume un Temple enchanté;
Le jour fuit, la nuit fatale
Enſévelit ſa beauté.

Ciel, nous plaignons ſa jeuneſſe,
Dont tes loix tranchent le cours;
Mais aux yeux de ta ſageſſe
Elle avoit aſſez de jours.
Ce n'eſt point par la durée
Que doit être meſurée
La courſe de tes Elus,
La mort n'eſt prématurée
Que pour qui meurt ſans vertus.

Vous donc, l'objet de mes rimes
Ne pleurez point ſon bonheur;
Par ces ſolides maximes
Raffermiſſez votre cœur.
Que l'Arbitre des années,
Dieu, qui voit nos deſtinées
Eclorre & s'évanouir,
Joigne à vos ans les journées
Dont elle auroit dû jouir.



ODE VII.

SUR L'INGRATITUDE.

Quelle Furie, au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le ſein:
L'inſenſible Oubli, l'Inſolence,
Les ſourdes Haines, en ſilence,
Entourent ce monſtre effronté,
Et tour-à-tour leur main barbare
Va remplir ſa coupe au Tartare,
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude, de tels ſignes
Sont tes coupables attributs:
Parmi tes baſſeſſes inſignes,
Quel ſilence aſſoupit Phébus?
Trop long-tems tu fus épargnée;
Sur toi, de ma Muſe indignée
Je veux lancer les premiers traits;
Heureux, même en ſouillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès.

Naiſſons-nous injuſtes & traîtres?
L'homme eſt ingrat dès le berceau;
Jeune, ſait-il aimer ſes Maîtres?
Leurs bienfaits lui ſont un fardeau:
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui-même,
Préſomptueux dans tout état;
Vieux enfin, rendez-lui ſervice,
Selon lui, c'eſt une juſtice:
Il vit ſuperbe, il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime & qu'on ſuit,
Pourquoi garder l'Ingratitude,
Vice ſans douceur & ſans fruit?
Reconnoiſſance officieuſe,
Pour garder ta loi précieuſe,
En coûte-t-il tant à nos cœurs?
Es-tu de ces vertus ſéveres,
Qui, par des regles trop auſteres,
Tyranniſent leurs ſectateurs?

Sans doute il eſt une autre cauſe
De ce lâche oubli des bienfaits:
L'amour-propre en ſecret s'oppoſe
A de reconnoiſſans effets;
Par un ambitieux délire

Croyant lui-même se suffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint dans la reconnoissance
Un témoin de son impuissance,
Et du besoin qu'il eut d'autrui.

Paré d'une ardeur complaisante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux se présente
Sous le manteau de l'Amitié:
Il rempe, adulateur servile;
Vous pensez, à ses vœux facile,
Que vous allez faire un ami.
Triste retour d'un noble zele;
Vous n'avez fait qu'un infidele,
Peut-être même un ennemi.

Déja son œil fuit votre approche,
Votre présence est son bourreau;
Pour s'affranchir de ce reproche,
Il voudroit voir votre tombeau.
Monstres des bois, race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche;
Vous sentez le bien qu'on vous fait:
Seul des monstres le plus sauvage,
L'ingrat trouve un sujet de rage
Dans le souvenir d'un bienfait.

Mais n'eſt-ce point une chimere,
Un fantôme que je combats?
Fut il jamais un caractere
Marqué par des crimes ſi bas?
O Ciel! que n'eſt-ce une impoſture?
A la honte de la Nature
Je vois que je n'ai rien outré,
Je connois des cœurs que j'abhorre,
Dont la noirceur ſurpaſſe encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles,
Faudra-t-il, mortels bienfaiſans,
Que vos mains, déſormais ſtériles
Ne répandent plus leurs préſens?
Non, leur dureté la plus noire
N'enleve rien à votre gloire.
Il vaut mieux, d'un ſoin généreux,
Servir une foule coupable,
Que manquer un ſeul miſérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des Dieux imitez les exemples,
Dans vos dons déſintéreſſés:
Aucun n'eſt exclus de leurs Temples,
Leurs bienfaits ſur tous ſont verſés.
Le Soleil qui, dans ſa carriere,

Prête aux vertueux ſa lumiere,
Luit auſſi pour le ſcélérat;
Le Ciel ceſſeroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre,
S'il en excluoit l'homme ingrat.

Juſte Thémis, contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive, ni voix?
Que l'ingrat n'eſt-il ta victime,
Ainſi qu'il le fut autrefois?
Que ne reprends-tu, dans notre âge,
De ton antique Aréopage
L'équitable ſévérité?
L'ingratitude étoit flétrie,
Et ſouffroit, loin de la Patrie,
Un oſtraciſme mérité.

Mais pourquoi te vanté-je, Athènes,
Sur la juſtice de tes loix,
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta République en rompt les droits?
Que de proſcriptions ingrates!
Tes Miltiades, tes Socrates
Sont livrés au plus triſte ſort;
La Méconnoiſſance & l'envie
Leur font, de leur illuſtre vie,
Un crime digne de la mort.

Ainſi parloit, fuyant ſa Ville,
Thémiſtocle aux Athéniens :
« Tel qu'un palmier qui ſert d'aſyle,
» J'en ſers à mes Concitoyens.
» Pendant le tonnerre & l'orage,
» Sous mon impénétrable ombrage,
» La peur des foudres les conduit;
» L'orage ceſſe, on m'abandonne,
» Et long-tems avant mon automne
» La foule ingrate abat mon fruit. »

D'un cœur né droit, noble & ſenſible,
Rien n'enflamme tant le courroux
Que l'ingratitude inflexible
D'un traître qui ſe doit à nous.
Sous vingt poignards (fin trop fatale!)
Le Triomphateur de Pharſale
Voit ſes jours vainqueurs abattus :
Mais de tant de coups, le plus rude
Fut celui que l'Ingratitude
Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats, ames ſordides,
Que mes ſons puiſſent vous fléchir.
Ou, ſi de vos retours perfides
L'homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux ſoient vos maîtres:

O honte! ces ſtupides êtres
Savent-ils mieux l'art d'être humain?
Oui. Que Séneque (*) vous apprenne
Ce qu'il admira dans l'arêne
De l'amphithéâtre Romain.

Un lion s'élance, on l'anime
Contre un eſclave condamné;
Mais à l'aſpect de ſa victime,
Il recule, il tombe étonné;
Sa cruauté ſe change en joie:
On lance ſur la même proie
D'autres lions plus en courroux:
Le premier, d'un cœur indomptable,
Se range au parti du coupable,
Et ſeul le défend contre tous.

Autrefois du rivage More
Cet eſclave avoit fui les fers;
Trouvant ce lion, jeune encore,
Abandonné dans les déſerts,
Il avoit nourri ſa jeuneſſe;
L'animal, ému de tendreſſe,
Reconnoît ſon cher bienfaiteur:
Un inſtinct de reconnoiſſance
Arme, couronne ſa défenſe;
Il ſauve ſon libérateur.

(*) *Lib. II. Benef. Chap. XIX.*

ODE VIII.

AU ROI STANISLAS.

FRIVOLE ivresse, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants?
Sans vos écarts, l'aimable lyre
N'a-t-elle point d'accords touchans?
Fuyez; mais vous, guidez mes traces,
Sœurs des Amours, naïves Graces.
Que le Goût marche sur vos pas.
N'approuvez point ces sons stériles,
Ni ces fougues trop puériles
Que la raison n'approuve pas.

Près d'un Héros chantez sans craindre,
Mêlez des fleurs à ses lauriers;
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame, ses faits guerriers;
Mars effrayeroit vos voix timides:
Laissez ces vertus intrépides
Aux accens du Dieu de Claros:
Chantez sur des tons plus paisibles
Ces vertus douces & sensibles
Qui nous font aimer les Héros.

Tracez l'aimable caractere
D'un Prince formé de vos mains:
STANISLAS.... ce nom doit vous plaire;
Rappellez ses premiers destins:
Je vous vois, brillantes Déesses,
Combler son cœur de vos largesses;
Il saura gagner tous les cœurs.
De sa jeunesse fortunée
Vous avez fait la destinée,
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux Potentats son sang l'égale,
Pourquoi n'en a-t-il pas les droits?
Il possede une ame royale,
Que ne le vois-je au rang des Rois?
Graces, c'est à votre puissance
De suppléer à la naissance
Ce qu'a manqué l'aveugle Sort;
Allez, recueillez les suffrages,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du Nord.

Mais déja l'allégresse éclate;
Il paroît, il est couronné,
Il charme l'austere Sarmate
Au pied du Trône prosterné;
Pour munir d'un brillant auspice

Ce choix dicté par la Justice ;
La Victoire y mêle la voix
D'un jeune Arbitre des Couronnes (*),
Moins jaloux d'occuper des Trônes,
Qu'orgueilleux de faire des Rois.

Sur ces deux Princes magnanimes
Tout l'univers porte les yeux :
Unis par leurs exploits sublimes,
Un tems les voit victorieux....
Mais quelle soudaine disgrace !
Charles tombe, son nom s'efface :
Son pouvoir est évanoui.
O conquêtes, ô sort fragile !
Il avoit vécu comme Achille,
Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes Provinces !
Quand la Suede pleure son Roi,
Pologne, le plus doux des Princes,
Cesse aussi de régner sur toi.
Il t'en reste encor l'espérance....
Sois son asyle, heureuse France,
Séjour des Rois dans leurs malheurs ;
S'il perd des sujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

(*) *Charles XII.*

Sous une Couronne héritée
Souvent un Roi vit ſans ſplendeur;
Une Couronne méritée
Fait la véritable grandeur:
Que Bellone enſuite ou les Trames,
La raviſſent aux grandes ames
Qui la tenoient de l'Equité,
Loin de perdre rien de ſon luſtre,
Leur grand cœur, d'un malheur illuſtre,
Tire une nouvelle clarté.

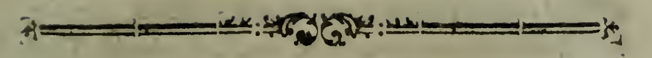
Oui, ta fuite, injuſte Fortune,
N'enleve rien à la Vertu:
Qu'elle abatte une ame commune,
STANISLAS n'eſt point abattu:
Senſible à ſa valeur ſublime,
Reviens & répare ton crime;
Le Ciel t'en ouvre les chemins:
De ſon héroïque Famille,
Dans le ſein d'une auguſte Fille,
Il éterniſe les Deſtins.

Ainſi, par d'heureux avantages,
Le ſang des Héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges,
Joint au ſang des Héros Bourbons:
Cette ſource illuſtre & féconde

Donnera des Vainqueurs au monde,
Et des maîtres à nos neveux;
Et les Souverains de la France
Compteront avec complaisance
STANISLAS entre leurs ayeux.

Nymphe, dont les flots tributaires
Aiment à couler ſous ſes loix,
Redis aux Nymphes étrangeres
Son nom, ſes graces, ſes exploits.
Conſerve ſur tes vertes rives
Ces beautés champêtres & vives
Par qui ſes yeux ſont réjouis;
Sans doute le fier Boriſthène
Envie à ton onde hautaine
L'avantage dont tu jouis.

Reçois ces vers, & pour les lire,
GRAND ROI, reprends cette douceur
Qui me permit de les écrire,
Quand j'en demandai la faveur.
Rien n'eſt flatté dans ma peinture;
Du fade encens de l'impoſture
Ton goût fut toujours ennemi;
Ma voix n'eſt, dans ce chant lyrique,
Que l'écho de la voix publique,
Et n'a répété qu'à demi.



ODE IX.

SUR

LA CONVALESCENCE DU ROI.

COMPAGNE des Bourbons, brillante Renommée,
Toi qui viens annoncer la gloire de mon Roi,
Souffre, dans ce beau jour, qu'à la France charmée,
Je l'annonce avec toi.

Tous mes vœux ſont remplis, tu m'ouvres la barriere;
Ta lumiere immortelle a pénétré mes ſens,
Et des Cieux, avec toi, je franchis la carriere
Sur les ailes des Vents.

Des rives de la Seine aux campagnes de l'Ebre,
Des Alpes à l'Eſcaut, & du Rhin aux deux Mers,
Je vois ces Champs heureux, cet Empire célebre,
L'honneur de l'Univers.

Tu parles: je les vois ces fidelles Provinces
S'attendrir, s'embellir à ſon brillant récit;
Par-tout du plus grand Roi, du plus chéri des Princes
L'heureux nom retentit.

« Qu'il regne ; que tout cede à la préſence auguſte
» D'un Roi forcé de vaincre, & d'inſtruire les Ten
» Qu'il auroit pu paſſer du Trône d'un Roi juſte,
» Au char des Conquérans.

» Moins ſenſible au renom que lui fait la Victoire
» Qu'au repos des humains, au bien de ſes ſujets,
» Du deſtin des vainqueurs il ne veut que la gloire
» D'Arbitre de la Paix.

» Qu'il vive ; que ſon regne, & célebre & paiſible,
» Paſſe l'âge & l'éclat des regnes les plus beaux,
» Ainſi que ſa ſageſſe & ſon cœur né ſenſible
» Surpaſſent les Héros. »

A ces vœux redoublés, que cent concerts ſecondent
Le vaſte ſein des airs répond de toutes parts,
Et du fond des forêts les cavernes répondent
A l'airain des remparts.

Quel pompeux appareil & de jeux & de fêtes !
Les Arts, peuple brillant, ſervent tous tes deſirs
Ta vaillance commande au deſtin des conquêtes,
Et ton goût aux plaiſirs.

O Ciel ! quel changement ! Nymphe immortelle,
arrête !
Quel coup de foudre annonce un orage imprévu
Tes rayons ſont éteints ; tout cede à la tempête :
Le jour a diſparu.

Aux acclamations des fêtes rennaiſſantes
Quel ſilence profond fait ſuccéder l'horreur !
Il ceſſe ; le tumulte & des voix gémiſſantes
Redoublent la terreur.

Quelque fléau ſubit frappe-t-il la Patrie ?
Le cri de ſa douleur s'éleve dans les airs,
Tel qu'il part d'un Vaiſſeau que les Vents en furie
Vont plonger dans les mers.

Une foible lueur a percé les ténebres :
Quel ſpectacle ! quel deuil ! Citoyens & Guerriers,
Tout gémit, tout friſſonne, & des ombre funebres
Entourent nos lauriers.

Quel ſombre égarement ! où court ce peuple en larmes ?
Que vois-je ! un tombeau s'ouvre ; ô douleur ! je frémis.
Quel tombeau ! je ſuccombe aux plus vives allarmes,
Il eſt près de LOUIS.

Ciel ! peux-tu l'ordonner ! eh ! quels ſont donc les crimes
D'un peuple humain, fidele aux vertus comme aux loix,
Pour frapper d'un ſeul coup cet amas de victimes
Qui t'adreſſe ſa voix ?

Occupé de LOUIS plus que du Diadême,
L'Etat n'offre à mes yeux qu'une Famille en pleurs
Près d'un Pere expirant, qu'on pleure pour lui-même
Du plus profond des cœurs.

De l'empire des Lys tutélaire Génie,
Viens, ſuſpends tes lauriers, fruit d'un tems plus ſere
Un ſiecle de ſuccès nous eſt moins que la vie
Du plus cher Souverain.

Tu veillois ſur ſes jours, quand ſon ardeur guerriere,
Sous les foudres de Mars, l'expoſoit en ſoldat :
Sauve ces mêmes jours, le tréſor, la lumiere,
Et l'ame de l'Etat.

O bonheur ! quelle Aurore a diſſipé les ombres ?
L'Eſpérance deſcend vers ce peuple abattu ;
Le plus beau jour ſuccede aux voiles les plus ſombres
LOUIS nous eſt rendu !

Reſpirez, renaiſſez, Provinces allarmées,
Couronnez-vous de fleurs, ſignalez vos tranſports ;
Employez vos clairons, triomphantes Armées,
Aux plus tendres accords.

Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France,
De Pindare ou d'Horace il ne faut point la voix ;
Le cri d'un peuple heureux eſt la ſeule éloquence
Qui ſait parler des Rois.

S'il falloit, ô Deſtin ! cette épreuve cruelle
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprimé,
Quel peuple fut jamais plus tendre, plus fidele ?
Quel Roi fut plus aimé ?

Réduits

Réduits au froid bonheur de l'auſtère puiſſance,
Les Maîtres des humains, au ſommet des grandeurs,
Ignorent trop ſouvent quel rang on leur diſpenſe
Dans le ſecret des cœurs.

S'ils ſavent être aimés, ſuivis de la Contrainte,
Ont-ils de ce bonheur la douce ſûreté?
L'Eſclavage, autour d'eux établiſſant la Feinte,
Chaſſa la Vérité.

Ainſi toujours glacés, toujours inacceſſibles
Au premier des plaiſirs pour qui l'homme eſt formé,
Ils meurent ſans aimer, & ſans être ſenſibles
Au bonheur d'être aimé.

A peine quelques pleurs honorent leur pouſſiere.
Leur fin expoſe au jour les cœurs de leurs ſujets,
Le flambeau de la Mort eſt la ſeule lumière
Qui ne trompe jamais.

Vous jouiſſez, grand Roi, d'un plus heureux partage;
L'inſtant qui juge tout & qui ne flatte rien,
A dévoilé pour vous & l'ame & le langage
De chaque Citoyen.

Un bonheur tout nouveau va vous ſuivre ſans ceſſe,
Don plus ſatisfeſant, plus cher que la grandeur,
Pour un Roi qui connoît le charme & la tendreſſe
Des ſentimens du cœur.

Vous ſaviez que dans vous tout reſpectoit le Maître
Que par-tout le Héros alloit être admiré ;
Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître
Que l'homme eſt adoré.





ODE X.

SUR

LA MÉDIOCRITÉ.

SOUVERAINE de mes penſées,
Tes loix ſont-elles effacées ?
Toi qui ſeule régnois ſur les premiers Mortels,
Dans cette race miſérable,
Sur cette terre déplorable,
Heureuſe Liberté, n'as-tu donc plus d'Autels ?

De mille erreurs vils tributaires,
Les cœurs, eſclaves volontaires,
Immolent ta douceur à l'eſpoir des faux biens ;
Là je vois des chaînes dorées,
Là d'indignes, là de ſacrées,
Par-tout je vois des fers & de triſtes liens.

N'eſt-il plus un cœur vraiment libre
Qui, gardant un juſte équilibre,
Vive, maître de ſoi, ſans aſſervir ſes jours ?
S'il en eſt, montre-moi ce Sage,
Lui ſeul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur ſous ſa loi ſe range pour toujours.

Tu m'exauces, Nymphe ingénue:
Dans une contrée inconnue,
Sur des ailes de feu je me ſens enlevé;
Quel Ciel pur! quel paiſible empire!
Chante toi-même, prends ma lyre,
Et décris ce ſéjour par tes ſoins cultivé.

Aux bords d'une mer furieuſe,
Où la Fortune impérieuſe
Porte & briſe à ſon gré de ſuperbes vaiſſeaux;
Il eſt un Port ſûr & tranquille,
Qui maintient, dans un doux aſyle,
Des barques à l'abri du caprice des eaux.

Sur ces ſolitaires rivages,
D'où l'œil, ſpectateur des naufrages,
S'applaudit en ſecret de la ſécurité,
Dans un Temple ſimple & ruſtique,
De la Nature ouvrage antique,
Ce climat voit régner la Médiocrité.

Là, conduite par la Sageſſe,
Tu te fixas, humble Déeſſe,
Loin des Palais bruyans du faſtueux Plutus:
Là, ſous tes loix & ſous ton culte,
Tu raſſemblas, loin du tumulte,
Le Vrai, les Plaiſirs purs, les ſincères Vertus.

Séduits par d'aveugles idoles,
Du bonheur fantômes frivoles,
Le vulgaire & les Grands ne te ſuivirent pas:
Tu n'eus pour ſujets que ces Sages
Qui doivent l'eſtime des âges
A la ſageſſe acquiſe en marchant ſur tes pas.

Tu vis naître dans tes retraites
Ces nobles & tendres Poëtes,
Dont la voix n'eût jamais formé de ſons brillans,
Si le fracas de la Fortune,
Ou ſi l'Indigence importune
Eût troublé leur ſilence, ou caché leurs talens.

Mais en vain tu fuyois la Gloire:
La Renommée & la Victoire
Vinrent dans tes déſerts ſe choiſir des Héros;
Mieux formés par tes loix ſtoïques
Aux vertus, aux faits héroïques,
Que parmi la nobleſſe & l'orgueil des faiſceaux.

Pour Mars tu formois loin des Villes
Les Fabrices & les Camilles,
Et ces ſages Vainqueurs, Philoſophes guerriers,
Qui, du char de la Dictature,
Deſcendant à l'Agriculture,
Sur tes ſecrets Autels rapportoient leurs lauriers.

Trop heureux, Déïté paiſible,
Le Mortel ſagement ſenſible
Qui jamais loin de toi n'a porté ſes deſirs!
Par ſa douce mélancolie,
Sauvé de l'humaine Folie,
Dans la Vérité ſeule il cherche ſes plaiſirs.

Ignoré de la multitude,
Libre de toute ſervitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms;
Il n'ignore point que la foudre
A plus ſouvent réduit en poudre
Le Pin des monts altiers, que l'Ormeau des vallons.

Sourd aux cenſures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires,
Son œil perce au-delà de leur foible horiſon:
Quelques bruits que la foule en ſeme,
Il eſt ſatisfait de lui même;
S'il a ſu mériter l'aveu de la Raiſon.

Il rit du Sort, quand les conquêtes
Promenent de têtes en têtes
Les Couronnes du Nord, ou celles du Midi:
Rien n'altere ſa paix profonde,
Et les derniers inſtans du monde
N'épouvanteroient point ſon cœur encore hardi.

Amitié, charmante Immortelle,
Tu choisis à ce cœur fidele
Peu d'amis, mais constans, vertueux comme lui :
Tu ne crains point que le Caprice,
Que l'Intérêt les désunisse,
Ou verse sur leurs jours les poisons de l'Ennui.

Ami des frugales demeures,
Sommeil! pendant les sombres heures,
Tu répands sur ses yeux tes songes favoris;
Écartant ces songes funebres
Qui, parmi l'effroi des ténebres,
Vont réveiller les Grands sous les riches lambris.

C'est pour ce bonheur légitime
Que le modeste Abdolonyme
N'acceptoit qu'à regret le sceptre de Sidon :
Plus libre dans un sort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne fut l'être
Sur le trône éclatant des Ayeux de Didon.

C'est par ces vertus pacifiques,
Par ces plaisirs philosophiques,
Que tu sais, cher R***, remplir d'utiles jours
Dans ce Tivoli solitaire,
Où le Cher de son onde claire
Vient à l'aimable Loire associer le cours.

Fidele à ce ſage ſyſtême,
Là, dans l'étude de toi-même,
Chaque ſoleil te voit occuper tes loiſirs:
Dans le brillant fracas du monde,
Ton nom, ta probité profonde
T'eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais plaiſirs.



ODE XI.

A VIRGILE,

SUR LA POÉSIE CHAMPÊTRE.

SUSPENDS tes flots, heureuſe Loire,
Dans ces Vallons délicieux ;
Quels bords t'offriront plus de gloire ;
Et des côteaux plus gracieux ?
Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula ſous de plus beaux Cieux.

Ingénieuſes Rêveries,
Songes riants, ſages Loiſirs,
Venez ſous ces ombres chéries ;
Vous ſuffirez à mes deſirs.
Plaiſirs brillans, troublez les Villes ;
Plaiſirs champêtres & tranquilles,
Seuls vous êtes les vrais plaiſirs.

Mais pourquoi ce triſte ſilence ?
Ces lieux charmans ſont-ils déſerts ?
Quelle fatale violence
En éloigne les doux concerts ?

Sur ces gazons & ſous ces hêtres,
D'une troupe d'Amans champêtres
Que n'entends-je les libres airs?

Quel ſon me frappe? Une voix tendre
Sort de ces bocages ſecrets,
On ſoupire; pour mieux entendre,
Entrons ſous ces ombrages frais.
J'y vois une Nymphe affligée,
Sa beauté languit négligée,
Et ſa Couronne eſt un Cyprès.

Seuls confidens de ſa retraite,
Les Amours conſolent ſes maux;
L'un lui préſente la houlette,
L'autre aſſemble des chalumeaux:
Foibles ſecours! Rien ne la touche,
Des pleurs coulent; ſa belle bouche
M'en apprend la cauſe en ces mots.

D'Euterpe tu reçois les larmes;
Je vais quitter ces beaux Vergers:
Aux champs François perdant mes charmes,
Je fuis ſur des bords étrangers.
Tu n'entends point dans ces prairies
Les chants vantés des Bergeries;
C'eſt qu'il n'eſt plus de vrais Bergers.

Dès qu'une frivole harmonie,
Asservissant mes libres sons,
Eut de la moderne (*) Ausonie
Banni mes premieres chansons ;
De ces plaines dégénérées,
France, je vins dans tes contrées :
J'espérois mieux de tes leçons.

Alcidor (**) sut calmer ma peine
Par ses airs naïfs & touchans,
Galantes Nymphes de Touraine,
Il charmoit vos aimables champs :
Mourant il laissa sa musette
Au jeune Amant de Timarete (***)
Dont l'Orne admira les doux chants.

Mais quand le paisible Élysée
Posséda Racan & Segrais,
Lorsque leur flûte fut brisée,
L'Idylle perdit ses attraits :
A peine la Muse fleurie

(*) *On reproche* les Concetti, *& les pensées trop recherchées aux Bergers Italiens* de Guarini, de Bonarelli, du Cavalier Marin, *&c.*

(**) *Acteur des Bergeries de M le Marquis de Racan, né en Touraine.*

(***) *Bergere des Idylles de M. de Segrais, née à Caen.*

D'un nouveau Berger de Neustrie (*)
En sauva-t-elle quelques traits.

Bientôt Flore vit disparoître
Cette heureuse naïveté,
Qui de mon empire champêtre
Faisoit la premiere beauté :
N'entendant plus aucun Tityre,
N'ayant rien d'aimable à redire,
L'Écho se tut épouvanté.

La Bergere, outrant sa parure,
N'eut plus que de faux agrémens ;
Le Berger, quittant la nature,
N'eut plus que de faux sentimens :
Et ce qu'on appelle l'Eglogue
Ne fut plus qu'un froid Dialogue
D'Acteurs dérobés aux Romans.

Leur voix contrainte ou doucereuse
Mit les Dryades aux abois,
Leur guitarre trop langoureuse
Endormit les oiseaux des bois ;
Les Amours en prirent la fuite,
Et vinrent pleurer à ma suite
La perte des premiers hautbois.

(*) *M. de F**.*

Tendres Muſes de cet Empire ;
O ! ſi, ſortant de chez les morts,
Virgile, pour qui je ſoupire,
Ranimoit ſa voix ſur vos bords ;
S'il quittoit ſa langue étrangere,
Parlant la vôtre pour vous plaire,
Vous trouveriez mes vrais accords.

A ces mots la Déeſſe agile
Fuit au travers de bois naiſſans....
Viens donc, parois, heureux Virgile.
De vingt ſiecles reçois l'encens :
Chez les Nymphes de ce rivage,
Berger François, gagne un ſuffrage
Qui manque encore à tes accens.

Sous quelque langue qu'elle chante ;
Ta Muſe aura ton air charmant ;
Telle qu'une beauté touchante
Qui plaît ſous ton habillement ;
Tout lui ſied bien, rien ne l'efface ;
Pour elle une nouvelle grace
Naît d'un nouvel ajuſtement.

Viens ſur les Tyrcis de Mantoue
Réformer ceux de ce ſéjour ;
Rends-nous ce goût qu'Euterpe avoue ;
Guidé par toi, l'Enfant Amour

Ne viendra plus dans nos montagnes
Parler aux Nymphes des campagnes,
Comme il parle aux Nymphes de Cour.

Affranchis l'Eglogue captive,
Tire-la des chaînes de l'Art;
Qu'elle ſoit tendre, mais naïve,
Belle ſans ſoin, vive ſans fard;
Que dans des routes naturelles,
Elle cueille des fleurs nouvelles,
Sans les chercher trop à l'écart.

En induſtrieuſe Bergere,
Qu'elle dépeigne les forêts;
Mais ſur une toile légere,
Sans des coloris indiſcrets;
Et que jamais le trop d'étude
N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.

La Nature, ſur chaque image,
Doit guider les traits du pinceau;
Tout doit y peindre un payſage,
Des jeux, des fêtes ſous l'ormeau:
L'œil eſt choqué, s'il voit reluire
Les Palais, l'Or & le Porphyre
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il veut des Grottes, des Fontaines,
Des Pampres, des Sillons dorés,
Des Prés fleuris, de vertes Plaines,
Des Bois, des Lointains azurés:
Sur ce mélange de ſpectacles,
Ses regards vôlent ſans obſtacles,
Agréablement égarés.

Là, dans leur courſe fugitive,
Des ruiſſeaux lui ſemblent plus beaux
Que ces ondes que l'art captive
Dans un Dédale de canaux,
Et qu'avec faſte & violence
Une Sirene au Ciel élance,
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette Scene toute inculte,
Mais, par-là, plus charmante aux yeux,
On aime à voir, loin du tumulte,
Un peuple de Bergers heureux,
Le cœur, ſur l'aile de l'Idylle,
Porté loin du bruit de la Ville,
Vient être Berger avec eux.

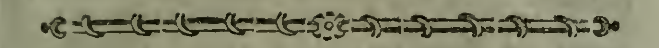
Là, ſes paſſions en ſilence
Laiſſent parler la Vérité:
A la ſuite de l'Innocence,

Là voltige la Liberté :
Là, rapproché de la Nature,
Il voit briller la Vertu pure
Sous l'habit de la Volupté.

Oui, la Vertu vit ſolitaire
Chez les Bergers, ſes favoris,
Fuyant le Faſte & l'Art auſtere,
Elle y badine avec les Ris.
Farouche Vertu du Portique,
De ton mérite ſophiſtique
Pourrions-nous être encore épris ?

Aux vrais biens, par un doux menſonge,
L'Eglogue rend ainſi les cœurs :
La raiſon ſait que c'eſt un ſonge,
Mais elle en ſaiſit les douceurs :
Elle a beſoin de ces fantômes.
Preſque tous les plaiſirs des hommes
Ne ſont que de douces erreurs.





AVERTISSEMENT

SUR

LES ÉGLOGUES

DE VIRGILE.

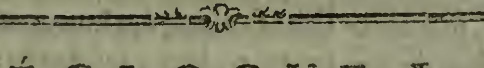
Nec verbum verbo curabis reddere. *Hor.*

CET Ouvrage est moins une exacte Traduction qu'une Imitation hardie des Eglogues de Virgile; l'exactitude Classique & Littéraire ne sert qu'à rabaisser l'essor poétique. L'Auteur a cru devoir en secouer le joug, intimidé & averti par le peu de succès de quelques Traducteurs de différens Poëtes; Traducteurs craintifs & scrupuleux, qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail, que celui de prouver au Public qu'ils savoient expliquer mot pour mot leur Auteur: mérite de Pédant ou d'Ecolier. Pour trop vouloir conserver l'air Latin à leur Original, ils l'ont souvent privé des beautés que la Langue Françoise devoit lui prêter. Ils ont pris beaucoup de peine; il en falloit moins pour mieux faire: le vrai goût demande qu'on marche à côté de son Auteur, sans le suivre en rempant, & sans baiser humblement tous ses pas. On doit le naturaliser dans nos mœurs, oublier ses tours, ses expressions, son style étranger au nôtre, ne lui laisser enfin que ses pensées, & les exprimer comme il auroit dû faire lui-même, s'il avoit parlé notre Langue. Le caractere libre de la Poésie Françoise ne se plie point volontiers à la précision du Vers Latin; ainsi on s'est mis au large, sans s'enchaîner aux termes: on ne s'est étudié qu'à conserver le fond des choses; on a quelquefois resserré,

*quelquefois étendu les pensées du Poëte, selon le besoin des transitions & les contraintes de la Rime. On ne doit montrer son Auteur que par les endroits avantageux. Tous le sont à-peu-près pour Virgile ; cependant on a cru devoir décharger le style de certaines ciconstances qui ne pourroient être rendues heureusement ; il est des traits que les graces accompagnent dans le Texte, & qu'elles abandonneroient dans la Version ; par exemple, la circonstance des mœurs d'Eglé, dans la sixieme Eglogue, & la Joue enluminée du Dieu Pan dans la dixieme, n'ont rien de bas dans le Latin : ce sont des situations naïves que la délicatesse de l'expression releve ; mais elles ne présenteroient en François qu'une idée basse & burlesque ; ces légers retranchemens sont rachetés & remplacés par un peu plus d'étude dans les endroits rians & favorables. Il n'est pas besoin de justifier quelques changemens dans les noms des Bergers ; chose indifférente, & qui n'ôte rien au sujet ni à la conduite du Poëme. On s'est permis une liberté plus considérable ; mais qu'on a cru nécessaire à nos mœurs & à notre goût ; c'est le changement de quelques noms de Bergers en des noms de Bergeres ; par-là les sentimens sont ramenés dans l'ordre, l'Amour se trouve dans la nature, & le voile est tiré sur des images odieuses & détestées, qui pouvoient cependant plaire au siecle dépravé du Poëte. C'est par ces mêmes égards qu'on a risqué la métamorphose de l'*ALEXIS*. Quelques personnes d'un goût délicat & d'une critique éclairée, ont enhardi l'Auteur à ce changement. Il étoit difficile d'assez bien différencier les expressions de cette amitié d'avec celles de l'amour même ; le préjugé reçu contre les mœurs de Virgile se seraient toujours maintenu, & auroit rendu aux sentimens de Coridon toute la vivacité passionnée qu'on auroit tâché d'adoucir & de colorer.*



ÉGLOGUES DE VIRGILE.



ÉGLOGUE I.

TITYRE.

MÉLIBÉE, TITYRE.

MÉLIBÉE.

TRANQUILLE, cher Tityre (*), à l'ombre de ce hêtre,
Vous essayez des airs sur un hautbois champêtre,
Vous chantez: mais pour nous, infortunés Bergers,

(*) *Le Pere de Virgile, sous le nom de Tityre, chante les louanges & les bienfaits d'Octavien. César, qui, dans le partage des campagnes de Mantoue, lui conservoit une paisible possession de sa Métairie d'Andès. Sous le nom de Mélibée, un Berger du Mantouan, banni de sa Patrie, déplore ses disgraces.*

Nous gémirons bientôt ſur des bords étrangers.
Nous fuyons, exilés d'une aimable Patrie.
Seul vous ne quittez point cette terre chérie;
Et quand tout retentit de nos derniers regrets,
Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

TITYRE.

Un Dieu, cher Mélibée, appui de ma foibleſſe,
Accorde ces loiſirs aux jours de ma vieilleſſe:
Oui, je mets ce Héros au rang des Immortels,
Le ſang de mes agneaux rougira ſes Autels;
Si mon troupeau tranquille erre encor ſur ces rives,
Quand le ſort en bannit vos brebis fugitives,
Tandis qu'un vaſte effroi trouble nos champs déſerts;
Si dans un doux repos je chante encor des airs,
Berger, c'eſt un bienfait de ce Dieu ſecourable;
C'eſt à lui que je dois ce deſtin favorable.

MÉLIBÉE.

Parmi tant de malheurs & de troubles affreux,
Que je ſuis étonné de trouver un heureux!
Je ſuis traînant à peine, en cet exil funeſte,
De mes nombreux troupeaux le déplorable reſte:
Cette triſte brebis, l'eſpoir de mon troupeau,

Dans ſa fuite a perdu ſon languiſſant agneau :
Déja, dans ma douleur, j'ai briſé ma muſette :
Pourquoi te tiens-je encore, inutile houlette ?
Hélas ! ſouvent le Ciel, irrité contre nous,
Par des ſignes trop ſûrs m'annonçoit ſon courroux ;
Trois fois (il m'en ſouvient) dans la forêt prochaine,
Le tonnerre à mes yeux eſt tombé ſur un chêne ;
De ſiniſtres oiſeaux, par de lugubres chants,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs :
Mais pourquoi rappeller ces douloureux préſages ?...
Berger, quel eſt ce Dieu qui reçoit vos hommages ?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce Héros tient ſa Cour ;
Sa préſence embellit un plus noble ſéjour ;
Rome eſt ce lieu charmant : autrefois (je l'avoue)
Je ne croyois point Rome au-deſſus de Mantoue.
Quelle étoit mon erreur ! ſur ſes bords enchantés
Le Tybre voit briller la Reine des Cités :
Rome l'emporte autant ſur le reſte des Villes,
Que le plus haut Cyprès ſur les buiſſons ſtériles.

MÉLIBÉE.

Quel eſpoir vous porta vers ces aimables lieux ?

TITYRE.

La Liberté, Berger, s'y montroit à mes vœux:
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices:
Mes derniers ans pourront couler ſous ſes auſ-
pices;
Mantoue à mes deſirs refuſoit ce bonheur,
Par d'inutiles ſoins je briguois ſa faveur;
Sans aucun fruit pour moi, ces fréquens ſacrifices
Dépeuploient mon bercail d'agneaux & de gé-
niſſes:
Vainement j'implorois l'heureuſe Liberté;
Mais enfin j'ai fléchi cette Divinité.
J'oſai porter ma plainte au Souverain du Tybre:
J'étois alors eſclave; il parla, je fus libre.

MÉLIBÉE.

L'orſque vous habitiez ce rivage charmant,
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement;
Pendant ces ſombres jours, la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée;
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour,
Sa plainte attendriſſoit les Nymphes d'alentour;
Les échos des vallons, les pins & les fontaines
Rappelloient à l'envi Tityre dans nos plaines;
Vos fruits dépériſſoient dans le plus beau verger,
Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur Berger.

TITYRE.

Si je n'avois quitté ma triste ſolitude,
Je ſouffrirois encor la même ſervitude:
Dans ces maux, Rome étoit mon unique recours,
Et ſes Dieux pouvoient ſeuls me faire d'heureux
jours.
Là, j'ai vu ce Héros que chante ma tendreſſe;
Il eſt dans le printems d'une belle jeuneſſe:
Allez, Bergers, dit-il; conſervez en repos
Votre ſéjour natal, vos champs & vos troupeaux.
Bientôt, par un retour d'hommages légitimes,
Je lui ſacrifierai mes plus belles victimes.
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois ſes Autels recevront mon encens.

MÉLIBÉE.

Ainſi donc, cher Tityre, exempt de nos miſeres,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos peres;
Vos troupeaux, reſpectés du barbare vainqueur,
Demeureront ici ſous leur premier Paſteur;
Il ne ſortiront point de ces gras pâturages,
Pour périr de langueur dans des terres ſauvages;
Vos abeilles encore, au retour du matin,
Picoteront la fleur des ſaules & du thym.
Nos champs abandonnés vont reſter inutiles;
Les vôtres, par vos ſoins, ſeront toujours fertiles

Vous pourrez encor voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris :
Les amoureux ſoupirs des Roſſignols fideles,
Les doux gémiſſemens des tendres Tourterelles
Vous livreront encore aux douceurs du ſommeil,
Dans ces antres fermés aux regards du ſoleil.

TITYRE.

L'amour ſaura toujours me retracer l'image
Du Dieu qui me procure un ſi doux avantage.
Le Cerf, d'un vol hardi, traverſera les airs;
Les habitans des eaux fuiront dans les déſerts;
La Saône ira ſe joindre aux ondes de l'Euphrate;
Avant qu'un lâche oubli me faſſe une ame ingrate.

MÉLIBÉE.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros,
Et ranimer les ſons de mes triſtes pipeaux?
Nos Paſteurs pleurent tous une même diſgrace :
Nous fuyons diſperſés; les uns aux champs de Thrace
Vont chercher des tombeaux ſous ces affreux climats,
Qu'un éternel hyver couvre d'âpres frimats;
D'autres vont habiter une contrée aride,
Et les déſerts voiſins de la Zône Torride.

Compagnon

Compagnon de leurs maux, & banni pour toujours,
Sous un Ciel inconnu je traînerai mes jours;
Quoi! je ne verrai plus ces campagnes si cheres,
Ni ce rustique toît hérité de mes peres!
O Mantoue! ô du moins si ces riches sillons
Devoient m'être rendus après quelques moissons!
Non, je ne verrai plus ces forêts verdoyantes,
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes;
D'avides étrangers, des soldats inhumains
Désoleront ce champ cultivé de mes mains;
Étoit ce donc, grands Dieux! pour cette troupe indigne
Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne?
C'en est fait; pour toujours recevez mes adieux,
Bords si chers à mon cœur & si beaux à mes yeux.
O Guerre! ô triste effet des discordes civiles!
Champs, on vous sacrifie à l'intérêt des Villes:
Troupeau toujours chéri dans des jours plus heureux,
Mon exil te prépare un sort bien rigoureux;
Du fond d'un antre frais, bordé d'une onde pure,
Je ne te verrai plus bondir sur la verdure:
Suivez-moi, foible reste, infortunés moutons,
Pour la derniere fois vous voyez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore

D'attendre le retour de la premiere aurore.
Regagnons le hameau : Berger, ſuivez mes pas.
Theſtile nous apprête un champêtre repas ;
Le jour fuit ; hâtons-nous : du ſommet des collines
L'ombre deſcend déja dans ces plaines voiſines,
Les oiſeaux endormis ont fini leurs concerts,
Et le char de la nuit s'éleve ſur les airs.



ÉGLOGUE II.

IRIS.

L'ASTRE brûlant du jour ſur nos paiſibles rives
Répandoit du Midi les ardeurs les plus vives,
Quand Coridon, errant dans l'horreur des forêts,
Aux déſerts attendris confia ſes regrets.
Il adoroit Iris : d'une plaine étrangere
Il vouloit dans ſon champ attirer la Bergere:
Iris étoit promiſe aux feux d'un autre Amant,
Et plaignoit Coridon ſans calmer ſon tourment.
Cet amoureux Berger fuyoit les jeux champêtres;
Solitaire, il venoit ſe cacher ſous des hêtres;
C'eſt-là qu'ayant conduit ſes troupeaux languiſſans,
Il ſoupiroit un jour ces douloureux accens.
Hâtez-vous, ſombres jours d'une odieuſe vie;
Puiſque toute eſpérance à mes vœux eſt ravie,
Puiſqu'un autre Berger emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encor des jours?

Coridon ſe plaint de l'inſenſibilité d'Iris, Bergere d'un hameau étranger ; il veut inutilement l'attirer dans ſes campagnes.

Du moins plaignez les maux que ma langueur me cauſe;
Il eſt l'heure du jour où tout ici repoſe:
Le Moiſſonneur, tranquille à l'abri du Soleil,
Répare ſa vigueur dans le ſein du ſommeil;
Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage ſombre,
Sylvie & ſon Berger goûtent le frais de l'ombre:
Privé de ces loiſirs, & bravant la chaleur,
Je promene en ces bois ma plaintive douleur.
A mes gémiſſemens l'Écho paroît ſenſible,
Tout me plaint, votre cœur reſte ſeul inflexible.
Que n'ai-je, pour Philis, brûlé des mêmes feux!
A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux!
Leurs graces, il eſt vrai, n'égalent point vos charmes;
Mais leur cœur moins ingrat m'eût coûté moins de larmes.
Ah! ne comptez point tant ſur vos belles couleurs,
Un jour les peut flétrir, un jours flétrit les fleurs;
La Beauté n'eſt qu'un lys, l'Aurore l'a vû naître,
L'Aurore à ſon retour ne le peut reconnaître.
Pourquoi me fuyez-vous? J'ai de nombreux troupeaux
Dans les champs qu'Aréthuſe (*) enrichit de ſes eaux.

(*) *Fontaine de Sicile.*

En lait délicieux mes Brebis ſont fécondes,
Lors même que l'hiver glace & l'air & les ondes.
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
J'obtiens ſouvent le prix des champêtres concerts;
Et ſi le ruiſſeau pur qui coule en ce bocage
N'abuſe point mes yeux d'une flatteuſe image,
Si la Mer nous peint bien dans le miroir des eaux,
Quand l'haleine des Vents n'ébranle point les flots;
Souvent j'ai conſulté ce cryſtal immobile,
Mon air ne cede rien aux graces de Mirtyle.
Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts,
Les Plaiſirs y naîtront de vos tendres attraits.
Les ſinceres Amours, peu connus dans les Villes,
Sous nos tranquilles toîts ont choiſi des aſyles;
Souvent, joignant nos voix aux chanſons des oiſeaux,
Nous irons éveiller les folâtres Échos:
Nos chants égaleront la douce mélodie
Des chants dont le Dieu Pan ſait charmer l'Arcadie (*):

(*) *Belle Contrée du Peloponneſe, conſacrée autrefois aux Déités champêtres, & dont les Habitans, tous Paſteurs, paſſoient pour les Maîtres de la Poéſie Bucolique,*

Pan trouva le premier cet art ingénieux
De former ſur la flûte un ſon harmonieux.
Pan regne ſur nos bois, il aime nos prairies,
C'eſt le Dieu des Bergers & de leurs Bergeries.
Vous aurez ſous vos loix un docile troupeau,
Vous le verrez bondir au ſon du chalumeau.
Cette bouche charmante & des Graces chérie,
Touchera nos pipeaux ſans en être flétrie;
Je vous garde un hautbois qui ſemble fait pour vous;
La douceur de ſes ſons rend les oiſeaux jaloux:
Tircis, près d'expirer ſur ce triſte rivage,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage:
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tircis,
Une belle houlette & des agneaux choiſis:
Je vous deſtine encor deux chevreaux qu'avec peine
Je ſauvai l'autre jour du ſein d'une fontaine;
Laure en ſera jalouſe; elle aimoit ces chevreaux;
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons ſont trop beaux,
Tout s'embellit pour vous, tout pare nos campagnes,
Flore ſur votre route aſſemble ſes compagnes,
D'une moiſſon de fleurs les chemins ſont ſemés;
De l'encens du Printems les airs ſont parfumés:
Une Nymphe des eaux, plus vive que l'Abeille,

Vôle dans les jardins, & remplit ſa corbeille,
Sa main fait aſſortir les dons qu'elle a cueillis,
Et marier la roſe au jeune & tendre lys;
Des fruits de mon verger vous aurez les prémices,
De la jeune Amarille ils feroient les délices:
Ces fruits ſont colorés d'un éclat vif & doux;
Il ſeront plus charmans, quand ils ſeront à vous.
J'ai des myrthes fleuris, leur verdure éternelle
Eſt le ſymbole heureux d'une chaîne fidelle:
Je vous cultive auſſi des lauriers toujours verds,
J'en conſacre ſouvent au Dieu des tendres Vers.
Mais, que dis-je, inſenſé? formé par la triſteſſe,
Quel nuage obſcurcit les jours de ma jeuneſſe?
J'étois libre autrefois, & mon paiſible cœur
N'avoit jamais connu cette ſombre langueur:
Content de mon troupeau, je vivois ſans envie,
Et mon bonheur étoit auſſi pur que ma vie;
L'Amour, ce Dieu cruel, a troublé mes beaux jours:
Ainſi l'Aquilon trouble un ruiſſeau dans ſon cours.
Ingrate! eſtimez mieux nos demeures champêtres,
Souvent des Dieux Bergers ont chanté ſous nos hêtres;
Les Déeſſes ſouvent ont touché nos pipeaux;
Diane d'un Paſteur a gardé les troupeaux:

Que la fiere Pallas aime le bruit des Villes,
Vénus préfere au bruit nos cabanes tranquilles.
Tout fuit de son penchant l'impérieux attrait,
Les cœurs sont maîtrisés par un charme secret :
Le Loup cherche sa proie autour des bergeries,
Le jeune Agneau se plaît sur les herbes fleuries :
Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.
Vains projets! vœux perdus! trop stérile tendresse!
Coridon, où t'emporte une indigne foiblesse?
Ta voix se perd au loin dans les antres des bois :
A de moins tristes airs consacre ton hautbois;
Tandis que tu languis dans ces noires retraites,
Tu laisses sur l'ormeau tes vignes imparfaites;
De ce loisir fatal fuis le charme enchanteur,
Donne d'utiles jours aux travaux d'un Pasteur.
Revenez, chers moutons, quittez ces lieux sauvages,
Vous irez désormais sur de plus beaux rivages;
Puisque mes vœux sont vains, de l'insensible Iris,
Allons, près de Climene, oublier les mépris.

ÉGLOGUE III.

PALÉMON,

COMBAT PASTORAL.

PALÉMON, MÉNALQUE, DAMETE.

MÉNALQUE.

APPRENEZ-MOI, Damete, à qui sont les Troupeaux
Qu'on voit errer sans guide au bord de ces ruisseaux?

DAMETE.

J'en suis le conducteur ; Lycas en est le maître ;
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre.

MÉNALQUE.

O Bercail malheureux! depuis que nuit & jour
Lycas près de Climene est conduit par l'Amour,
Oubliant ses moutons, & ne songeant qu'à plaire,
Il ne s'attache plus qu'à ceux de sa Bergere :

Deux Bergers chantant tour-à-tour des couplets égaux, se disputent une victoire champêtre ; Palémon est le Juge de ce combat.

Troupeaux infortunés, votre ſort fut plus doux,
Tandis que, libre encor, Lycas n'aimoit que vous;
Ce Paſteur mercenaire auquel il vous confie,
Loin des yeux du Berger, détruit la Bergerie.

DAMETE.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiſcret:
On vous connoît, Ménalque, on ſait certain ſecret....
Rappellez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte...
D'un plus ample détail je vous ſauve la honte.
Vous m'entendez: alors les Déeſſes des eaux
Rentrerent, en riant, au fond de leurs roſeaux.

MÉNALQUE.

Quoi! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbriſſeaux d'Arcas & sa vigne nouvelle;

DAMETE.

Quel Berger ne ſait point que, ſous ces vieux ormeaux,
Ménalque d'Eurylas briſa les chalumeaux?
Rival de ce Paſteur, jaloux de ſa victoire,
Votre cœur indigné ne put ſouffrir ſa gloire:
Vous ſeriez mort enfin d'envie & de fureur,
Si vous n'aviez pu nuire à ce Berger vainqueur.

MÉNALQUE.

Qu'entends-je? ſur quel ton me parleroit un maître,

Si ce Pâtre à tel point ose se méconnaître ?
Quand Damon l'autre jour laissa seul son troupeau,
Ne vous ai-je point vu lui surprendre un chevreau ?

DAMETE.

De ce prétendu vol Damon ne peut se plaindre ;
Oui, j'ai pris ce chevreau, j'en conviendrai sans craindre,
Puisqu'il étoit le prix d'un combat Pastoral
Où j'étois demeuré vainqueur de mon Rival.

MÉNALQUE.

Vous, vainqueur de Damon ? D'une flûte champêtre
Damete dans nos bois s'est-il jamais vu maître ?
Lui, dont l'aigre pipeau, portant par-tout l'ennui,
Ne sait que déchirer des airs faits par autrui.

DAMETE.

Pour finir entre nous une vaine dispute,
J'ose vous défier au combat de la flûte ;
Ou, si vous l'aimez mieux, à l'ombre des buissons,
Eprouvons un combat de Vers & de Chansons ;
Si le Dieu de Délos est pour vous plus propice,
Je vous donne à choisir la plus tendre Génisse :
Quel prix risquerez-vous contre un gage si beau ?

MÉNALQUE.

Je n'oferois choifir ce prix dans mon troupeau;
S'il manquoit un mouton, j'effuirois la colere
D'une Marâtre injufte & d'un Pere févere;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complet fe trouve à mon retour:
Mais je puis hafarder deux beaux vafes de hêtre:
On voit ramper autour une vigne champêtre.
Alcimédon fur eux a gravé deux portraits:
Du célebre Conon (*), l'un ranime les traits;
L'autre peint ce Mortel (**) dont l'adreffe féconde
A décrit les faifons & mefuré le monde:
Ces coupes font encor dans leur premier éclat;
J'en ferai volontiers le gage du Combat.

DAMETE.

J'ai deux vafes pareils, revêtus d'un feuillage;
Du même Alcimédon ce préfent eft l'ouvrage:
Le Chantre de la Thrace eft peint fur les dehors,
Il eft fuivi des bois qu'entraînent fes accords.

MÉNALQUE.

Palémon vient à nous: qu'il regle la victoire,
Arbitre du Combat, & témoin de ma gloire.

DAMETE.

Je confens qu'il nous juge; &, malgré vos mépris,
Je faurai me défendre & balancer le prix:

(*) *Géometre fameux de l'Isle de Samos.*

(**) *Archimède de Syracuse.*

Ma Muſe en ces combats ne fut jamais craintive;
Prêtez-nous, Palémon, une oreille attentive.

PALÉMON.

Chantez, dignes Rivaux : la nouvelle ſaiſon
Invite à des concerts ſur ce naiſſant gazon ;
Le Printems de retour rajeunit la Nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure,
Philomele reprend ſes airs doux & plaintifs,
L'Amant des Fleurs ſuccede aux Aquilons captifs.
Tout charme ici les yeux ; chaque inſtant voit éclore,
Dans ces Prés émaillés, de nouveaux dons de Flore :
A chanter tour-à-tour préparez donc vos voix :
Ces combats ſont chéris de la Muſe des Bois.

DAMETE.

Muſes ! donnez au Maître du Tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chanſons :
Il eſt tout, il remplit les Cieux, l'Onde, la Terre,
Il diſpenſe à nos champs les jours & les moiſſons.

MÉNALQUE.

Du jeune Dieu que le Permeſſe adore,
Muſes, chantons les honneurs immortels :
Des premiers feux du jour quand l'Orient ſe dore,
D'un feſton de lauriers je pare ſes Autels.

DAMETE.

Quand je ſuis dans un bois tranquille
Sous un chêne épais endormi,
Glycere me réveille; & d'une courſe agile
Elle fuit dans un antre & s'y cache à demi.

MÉNALQUE.

Philis, près de ma Bergerie,
Vient chaque jour cueillir des fleurs?
Nos Troupeaux réunis paiſſent dans la Prairie;
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

DAMETE.

Je veux offrir deux Tourterelles
A ma Glycere au premier jour:
Ce couple heureux d'oiſeaux fideles
Lui dictera les loix d'un éternel amour.

MÉNALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Répand un brillant coloris:
J'en veux remplir une corbeille,
Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

DAMETE.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycere!
Zéphyrs, qui l'écoutez dans ces momens ſi doux,
Ne portez point aux Dieux ce que dit ma Bergere;
Des plaiſirs ſi charmans rendroient le Ciel jaloux.

MÉNALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je ſuive votre trace,
Cloris, quand vous chaſſez dans les routes des bois;
Souvent Endymion vit Diane à la chaſſe,
Souvent de la Déeſſe il porta le carquois.

DAMETE.

Je célebre bientôt le jour de ma naiſſance:
Venez, belle Glycere, honorer ce beau jour.
Vous ferez l'ornement des concerts de la danſe,
Votre chant & vos pas ſont conduits par l'Amour.

MÉNALQUE.

Cloris ſeule a mon cœur, ſeule elle a tous les charmes:
Ciel! qu'elle m'enchanta dans nos derniers adieux!
Ses yeux avec les miens répandirent des larmes.
Ah? quand pourrai-je, Amour, revoir de ſi beaux yeux?

DAMETE.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Glycere,
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups;
Qu'un Laboureur, veillant ſur une moiſſon chere,
Craint le ſoufle fougueux des Aquilons jaloux.

MÉNALQUE.

Ma Cloris eſt pour moi ce que l'herbe naiſſante
Au lever de l'Aurore eſt pour un jeune agneau,
Et ce qu'eſt à la terre aride & languiſſante
Une féconde pluie, ou le cours d'un ruiſſeau.

DAMETE.

Puiſque Pollion (*) veut bien être
Le Protecteur de mes chanſons,
Muſes, ſur le hautbois champêtre,
Que ſon nom ſoit chanté dans vos ſacrés vallons.

MÉNALQUE.

Pollion lui-même avec grace
Écrit des Vers d'un goût nouveau :
Savantes Nymphes du Parnaſſe,
A ce Héros ſavant offrez un fier Taureau.

DAMETE.

Illuſtre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au Temple de l'honneur ;
Que dans ſon champ fécond, que ſur les buiſſons même,
Le miel & les parfums naiſſent en ſa faveur.

MÉNALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la Muſe de Bathille,
Du fade Mévius qu'il aime auſſi les Vers,
Qu'il aſſerviſſe au joug le renard indocile,

(*) *Il étoit alors Conſul, l'an 724 de Rome.*

Qu'il préfere aux Zéphyrs les vents des noirs
hivers.

DAMETE.

Fuyez, jeunes Bergers, cette rive enchantée
Qui paroît n'offrir que des fleurs:
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée;
Un ſerpent eſt caché ſous ces belles couleurs.

MÉNALQUE.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Éloignez-vous, mes chers moutons:
Allez, un verd naiſſant couronne ces prairies;
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

DAMETE.

Je conduis ces Troupeaux au meilleur pâturage,
Cependant je les vois dépérir chaque jour:
Moi-même je languis au printems de mon âge,
Tout languit dans nos champs ſous les fers de
l'Amour.

MÉNALQUE.

L'Amour ne me nuit point; j'ignore ſes allarmes,
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languiſſans:
Mais un ſombre Enchanteur, par ſes funeſtes
charmes,
Fait périr ſans pitié mes Agneaux innocens.

DAMETE.

De ce douteux débat, la palme vous eſt dûe,

Si vous ſavez m'expliquer en quels lieux (*)
L'œil ne peut découvrir que ſix pieds d'étendue
De ce vaſte horiſon qui termine les Cieux.

MÉNALQUE.

Au prix de vos chanſons je ſouſcris ſans murmure,
Et ſur Cloris je vous cede mes droits,
Si vous ſavez me dire en quel lieu la Nature
Sur de naiſſantes fleurs (**) grave le nom des Rois.

PALEMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire,
L'un & l'autre à mes yeux en emporte la gloire;
Et tout Berger qui peut égaler vos beaux ſons,
Mérite comme vous la palme des Chanſons.
Renouvelez ſouvent en cadences égales
Le paiſible combat de vos Muſes rivales;
Et quand vous formerez ces gracieux récits,
Que toujours entre vous le prix reſte indécis.

(*) *Le fond d'un puits.*

(**) *La Jacinthe, fleur ſur laquelle on s'imaginoit lire les deux premieres lettres du nom d'Ajax, fils de Télamon, Roi de Salamine. Ajax, ſelon la Fable, fut métamorphoſé en Jacinthe, après s'être tué de rage de n'avoir point obtenu les Armes d'Achille.*

ÉGLOGUE IV.

L'HOROSCOPE DE MARCELLUS,

FILS D'OCTAVIE SŒUR D'AUGUSTE.

ÉGLOGUE HÉROIQUE.

MUSES, pour ce beau jour, ceſſez d'être Bergeres,
Oſez porter vos voix au-deſſus des fougeres;
Un Conſul (*) à vos jeux s'intéreſſe aujourd'hui.
Rendez, par vos beaux airs, les champs dignes de lui.
Cieux! où ſuis-je enlevé? Quels ſuperbes ſpectacles!
Un Dieu par mes accens va rendre ses Oracles.
Je vois éclore enfin ce nouvel Univers
Qu'a chanté la Sybille en prophétiques Vers;

Ce ne ſont point des Bergers qui parlent dans cette Piece, c'eſt le Poëte lui-même, à qui des tons plus élevés ſont permis. Quelques-uns le blâment d'avoir mis au rang des Eglogues un ſujet ſi pompeux, & qui paroît plutôt du reſſort de l'Ode. Si Virgile eût été du ſentiment de ſes Cenſeurs, nous y euſſions perdu une de ſes plus belles Eglogues.

(*) *Pollion.*

Je vois un nouveau Peuple orner cette contrée;
Du ſein des Cieux, Thémis deſcend avec Aſtrée.
Saturne ſur nos champs revient régner encor,
Et ramene aux Mortels les jours de l'Age d'Or.
Il eſt né ce Héros, pour qui les Deſtinées
Marquoient un nouvel ordre & de mois & d'années:
Tendre Divinité, compagne des Amours,
Lucine, à ſon enfance accordez vos ſecours,
Deſcendez ſur ces bords; Apollon votre frere
Des Graces & des Arts y tient le Sanctuaire.
Illuſtre Pollion, ton brillant Conſulat
Va des ſiecles dorés voir renaître l'éclat.
Les Vertus de retour, par d'aimables prodiges,
Des antiques forfaits effacent les veſtiges:
Jupiter nous promet un heureux avenir,
Il ne lui reſte plus de crimes à punir.
Un jour, dans cet enfant d'immortelle origine,
Revivront les Héros de ſa race Divine;
Sur l'Univers paiſible (*) il régnera contre eux;
Il tiendra même rang dans le Conſeil des Dieux.

(*) *Cette prédiction pouvoit-elle ſe faire d'un fils de Pollion, dont pluſieurs Interprêtes ſoutiennent que Virgile chante ici la naiſſance? Elle ne convenoit ſans doute qu'à l'Héritier préſomptif de l'Empire, au ſeul Marcellus, Neveu d'Auguſte, & adopté par cet Empereur, qui n'avoit point de Fils.*

Aimable Marcellus, la Reine de la Terre
Vient déja vous offrir l'Achante & le Lierre,
Elle pare ſon front des plus vives couleurs,
Et vous forme un berceau de verdure & de fleurs.
Le lait coule à grands flots dans chaque bergerie,
On voit naître en tous lieux les parfums d'Aſſyrie,
Les bois ne portent plus les funeſtes poiſons,
Le loup moins affamé laiſſe en paix nos moutons.
C'eſt peu : d'autres bienfaits enrichiront le monde;
Les fruits ſeront plus beaux, la moiſſon plus féconde,
Lorſque vous apprendrez de vos Ayeux vainqueurs
L'héroïſme guerrier, & la loi des grands cœurs:
Chaque Nayade alors verſera de ſon Urne
Des flots de pur Nectar, comme aux jours de Saturne:
Une riche vendange, après d'amples moiſſons,
Offrira des raiſins juſques ſur les buiſſons.
C'eſt ainſi qu'aux Mortels les faveurs deſtinées
S'accroîtront par degrés & ſuivront vos années.
Pendant ces premiers tems d'un plus bel Univers,
Des vaiſſeaux couvriront encor les vaſtes mers,
Nos campagnes encor ſe verront labourées,
Nos Villes de remparts reſteront entourées:
Peut-être un autre Argo, ſous un nouveau Tiphis,

Portera des Guerriers ſur les champs de Thétis.
Peut-être verra-t-on les murs d'une autre Troie
Au fer d'un autre Achille abandonnés en proie (*).
Mais ces reſtes légers de nos malheurs paſſés
Diſparoîtront enfin, pour toujours effacés,
Dès qu'après l'heureux cours d'une jeuneſſe illuſtre,
La Parque filera votre cinquieme luſtre;
Et quand, paſſant des jeux aux ſoins de votre rang,
Vous marcherez égal aux Dieux de votre ſang,
Rien ne manquera plus au bonheur de la Terre:
La Paix au fond du Styx replongera la Guerre,
Féconde également pour tous ſes Citoyens,
La Terre en tous climats produira tous les biens.
A travers les périls des vagues incertaines
Nous n'irons rien chercher ſur des plages lointaines;
Sans exiger nos ſoins, les côteaux, les guérêts
Fixeront en tout tems & Bacchus & Cérès.

(*) *Les quatre Vers précédens ſont allégoriques. Par eux Virgile indique les préparatifs de la Flotte qu'équipoient les Triumvirs, Octavien & Antoine, pour attaquer Sexte Pompée, Fils du grand Pompée, qui ſoutenoit en Sicile les reſtes du parti républicain. Il fut défait dans un combat naval. Syracuſe fut cette ſeconde Troie; Octavien Céſar fut ce nouvel Achille. Ces applications ſont pleines de beautés: nous en devons la découverte au ſavant Pere Catrou.*

Les Arts laborieux deviendront inutiles;
Les moutons, en paiſſant ſur nos rives fertiles,
Brilleront revêtus des plus riches couleurs,
Sur eux la pourpre & l'or formeront mille fleurs;
L'induſtrieux travail de la ſimple Nature,
Sans les ſecours de l'Art, produira leur parure.
Ils ſeront ces beaux jours. Du Temple des Deſtins
Une voix me tranſmet ces augures certains.
Déja pour accomplir ces fortunés préſages,
Les trois fatales Sœurs, Souveraines des âges,
Ont adouci leurs loix, & Clotho prend encor
Le fuſeau qui ſervit à filer l'âge d'Or.
Ouvrez de ces beaux jours l'héroïque carriere;
Sans attendre le tems, franchiſſez la barriere;
Partez, ſuivez la Gloire, Enfant chéri des Cieux,
Du beau ſang de Vénus (*) rejetton précieux.
Aux honneurs de vos ans tout ſe montre ſenſible,
Le Ciel eſt plus riant, Neptune eſt plus paiſible;
L'Univers aſſuré d'un ſiecle de bonheur,
Applaudit au berceau de ſon Reſtaurateur.
O jours! ô tems heureux! ô ſi les Deſtinées
Étendoient juſques-là le fil de mes journées!
Auguſte Marcellus, à chanter vos exploits
Je voudrois conſacrer les reſtes de ma voix:

(*) *La Fable Romaine des Céſars de Vénus par faiſoit deſcendre la famille Enée, Fils de cette Déeſſe.*

Pour ces pompeux ſujets ma Muſe rajeunie,
Vaincroit tous les concerts des fils de Polymnie;
Pan même, à mes accords s'il comparoit ſes ſons,
Pan même s'avoûroit vaincu par mes Chanſons.
Commencez, heureux Fils d'une Mere charmante,
Commencez de répondre à ſa plus douce attente.
Par de juſtes retours comblez ſes tendres vœux;
Que vos premiers ſouris s'adreſſent à ſes yeux.
Pour vous l'Amour éleve une jeune Déeſſe (*),
Dont il vous offrira la main & la tendreſſe;
Vivez, & que vos ans, égaux à nos deſirs,
Soient remplis & filés par la main des Plaiſirs.

(*) *Julie, fille d'Auguſte. Marcellus épouſa cette Princeſſe. Les Prédictions de Virgile ne furent pas vérifiées dans toute leur étendue. Ce Prince aimable, l'eſpoir & les délices de l'Empire Romain, mourut à la fleur de ſon âge. Le ſixieme Livre de l'Enëide finit par une plainte très tendre ſur la mort prématurée de ce jeune Héros.*



ÉGLOGUE



ÉGLOGUE V.

DAPHNIS.

MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

PROFITONS, cher Mopſus, des momens précieux
Que la fin d'un beau jour nous accorde en ces lieux ;
Je chante, vous jouez du hautbois avec grace :
Eſſayons un concert digne des bois de Thrace.

MOPSUS.

Je ſuis prêt, cher Ménalque, à chanter avec vous :
Vos accens ont pour moi les charmes les plus doux :
Des Zéphirs du couchant les folâtres haleines
Balancent de ces bois les ombres incertaines ;
Chantons ſous ce feuillage, ou, ſi vous l'aimez mieux,
Dans cette grotte où regne un frais délicieux,
Une vigne ſauvage en décore l'entrée,
A Faune de tout tems elle fut conſacrée ;

La Mort d'un Frere de Virgile, nommé Flaccus Maro, & repréſenté ſous le nom de Daphnis, fait le ſujet de ce Poëme. Mopſus, Eleve du Poëte, pleure Daphnis : Virgile, ſous le nom de Ménalque, en fait l'Apothéoſe.

J'y conduirai vos pas; là, vos nobles chanſons
M'offriront un plaiſir & d'utiles leçons.
Si mes Vers ſont moins beaux, pardonnez à ma Muſe
Ce défaut d'agrément que ma jeuneſſe excuſe.

MÉNALQUE.

Non, je ſais qu'Amyntas oſe ſeul dans nos bois
Vous diſputer le prix du chant & du hautbois.

MOPSUS.

N'en ſoyez point ſurpris: dans ſon orgueil extrême,
Ce Berger défieroit le Dieu des Vers lui-même.

MÉNALQUE.

De vos champêtres airs répétez les plus beaux,
En notre abſence Égon gardera nos Troupeaux.
Chantez Codrus(*) mourant pour ſauver ſa patrie;
Chantez du tendre Alcon (**) la pieuſe induſtrie,
Quand il perça d'un trait heureuſement lancé
Le ſerpent qui tenoit ſon fils entrelacé:
Ou plaignez dans vos chants cette Amante (***) célebre

(*) *Dernier Roi d'Athenes.*

(**) *Servius écrit qu'Alcon étoit Fils de cet Ericthée que Minerve éleva elle-même à la campagne, & qu'elle donna enſuite aux Athéniens pour leur Roi.*

(***) *Philis, fille de Lycurgue, Roi de Thrace. Son Amant Démophoon, fils de Théſée, fut rappellé à Athenes par des raiſons d'Etat: ſon abſence fut longue; Philis le crut infidele, elle ſe donna la mort.*

Qui pour Démophoon mourut aux bords de l'Hebre.

MOPSUS.

Souffrez qu'à d'autres jours je réſerve ces chants;
Je prépare aujourd'hui des regrets plus touchans.
J'ai fait de nouveaux Vers; ils vous plairont peut-être:
Ils ſont déja gravés ſur l'écorce d'un hêtre.
Lorſque j'aurai chanté, que mon rival jaloux
Vous montre auſſi ſes Vers; qu'il chante, & jugez-nous.

MÉNALQUE.

De vos chants & des ſiens je ſais la différence:
Près de vous Amyntas, malgré ſon arrogance,
Eſt comme un ſaule obſcur près d'un brillant roſier,
Ou comme un foible ormeau près d'un bel olivier.

MOPSUS.

Si mes premiers eſſais m'ont acquis quelque gloire:
Je la dois à vos ſoins, j'en chéris la mémoire.
Nous voici dans la grotte où nous voulons chanter;
La douleur fit les Vers que je vais répéter.
Je les ai conſacrés au Berger plein de charmes,
Dont le trépas récent demande encor nos larmes.

MÉNALQUE.

L'Agneau négligera le citiſe fleuri,
Quand nous perdrons l'amour d'un Berger ſi chéri.

MOPSUS.

Daphnis n'eſt plus! en vain nos Muſes le regrettent,
Des pleurs ſont ſuperflus:

Je le demande aux bois, & les bois me répetent :
Il n'eſt plus ! il n'eſt plus !
Deſtins trop rigoureux, inexorable Parque,
Quels injuſtes arrêts
Précipitent ſi-tôt dans la fatale barque
Ce Berger plein d'attraits ?
Je vois ſes yeux éteints : ſa Mere inconſolable
Les arroſe de pleurs,
Et ſes cris vont apprendre au Ciel impitoyable
Ses ameres douleurs.
Infortuné Daphnis ! l'avide Proſerpine
T'enleve avant le tems.
Ainſi tombe un tilleul que le vent déracine
Dans ſon premier printems.
O jour trois fois cruel ! Quel deuil dans la Nature !
Nous vîmes en ces bois
Le Soleil ſans clarté, la Terre ſans verdure,
Et les Oiſeaux ſans voix.
Les Ruiſſeaux, effrayés du bruit de nos allarmes,
Murmuroient des ſanglots :
L'horreur d'un triſte bord, & les flots de nos larmes
Précipitoient leurs flots.
On entendit gémir les jeunes Oréades
A cet inſtant fatal,
Et de leurs belles eaux les ſenſibles Nayades
Troublerent le cryſtal.
Aux longs gémiſſemens des Nymphes fugitives,

Les Echos attendris
Renvoyerent, du fond des cavernes plaintives,
De lamentables cris.
Alors aucun Pafteur ne mena dans la plaine
Ses Troupeaux languiffans :
Sa flûte étoit muette, ou ne rendoit qu'à peine
De douloureux accens.
Il n'eft plus de beaux jours, Berger, depuis ta perte,
Plus de fêtes pour nous;
Palès (*) ne chérit plus cette vigne déferte,
Elle fuit en courroux.
Nos Prés font défleuris, de plantes infertiles
Nos fillons font remplis,
Et nos jardins n'ont plus que des ronces ftériles
A la place des lys.
Nous devions les attraits de toute la contrée
A tes attraits chéris;
Telle, aux raifins brillans dont elle eft colorée,
La Vigne doit fon prix.
Daphnis, dans nos cantons accrédita l'Orgie
Et le Thyrfe divin;
Il chanta le premier, en Vers pleins d'énergie,
Le puiffant Dieu du Vin.
Il étoit les amours & la gloire premiere
Des bois & des hameaux,

(*) *Déeffe Champêtre.*

Faut-il qu'il ne ſoit plus, en perdant la lumiere,
Que l'objet de nos maux !
Dans l'oiſive langueur de nos douleurs extrêmes
Ceſſons de nous plonger ;
Allons rendre l'honneur & les devoirs ſuprêmes
Aux Mânes du Berger.
Paſteurs, raſſemblez-vous, dépouillez vos guirlandes
Et vos habits de fleurs ;
Paroiſſez, apportez de funebres offrandes
Sous de noires couleurs.
Marchez ſans chalumeau, renverſez vos houlettes,
Couvrez-les de cyprès ;
Sur ces Autels jonchés de pâles violettes
Conſacrez vos regrets.
Elevez le tombeau du Berger que je chante,
Près de ces antres verds,
Et, pour éterniſer ſa mémoire touchante,
Inſcrivez-y ces Vers.

Sous ce froid monument le beau Daphnis repoſe,
Il n'a preſque vécu que l'âge d'une roſe ;
Il étoit le Paſteur d'un aimable Troupeau,
Lui-même étoit encor plus aimable & plus beau.
Bergeres, qui paſſez dans ce bocage ſombre,
Donnez des larmes à ſon Ombre,
Donnez des fleurs à ſon tombeau.

MÉNALQUE.

Votre chant m'a charmé : cette tendre peinture
Doit ses traits ingénus aux mains de la Nature.
Je goûte à vous entendre une égale douceur
A celle que ressent l'aride Voyageur,
Quand, pour se rafraîchir, il trouve une onde claire,
Et, pour se délasser, une ombre solitaire.
Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon tour;
Il m'aimoit, je lui dois ce fidele retour;
Je ne mets point sa perte au rang de nos désastres.
Daphnis déifié (*) regne au séjour des astres,
Ses graces, ses vertus triomphent de la Mort:
S'il meurt pour nous, il vit pour un plus noble sort.
Du sombre deuil tristes compagnes,
Plaintes, fuyez de nos campagnes,
Bergeres & Bergers reprenez vos hautbois;
Du beau Daphnis chantez la gloire,
Il n'a point passé l'onde noire,
Il est au rang des Dieux protecteurs de vos bois.
Il peut, porté sur les Etoiles,
Contempler sans nuit & sans voiles
La marche & les clartés des célestes flambeaux;
Sous ses pieds il voit les nuages,

(*) *L'Apothéose seroit un peu outrée, si le Poëte n'en faisoit un Dieu Champêtre : Virgile a suivi l'exemple des Poëtes Grecs qui avoient ainsi divinisé le Daphnis de Sicile.*

Les tonnerres & les orages,
Et les mondes divers & l'empire des eaux.
Revenez, Jeux, Plaisirs, Nayades,
Flore, Cerès, Amours, Dryades,
Que tout au Dieu Daphnis applaudisse en ces lieux:
Qu'il soit chanté sur la musette,
Qu'une foule d'échos répete:
Daphnis n'est plus mortel, il est au rang des Dieux.
Déja sous son naissant empire,
A notre bonheur tout conspire,
Tout éprouve déja les faveurs de Daphnis;
Le loup devenu moins avide,
L'Agneau devenu moins timide,
Dans les mêmes vallons bondissent réunis.
Si nos hameaux ont su te plaire,
Sois, Daphnis, leur Dieu tutélaire:
Ne porte pas tes soins sur les bords étrangers,
Procure-nous des jours tranquilles,
De belles nuits, des champs fertiles,
Sois le Dieu des Troupeaux & le Roi des Bergers,
Tu recevras sur ce rivage
Les mêmes dons, le même hommage
Que reçoivent de nous les premiers Immortels.
Suivi d'une fidelle troupe,
J'irai verser à pleine coupe
Et le lait & le vin sur tes nouveaux autels.
Dans les festins, dans l'allégresse,

Echauffés d'une douce ivresse,
Nous te célébrerons à l'ombre des ormeaux:
Les Bergers unis aux Bergeres
Formeront des danses légeres,
Et marieront leurs voix au son des chalumeaux.
Tant que l'Abeille au sein de Flore
Ravira les pleurs de l'Aurore,
Autant, ô jeune Dieu, tes fêtes dureront:
On égalera tes louanges
A celles du Dieu des Vendanges;
Et toujours en ces lieux tes autels brilleront.

MOPSUS.

J'ai souvent entendu l'agréable murmure,
Ou d'un Zéphir naissant, ou d'une source pure:
J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs
Des plus tendres oiseaux, des plus doctes Pasteurs;
Mais tous ces sons n'ont point une douceur pareille
Aux Vers dont votre Muse a charmé mon oreille:
Quel don peut égaler tant d'égards complaisans?

MÉNALQUE.

Mon amitié, Berger, préviendra vos présens;
Recevez ce hautbois, il fut fait en Sicile,
Il est d'un bois choisi, d'un son doux & facile,
Avec lui j'ai chanté de champêtres appas,
Les fêtes des Bergers, leurs amours, leurs combats,

MOPSUS.

Nul don ne m'eſt plus cher qu'une telle muſette.
Agréez de ma main cette belle houlette;
Sur ſon airain brillant nos chiffres ſont tracés;
J'y vais joindre un feſton de myrthes enlacés:
Antigène s'attend que je l'en ferai maître;
Mais mon cœur en décide, & Ménalque doit l'être.



ÉGLOGUE VI.

SILENE.

PREMIER Imitateur du Berger (*) dont la Muſe
Eſt l'honneur immortel des champs de Syracuſe,
Dans un heureux loiſir, je répete en ce bois
Les airs que les Amours jouoient ſur ſon hautbois.
Pour chanter les combats & le Dieu de la Thrace,
J'allois rêver un jour au ſommet du Parnaſſe:
Apollon (**), peu facile à ces hardis projets,
M'ordonna de traiter de plus ſimples ſujets:

Silene inſtruit deux Bergers: il leur chante l'origine & la formation de l'Univers, né du concours fortuit des Atômes, ſelon le ſyſtême d'Epicure. Il leur raconte enſuite différens traits de l'hiſtoire des ſiecles fabuleux. Quelques Critiques condamnent encore ici Virgile, & prétendent que la matiere de ce Poëme eſt trop élevée pour l'Eglogue; d'autres juſtifient le Poëte, & penſent qu'aucun ſujet n'eſt au-deſſus de la Poëſie Bucolique, quand il eſt préſenté aux yeux ſous un voile Paſtoral. Je me rangerois volontiers à ce dernier ſentiment, ſur-tout pour le SILENE. *Cette Piece ne renferme rien qui ne ſoit à la portée des Bergers qu'on doit ſuppoſer cultivés, polis & d'une imagination exercée aux idées poëtiques, tendres & riantes.*

(*) *Théocrite.*

(**) *Auguſte avoit ordon-*

Je ne trouble donc plus, par l'éclat des trompettes,
Des champs accoutumés aux ſoupirs des muſettes.
Si je chante aujourd'hui ſur ces paiſibles bords,
Muſes, ne m'inſpirez que d'aimables accords.
Que d'autres, ô Varus! (*) plus chers aux doctes Fées,
Au temple de Mémoire érigent vos trophées;
Ma voix, trop foible encor pour chanter les Héros,
Apprendra ſeulement votre nom aux échos.
Mais ſi ce qu'aujourd'hui j'écris ſans impoſtures,
Vainquant la nuit des tems, paſſe aux races futures,
On lira que Varus & ſes brillans honneurs
Etoient même connus au ſéjour des Paſteurs.
Dans un antre champêtre, orné par la Nature,
Sous des pampres fleuris, ſur un lit de verdure,
Silene, de Morphée éprouvant la douceur,
A des ſonges rians abandonnoit ſon cœur:
On voyoit près de lui ſa couronne & ſon verre
Renverſés ſur un Thyrſe entouré de lierre:

---

né à Virgile d'écrire dans le genre Paſtoral..... Ce Prince aimoit à ſe voir déſigné ſous le nom & les attributs du Dieu de la Poéſie.

(*) *Quintilius Varus s'étoit acquis quelque réputation dans les armes au tems que Virgile écrivoit ce Poëme. Il fut enſuite célebre par ſes malheurs & par la perte des trois Légions qu'il commandoit en Allemagne, & qu'Aminius défit dans la Forêt de Tomberg.*

Un doux jus, bu la veille aux fêtes de Bacchus,
Tenoit encor ſes ſens aſſoupis & vaincus,
Quand deux jeunes Bergers, Silvanire & Mnaſile,
Troublerent à deſſein la paix de cet aſyle.
Depuis long-tems Silene, Oracle de ces lieux,
Leur promettoit en vain des chants myſtérieux:
Il avoit juſqu'alors éludé leur pourſuite;
Mais leurs efforts enfin empêcherent ſa fuite.
La jeune Églé ſurvient, & ſe joint aux Paſteurs
Pour former au vieillard une chaîne de fleurs.
Captif en ces liens, Silene ſe réveille:
On voit naître les Ris ſur ſa bouche vermeille:
Vous l'emportez, dit-il, & je ſuis arrêté;
Je vois bien à quel prix on met ma liberté.
Vous voulez que des tems je vous chante les faſtes,
Un jour ne peut ſuffire à des ſujets ſi vaſtes:
Commençons cependant, contentons vos deſirs:
Pour vous, je vous réſerve, Églé, d'autres plaiſirs.
Rompez, jeunes Paſteurs, cette chaîne inutile,
Et comptez ſur la foi de ma Muſe docile.
Il dit. Tout à l'envi s'apprête à l'écouter:
Ses liens ſont briſés, il commence à chanter.

Aux ſublimes accens de l'immortel Silene,
Les vents, au loin chaſſés, ne troubloient pas la plaine;
Les Ruiſſeaux s'arrêtoient & n'oſoient s'agiter,
Les Echos admiroient & n'oſoient répéter;
Les Nymphes, les Sylvains, formant d'aimables danſes,

Suivoient d'un pas léger ſes brillantes cadences.
Le rivage d'Amphriſe & le bois d'Hélicon
Furent ſouvent charmés par le chant d'Apollon ;
Le ſombre Roi du Styx, aux tendres airs propice,
Fut touché des accords de l'Epoux d'Euridice :
Mais la voix du Vieillard cher au Dieu des Raiſins,
Charma bien plus encor les rivages voiſins.
Il décrivoit d'abord la naiſſance du Monde.
Rien n'exiſtoit encore ; une maſſe inféconde
Formoit un vaſte amas d'atômes confondus
Dans les déſerts du vuide au haſard répandus ;
Ce néant eut ſa fin ; l'Univers reçut l'être,
Des atômes unis le concours fit tout naître ;
Il fit les Élémens, qui, par d'heureux accords,
Formerent, à leur tour, tous les lieux, tous les corps :
Les plaines de Cybèle & les champs de Nérée
Occuperent leurs rangs ſous la Sphère éthérée,
Et ſur ces ſombres lieux, muettes régions,
Où le trépas conduit ſes pâles légions.
Quel ſpectacle pompeux ! Du Monde jeune encore
Quel fut l'étonnement, quand la naiſſante Aurore
Pour la premiere fois ouvrant un Ciel vermeil,
Fit luire, aux yeux charmés, l'empire du Soleil !
Bientôt ce Dieu fécond, ame de la Nature,
Du Monde, obſcur ſans lui, fit briller la ſtructure,
Et donna, de ſon char élevé ſur les airs,

Du jour & des couleurs à tant d'êtres divers.
La Terre, à ſon aſpect riche & fertiliſée,
Des plus précieux dons ſe vit favoriſée;
Elle enfanta les Fleurs, les premieres Moiſſons,
La Vigne, les Vergers, les Bois & les Buiſſons:
Un Peuple d'animaux erra dans nos montagnes,
Les Troupeaux, moins craintifs, peuplerent les campagnes,
L'air eut ſes Citoyens, l'Onde ſes Habitans;
Ainſi, pourſuit Silene, on vit naître les Tems.
Les Humains vertueux, ſous le ſceptre de Rhée,
Virent du ſiecle d'or la trop courte durée;
Les coupables Enfans de ces premiers Mortels
Altérerent les mœurs, foulerent les Autels;
La Vertu fugitive, aux jours de Prométhée,
Reprit ſon vol aux Cieux d'une aile enſanglantée:
Par le Dieu du Trident l'Olympe fut vengé,
La Mer fut le tombeau du Monde ſubmergé.
L'Epoux ſeul de Pyrrha, dans cette nuit profonde,
Survécut avec elle aux ruines du Monde;
De la Terre en ſilence il peupla les déſerts
Sur les vaſtes débris du premier Univers.
Ainſi chante Silene, ainſi ſa main retrace
Le tableau des malheurs de la mortelle race,
Par Mnémoſyne inſtruit des faits de tous les tems,
Il en peint aux Bergers mille traits éclatans.
Il plaint le jeune Hylas long-tems pleuré d'Alcide,

Une Nymphe l'entraîne en ſa grotte liquide :
Alcide en vain l'appelle aux rives d'alentour ,
Hylas ne répond plus, ſa perte eſt ſans retour.
 L'éloquent Demi-Dieu chante enſuite & déteſte
Du Monſtre des Crétois la naiſſance funeſte ;
Il chante cette Reine , Epouſe de Minos,
Heureuſe ſi jamais on n'eût vu de Troupeaux.
Des Filles (*) de Prétus les fureurs ſont connues ,
Leurs vains gémiſſemens inſulterent les nues ;
Mais leur délire ardent , leurs ſtupides fureurs
N'ont jamais de la Crête égalé les horreurs.
O honte ! ô crime affreux ! Quels feux brûlent tes veines !
Folle Paſiphaë! qu'attends-tu dans ces Plaines ?
Le Taureau que tu ſuis ne comprend point tes pleurs ;
Epris d'autres amours, il foule un lit de fleurs ,
Et toujours inſenſible à tes flammes brutales ,
Dans quelque pâturage il te fait des Rivales.
Chaſtes Nymphes d'Ida , ſortez de vos forêts ,
Que ce Taureau fatal expire ſous vos traits ;
S'il ne s'offre à vos coups ſur la rive voiſine ,
Volez, ſuivez ſes pas juſqu'aux murs de Gortine ;
Sacrifiez ce monſtre , & vengez en ce jour

(*) *Lyſippe , Ipponcé & Cyrianeſſe , filles de Prétus & de Stenoboé , ſe vanterent d'être plus belles que Junon. La Déeſſe , jalouſe & irritée , les frappa d'un genre de folie qui leur fit croire qu'elles étoient métamorphoſées en Vaches.*

Les loix de la Nature & l'honneur de l'Amour.
Pour égayer ses Vers, l'ingénieux Silene
Peint le triomphe heureux du galant Hippomene.
Il décrit les fruits d'or, dont l'éclat enchanteur
Sut soumettre Atalante à ce jeune Vainqueur.
Des Sœurs de Phaëton il chante la tendresse :
Il chante aussi (*) Gallus, des rives du Permesse,
Conduit par une Muse à la Cour d'Apollon,
Et reçu par ce Dieu dans le sacré Vallon.
A le combler d'honneurs tout se plaît, tout conspire;
Linus, ce beau Berger, inventeur de la lyre,
Sous un habit de fleurs, le front ceint d'un laurier,
Au-devant de Gallus s'avance le premier :
Agréez, lui dit-il, cette flûte champêtre,
Le Pasteur Hésiode en fut le premier maître :
Avec elle il chanta les immortelles Sœurs,
Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs;
Attirés par ses sons du sommet des montagnes,
Les Cédres descendoient au milieu des campagnes.
Pour charmer, comme lui, ce séjour adoré,
Héritez, cher Gallus, ce hautbois révéré:
Des bois sacrés du Pinde osez chanter la gloire,
Ils en seront plus chers aux Filles de Mémoire.
Silene chante aussi ce parricide Amour
Qui ravit à Nisus la couronne & le jour.

(*) *Cornelius Gallus, Poëte, ami de Virgile.*

Il peint cette Scylla, dont les monſtres avides
Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides
Les Nochers gémiſſans, & les triſtes vaiſſeaux
D'Ulyſſe pourſuivi par le Tyran des Eaux.
Du barbare Térée il décrit la diſgrace :
Il décrit les horreurs & le deuil de la Thrace,
Quand l'innocent Itys, à peine hors du berceau,
De ſon pere coupable eut le ſein pour tombeau :
Pour fuir ces lieux ſanglans, Philomele vengée
Prend un nouvel eſſor, en Roſſignol changée,
Et le funeſte auteur de tant de noirs forſaits
S'envole & traîne au loin d'inutiles regrets.
Qui pourroit bien louer la voix divine & tendre
Qu'aux deux Bergers charmés le Vieillard fit entendre ?
Du Souverain des Vers tels étoient les accords,
Quand l'heureux Eurotas (*), arrêté ſur ſes bords,
Inſtruiſit les Echos à redire la plainte
Que Phébus adreſſoit à l'Ombre d'Hyacinthe.
Ainſi mille Zéphirs portoient juſques aux Cieux
Du Maître de Bacchus les chants mélodieux,
Quand la nuit, terminant ce beau jour avec peine,
Sépara les Paſteurs de l'aimable Silene.

(*) *Fleuve voiſin de Lacédémone.*

ÉGLOGUE VII.

MÉLIBÉE.

DISPUTE PASTORALE.

CORYDON, TYRSIS, MÉLIBEE.

MÉLIBÉE.

Sous de frais alisiers Daphnis étoit assis:
Près de lui deux Bergers, Corydon & Tyrsis
Gardoient tranquillement, couchés sur des feuillages,
Leurs Troupeaux réunis dans les mêmes herbages.
Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,
Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux:
Ils alloient commencer leur dispute incertaine,
Le hasard m'amena vers le lieu de la Scene:
(Je cherchois mon Bélier égaré dans ces champs,
Tandis que je plaçois mes myrthes loin des vents.)
« Venez: me dit Daphnis, j'ai vu dans cette route
» Un Bélier vagabond, que vous cherchez sans doute:
» Soyez moins inquiet, il suivra les Troupeaux
» Que le soir va conduire aux sources de ces eaux;

» Partagez avec nous, ſur ces rives fécondes,
» Le plaiſir d'un concert & la fraîcheur des ondes:
» Ce beau Fleuve (*), en baignant ce bocage ſecret,
» Coule plus lentement, & s'éloigne à regret.
» A nos yeux enchantés ſon cryſtal repréſente
» D'un Ciel riant & pur la peinture flottante :
» Là, le bruit de l'Abeille errante ſur les fleurs,
» Joint aux chants des Oiseaux des ſons doux & flatteurs. »

Il dit. De tant d'attraits pouvois-je me défendre?
D'autres ſoins m'appeloient; mais il fallut me rendre.
Déja l'heure approchoit de fermer mon Bercail,
En faveur des Bergers je remis ce travail.
Soumis aux doctes loix des Muſes Paſtorales,
Tour-à-tour ils formoient des cadences égales;
Dans ſes Chanſons, Tyrſis parut trop plein d'aigreur;
Le chant de Corydon avoit plus de douceur.

CORYDON.

Vous qui formez Codrus (**), Déïtées d'Hippocrene,
Formez auſſi mon goût aux plus aimables Vers:

(*) *Le Mincio, Riviere du Mantouan, aujourd'hui le Menzo.*

(*) *Poëte illuſtre, ami & contemporain de Virgile. Ses Ouvrages ne nous ont point été conſervés.*

Je ſuſpends pour toujours ma flûte à ce vieux frêne,
S'il ne m'eſt point donné d'égaler ſes beaux airs.

TYRSIS.

Vous, dont l'art aux beaux Vers donne l'ame & la vie,
D'un lierre immortel, Muſe, parez mon front:
Que le pâle Codrus en expire d'envie:
Que pour lui mes honneurs ſoient un mortel affront.

CORYDON.

Déeſſe des Chaſſeurs, agréez mon hommage;
D'un Cerf ſur votre Autel j'ai ſuſpendu le bois.
D'un porphyre brillant j'ornerai votre Image;
Si Phébus, votre frere, anime mon hautbois.

TYRSIS.

Tous les ans, d'un lait pur, une coupe t'eſt dûe,
Priape: c'eſt aſſez pour un Dieu tel que toi;
Si mon Troupeau s'accroît, j'ornerai ta ſtatue,
Et dans tous nos jardins nous chéririons ta loi.

CORYDON.

Charmante Galatée, aimable Néréïde,
Toi, dont le plus beau Cygne envieroit la blancheur,
Si tu m'aimes encor, quitte ta grotte humide,
Et du ſoir avec moi viens goûter la fraîcheur.

TYRSIS.

Nymphe que je chéris, que ton cœur me dédaigne,
Qu'il rejette mes soins, mes vœux & mes préſens;
Fuis-moi comme l'on fuit les poiſons de Sardaigne (*),
Si les jours, loin de toi, ne me ſemblent des ans.

CORYDON.

Le Printems eſt fini : les Troupeaux, aux lieux ſombres,
Déja cherchent à fuir les premieres chaleurs :
Hêtres, couvrez le mien de vos plus fraîches ombres;
Ruiſſeaux, changez pour lui vos bords en lits de fleurs.

TYRSIS.

Quand l'Hyver revenu nous chaſſe des bruyeres,
Mon foyer me défend du ſouffle des Autans;
Je le crains auſſi peu qu'un loup craint des Bergeres,
Et j'attends que Progné m'annonce le Printems.

(*) *L'iſle de Sardaigne portoit une herbe fort ſinguliere; ceux qui en avoient mangé mouroient en riant malgré eux. C'eſt de-là qu'on appelle un ris forcé,* Ris Sardonien.

CORYDON.

Dans la ſaiſon des fruits tout rit en ces campagnes;
Iphis eſt parmi nous, les Jeux ſont avec lui :
Mais ſi ce beau Berger ſortoit de nos montagnes,
Fleurs,Fontaines,Ruiſſeaux,tout ſécheroit d'ennui.

TYRSIS.

Tout languit dans nos champs, quand Philis eſt abſente,
L'herbe meurt, l'air moins pur nous voile le Soleil,
Dès que Philis revient, la Terre eſt plus riante,
Le Soleil reparoît dans un char plus vermeil.

CORYDON.

L'Ormeau plaît au Dieu Pan, le Pampre au Dieu d'Automne,
Le Laurier à Phébus, & le Myrthe à Cypris ;
Mais le verd Coudrier pare mieux ma Couronne;
Il plaît à ma Bergere, il mérite le prix.

TYRSIS.

L'Arbre (*) chéri d'Alcide orne bien un rivage,
Le Chêne une forêt, le Tilleul un jardin;
Mais la jeune Philis les orne davantage,
Quand elle y vient cueillir les préſens du matin.

(*) *Le Peuplier. Hercule s'en couronna lorſqu'il deſcendit aux Enfers.*

MÉLIBÉE.

Des deux Bergers rivaux telle fut la dispute;
Ils joignirent aux Vers les accords de la flûte :
En vain le fier Tyrsis jugea son chant vainqueur;
Corydon enleva mon suffrage & mon cœur.



ÉGLOGUE VIII.

LES REGRETS DE DAMON,
ET LE SACRIFICE MAGIQUE.

DAMON, ATIS.

AMOUR, Dieu des Bergers, toi qui regles leurs ſons,
De Damon & d'Atis redis-moi les Chanſons;
Quels airs formoient leur voix, lorſque pour les entendre
Les Troupeaux enchantés négligeoient l'herbe tendre,
Les Tigres adoucis venoient les admirer,
Les Ruiſſeaux arrêtés craignoient de murmurer.
Soutiens mes foibles chants, ô toi (*) que la Victoire
Ramene à nos deſirs ſur l'aile de la Gloire.
Jeune Triomphateur, quand viendra l'heureux tems
Où je ſaurai chanter tes exploits éclatans?
Prêt à quitter pour toi la ruſtique muſette,
Déja j'oſe eſſayer l'héroïque Trompette:

(*) *Octavien-Céſar; il venoit de la bataille de Philippe, dans laquelle il avoit défait l'Armée de Brutus & de Caſſius, meurtrier de Jules-Céſar.*

Sous tes yeux autrefois ma Muſe, jeune encor,
Vers le double côteau prit ſon premier eſſor;
Elle oſa de ſes chants te vouer les prémices,
Elle veut les finir ſous tes brillans auſpices:
Mais avant que ſa voix, ſur de plus nobles airs (*),
Du Chantre d'Ilion imitant les beaux Vers,
Te marque au rang des Dieux de l'heureuſe Italie,
Souffre encor ces chanſons que me dicte Thalie,
Et permets que la main des timides Paſteurs
Uniſſe à tes lauriers un lierre & des fleurs.

La nuit diſparoiſſoit; l'Amante de Céphale
Venoit ouvrir au jour la rive orientale,
La diligente Abeille arrivoit ſur le thyn,
Et les troupeaux goûtoient la fraîcheur du matin;
Quand le triſte Damon, penché ſur ſa houlette,
Fit retentir au loin ſa plaintive muſette.
Un beau jour commençoit; mais un cœur plein d'ennui
Goûte-t-il les beaux jours? Il n'en eſt plus pour lui.

DAMON.

Parois, s'écrioit-il, ranime ta lumiere,
Du Soleil renaiſſant trop lente avant-couriere,
Etoile que chérit la Mere des Amours,
Brille aux Cieux, ouvre enfin le dernier de mes jours.

(*) *Il annonce l'Eneïde. J'ai cru pouvoir mettre ici Homere, au lieu de Sophocle que porte le texte.*

Victime des rigueurs d'une Amante infidelle,
Pour la derniere fois je viens me plaindre d'elle:
Ciel, je m'en plains à toi. Souffrez-vous, Immortels,
Qu'on trahiſſe un Amour juré ſur vos Autels?
Muſe, prête au chagrin qui va finir ma vie,
Les triſtes airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Pour fuir le Dieu des bois, plongée au fond des eaux,
Syrinx fut tranformée en d'utiles roſeaux,
Pan embraſſoit les joncs qui cachoient ſa Bergere;
Il tira des ſoupirs de leur tige légere;
Du Ménale, à l'inſtant, les fideles échos
Répéterent les ſons des premiers chalumeaux.
Pourſuis, Muſe; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Le croirai-je, grands Dieux! Quoi! pour d'autres Amours
Daphné quitte Damon! Je la perds pour toujours!
Trop crédules Amans, fiez-vous aux Bergeres;
Idolâtrez encor ces Beautés menſongeres.
Daphné chérit Mopſus! Quelle étrange union!
Ainſi, que la brebis s'uniſſe au vieux lion;
Que les chiens de Diane & les biches craintives
Viennent bondir enſemble, & boire aux mêmes rives;
Après l'affreux hymen qui cauſe mon trépas,
Ces monſtrueux accords ne me ſurprendront pas.

Prépare, heureux Rival, cette charmante Fête,
Aux Autels de Vénus va mener ta conquête ;
Triomphe, & par tes vœux hâte la fin du jour,
L'inſtant du Sacrifice, & l'heure de l'Amour.
Pourſuis, Muſe ; au chagrin qui va finir ma vie.
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Quel caprice! Quel choix! pour cet indigne Epoux,
Peux-tu rompre, Daphné, les liens les plus doux?
Le Ciel protége-t-il les Bergeres perfides?
Ton cœur ne craint-il point les noires Euménides?
Ah! ſi les Dieux cruels autoriſent ton choix,
Songe au moins qu'il te rend la fable de nos bois.
Pourſuis, Muſe; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Ingrate, ſouviens-toi de nos jeunes plaiſirs :
Tu fus le ſeul objet de mes premiers ſoupirs ;
Nés au même hameau, dans les jeux de l'enfance,
Nous goûtions les douceurs d'une même innocence :
Ta naiſſante beauté ſavoit déja charmer ;
Mon cœur déja ſenſible apprenoit à t'aimer :
Je n'avois pas douze ans ; aux beaux jours de l'Automne
Je t'ouvrois nos vergers pleins des dons de Pomone ;
Pour toi je dépouillois nos arbres les plus beaux,
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux ;

Je voyois, j'admirois le progrès de tes charmes;
Qui l'eût dit qu'ils devoient me coûter tant de larmes?
Ta chaîne seule, Hymen, manquoit pour nous unir;
Devois-tu naître, Amour, si tu devois finir?
Poursuis, Muse; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Dans ma jeunesse, Amour, je t'avois trop connu.
Hélas! je te croyois un enfant ingénu:
Mais, cruel! tu n'es point, non, (j'en crois mes disgraces)
Ni le Fils de Vénus, ni le Frere des Graces;
Paphos ne t'a point vu naître au Printems nouveau;
Le Riphée ou l'Athos t'ont servi de berceau.
Dans le sein d'Alecton, monstre! tu pris naissance.
Une horrible lionne allaita ton enfance,
La Thrace t'endurcit au sein des noirs frimats,
Et les Scythes au meurtre instruisirent ton bras.
Poursuis, Muse; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Livrée à tes fureurs, impitoyable Amour,
Une Mere à ses fils a pu ravir le jour;
Méconnois-tu ton sang dans ces chères victimes,
Implacable Médée? Amour, voilà tes crimes.
Si ses Fils ont péri par un coup inhumain,
Dans leur flanc innocent tu conduisois sa main.

Pourſuis, Muſe; au chagrin que va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
C'en eſt donc fait! Daphné s'eſt unie à Mopſus.
Que tout change; non, rien ne m'étonnera plus:
Que Flore aime l'Hiver, que les Hibous funebres
Chantent mieux que le Cygne, & craignent les ténebres;
Que dans nos bois Arcas chante comme Amphion,
Que ſa Lyre aux Dauphins rende un autre Arion.
Muſe, c'eſt trop gémir, ceſſe une vaine plainte,
Mon cœur déja flétri ſent ſa mortelle atteinte;
Croîſſez, belles Forêts; adieu, charmans Déſerts;
Je choiſis pour tombeau le vaſte ſein des mers;
Muſe, apprends le à Daphné; pars, vole à la cruelle:
Que mon dernier ſoupir ſoit porté ſur ton aile.
Quels airs chantoit Atis? Euterpe, apprenez-nous
Les fiers enchantemens d'une Amante en courroux:
Atis, d'un bois voiſin avoit vu le myſtere:
Il répéta ces Vers (*) qu'avoit dit la Bergere.

ATIS.

Commençons, chere Iſis; préſente aux Immortels

(*) *Cette piece a beaucoup de l'air de la ſeconde Idylle de Théocrite, où Siméthée, abandonnée auſſi de ſon Amant, pratique dans un ſacrifice nocturne les mêmes cérémonies à-peu-près que la Magicienne de Virgile.*

Cette coupe ſacrée, & dreſſe trois Autels;
Aux ſecrets de mon art unis ton aſſiſtance;
Fixons du beau Daphnis la volage inconſtance,
Brûle ſur ce bûcher la Vervenne & l'Encens,
Ma voix va proférer de ſuprêmes accens.
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Tout ſubit de mon art l'inévitable loi;
Vainqueur de la Nature, il la remplit d'effroi;
A mon gré le Ciel tourne, & la Terre tremblante
Voit deſcendre le char de la Lune ſanglante.
Circé retint, par l'art des magiques accords,
Les Compagnons d'Ulyſſe enchantés ſur ſes bords.
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Iſis, ſois attentive au myſtere ſecret:
De Daphnis fugitif place ici le portrait;
Je le dois couronner de ces trois bandelettes,
J'y ſuſpends en feſtons trois rangs de violettes,
Je le porte trois fois autour de trois Autels,
Ce nombre fut toujours chéri des Immortels.
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Forme trois nœuds, Iſis, & chante en les formant:
« Que Vénus ſoit propice à ce lien charmant ».
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

L'argile s'endurcit à ce feu de lauriers,
La cire s'attendrit près des mêmes brasiers;
Ainsi, que, pour moi seule attendri, doux, sincere,
Daphnis soit endurci pour toute autre Bergere.
Cieux, Enfers, unissez vos secours à mes vœux;
Et toi, puissant Amour, porte-lui tous tes feux.
Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Non, non: perdons l'Ingrat; qu'il éprouve à son tour
Le tourment de m'aimer sans me donner d'amour.
Qu'il souffre, sans me voir sensible à son supplice,
Ce que souffre un Taureau que fuit une Génisse,
Quand, las de la poursuivre, il tombe au bord des eaux,
Et ne peut vers la nuit rejoindre les troupeaux.
J'en jure ces Autels, s'il résiste à mes charmes,
Ses jours sont dévoués à d'éternelles larmes.
Pourquoi garder ses dons autrefois si chéris?
Il n'a plus de tendresse, elle en fesoit le prix.
De la foi des Amans trompeurs & foibles gages,
Que sert votre secours contre des cœurs volages?
Brûlez, disparoissez, chers & tristes présens,
Puisque je perds un cœur dont vous m'étiez garants.
Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Un savant Enchanteur, aux rives de Colchos,

M'a cueilli ces poiſons nés du ſein des tombeaux:
Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
Fléchit des noirs torrens les Déïtés ſuperbes;
Par leur ſecours vainqueur l'Amante de Jaſon
Conquit à ſon Héros la brillante Toiſon.
Souvent au fond des bois, par leur vertu ſuprême,
J'ai vu Mœris en loup ſe transformer lui-même:
Dans l'horreur de la nuit, autour des monumens,
Il erre, il ſoumet tout à ſes enchantemens.
Des portes du trépas, & des Royaumes ſombres,
Aux ordres de ſa voix j'ai vu ſortir les Ombres;
Vers leurs ſources j'ai vu les Fleuves remontés,
Et dans d'autres guérêts les Épis tranſplantés.

Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

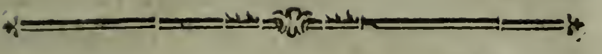
Le cruel ne vient point. Que ſervent mes accens?
Un Dieu plus fort rend-t-il mes efforts impuiſſans?
Tentons un dernier charme: Iſis, prends cette cendre,
Dans le ruiſſeau voiſin nous devons la répandre;
Répands-la loin de toi, ſans y porter les yeux:
Ici peut-être enfin le Ciel m'aidera mieux.

Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

Que vois-je? Dieux du Styx, ſeriez-vous moins cruels?
Quel préſage brillant embellit ces Autels!
La cendre de ces fleurs ſe ranime elle-même:

Dois-je m'en croire ? Hélas ! on croit tout, quand
on aime.
Non, ce n'eſt point l'erreur d'un trop crédule
amour ;
Le chien de mon Berger m'annonce ſon retour.
Aux charmes infernaux d'un magique myſtere
Fais ſuccéder, Amour, les charmes de Cythere.





ÉGLOGUE IX.

MŒRIS.

LYCIDAS, MŒRIS.

LYCIDAS.

QUEL ſujet, cher Mœris, vous conduit à la
Ville (*)?

MŒRIS.

Hélas! ici bientôt je n'aurai plus d'aſyle.
Ciel! à tant de malheurs ſi j'étois réſervé,
A des ans ſi nombreux pourquoi ſuis-je arrivé?
« Fuis, m'a dit un cruel, fuis, cherche une autre
terre:
» Ton champ devient le mien par les loix de la
guerre ».

Cette Eglogue nous rappelle la premiere. Le Pere de Virgile ne put long-tems jouir en repos du bienfait de Céſar, ni du privilége dont il eſt parlé dans le TITYRE. *Il fut chaſſé de ſa Terre par Arius, Officier des Légions de Marc-Antoine. Sous le nom de Mœris, il raconte ici ſon infortune au Berger Lycidas, tandis que Virgile ſon fils, parti pour Rome, eſt allé porter ſa plainte à ſes Protecteurs ſur cette nouvelle violence.*

(*) *Mantoue.*

Berger, tel eſt mon ſort; vous voyez ces chevreaux,
Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux;
Mais plaiſe aux Dieux Paſteurs, Souverains des
Prairies,
Que ce préſent forcé nuiſe à ſes Bergeries.

LYCIDAS.

Un Berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux Vers,
Par votre fils Ménalque (*), au Dieu de Rome
offerts,
On vous laiſſoit un champ depuis cette colline
Juſqu'à ce plan d'ormeaux que le fleuve termine.

MŒRIS.

Il eſt vrai : mais tout change, & nos Vers ſont
perdus;
Les paiſibles hautbois ne ſont plus entendus;
Le ſon tumultueux des bruyantes trompettes
Rend les Muſes des bois craintives & muettes.
Leur foible troupe en deuil fuit des lieux d'alen-
tour,
Comme fuit la Colombe à l'aſpect de l'Autour.
Pour moi, ſi, profitant des préſages céleſtes,
Je n'avois prévenu des malheurs plus funeſtes,
J'aurois déja ſubi la plus cruelle mort,
Et l'aimable Ménalque eût eu le même ſort.

(*) *Virgile.*

LYCIDAS.

O Dieu! Mais, cher Mœris, cet étranger féroce
L'eût-il assez été pour ce forfait atroce?
Ménalque, cher Pasteur, délices de nos champs,
Ah! si tu n'étois plus, qui nous rendroit tes chants?
Qui loueroit comme toi les Nymphes bocageres,
Les amours des Bergers, les attraits des Bergeres?
Quel autre chanteroit des Vers en ce séjour
Tels que ceux qu'en secret tu m'appris l'autre jour,
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux rives
Dont le Dieu recueillit tes Muses fugitives?
Mais insensiblement mon troupeau reste au loin;
Jusques à mon retour, Tityre, ayez-en soin:
Quand vous le conduirez au bord de la riviere,
Evitez du bélier la corne meurtriere.

MŒRIS.

Les beaux Vers qu'en partant Ménalque vous a lus,
Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus (*).
Je veux t'offrir des Vers que Phébus même avoue,
Varus, si nous restons dans nos champs de Mantoue.
O déplorable Ville! O champs abandonnés!
Ne vous verrai-je plus féconds & fortunés?

(*) *C'est le même dont il est parlé dans la sixieme Eglogue.*

Vous feriez moins en proie aux horreurs de Bellone,
Si vous étiez, hélas ! moins voifins de Crémone (*).

LYCIDAS.

De votre docte fils j'aime toujours les Vers.
De grace, apprenez-moi quelqu'un de fes beaux airs ;
Ainfi, du plus doux miel que vos rûches foient pleines ;
Que toujours vos brebis foient fécondes & faines.
Chantez : moi même auffi j'ai fait quelques chanfons ;
Les Mufes quelquefois m'ont donné des leçons,
Nos Bergeres fouvent ont vanté ma mufette ;
Mais je n'ofe me dire ou me croire Poëte :
Je fais que, pour prétendre à ce nom glorieux,
Il faut pouvoir chanter les Céfars & les Dieux.
Timide admirateur des Cygnes du Parnaffe,
A les fuivre de loin je borne mon audace.

MŒRIS.

Des chanfons de Ménalque écoutez quelques Vers.

(*) *Après la Victoire remportée fur Caffius & Brutus, les Triumvirs diftribuerent à leurs Soldats les territoires des Villes qui avoient fuivi le parti des Meurtriers de Jules-Céfar ; Crémone étoit de ce nombre : fes campagnes ne fuffifant pas, on étendit le partage des terres jufqu'aux Villes voifines, à celles même qui n'étoient point coupables : Mantoue en fouffrit, quoiqu'elle n'eût point armé contre le Triumvirat.*

Un Paſteur y rappelle une Nymphe des Mers.

Des Grottes d'Amphitrite,
Climène, entends ma voix.
Le mois des Fleurs t'invite
A rentrer dans nos Bois:
Sur ces rives fécondes
Quand Flore eſt de retour,
Quel charme ſous les Ondes
Fixe encor ton ſéjour?

De l'Alcyon tranquille
Zéphyre, au ſein des airs,
Soutient d'une aile agile
Le Berceau ſur les Mers:
Cette jeune fougere
Où paiſſent mes Moutons,
A plus droit de te plaire
Que l'antre des Tritons.

Sous ces ombres nouvelles
Tout conſpire aux beaux jours,
Des nuits encor plus belles
Conſpirent aux Amours.
Des Grottes d'Amphitrite,
Climène, entends ma voix;
Le mois des Fleurs t'invite
A rentrer dans nos Bois.

LYCIDAS.

Un ſoir, dans ces vallons, ſur des tons plus ſublimes,
Chantant d'un nouveau Dieu les honneurs légitimes,
Vous vantiez les beaux jours promis à l'Univers;
Je n'en ſais que le chant, rappellez-m'en les Vers.

MŒRIS.

Des Aſtres trop connus n'obſervons plus les routes:
L'Ame du Grand Céſar (*), *Aſtre plus radieux*,
Répand ſes feux brillans ſur les céleſtes Voûtes,
Et la fécondité ſur ces aimables lieux.
Sous l'aſpect bienfeſant de ce Signe propice,
Nos côteaux s'orneront de raiſins plus nombreux;
Et les arbres, plantés ſous ſon fertile auſpice,
Auront encor des fruits pour nos derniers Neveux.
Pardonnez, je ne puis rien chanter davantage,
Ma mémoire s'éteint, tout s'éteint avec l'âge.
Des Muſes, jeune encor, quand je ſuivois la Cour,
Je ſavois aſſez d'airs pour chanter tout le jour;
Ce bel âge n'eſt plus, tout cede à la vieilleſſe.
Non, je n'ai plus de voix comme dans ma jeuneſſe;
Dans ces gracieux jours, ſous mes doigts plus légers,
Mon chalumeau docile enfantoit de beaux airs;

(*) *Aprés la mort de Jules-Céſar, une Comete parut au Ciel. Le Peuple crédule la pris pour l'Ame de Céſar.*

Mais par le froid des ans ma main trop engourdie,
N'eſt plus propre à former de vive mélodie.
Des Vers que je ſavois le ſouvenir m'a fui :
Au retour de mon Fils vous les ſaurez de lui.

LYCIDAS.

Non, Mœris, c'eſt de vous que je veux les entendre.
Je ſais que votre chant eſt encor vif & tendre ;
Le ſilence des vents endormis dans ces bois,
Et le calme des eaux favoriſent nos voix ;
Repoſons-nous ici, chantons ſous ce feuillage,
Nous avons déja fait la moitié du voyage.
Déja de Bianor (*) j'apperçois le tombeau ;
Des Bergers, pour l'orner, dépouillent un ormeau :
Si pourtant vous craignez que cet épais nuage
N'amene avec la nuit quelque ſubit orage,
Cédez-moi ce fardeau (**), chantez même en marchant ;
L'ennui du Voyageur ſe charme par le chant.

MŒRIS.

Ceſſez de m'arrêter, arrivons à la Ville,
Avant que le Soleil s'ouvre l'onde tranquille :
Il va finir ſa courſe, & ſon char plus penchant
Semble déja toucher aux portes du Couchant.

(*) *Le Fondateur de Mantoue.*

(**) *Les Chevreaux dont Mœris a parlé.*

ÉGLOGUE X.

GALLUS.

NYMPHE, autrefois propice au Pasteur de Sicile,
A mes derniers accords daignez être facile :
Aux soupirs de Gallus mêlons de tristes airs ;
De ma Muse champêtre il exige des Vers :
Puis-je les refuser ? il les veut d'un goût tendre,
Et tels que Lycoris se plaise à les entendre.
Commencez, consolez de funestes amours,
Aréthuse, &, pour prix de vos heureux secours,
Dans les champs d'Amphitrite & des ondes ameres,
Que vos Ondes toujours coulent douces & claires :
Puissiez-vous sans mélange, au sein des vastes flots,
A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux.

Le Poëte, sous des images Pastorales, déplore l'opiniâtre passion de Gallus pour Cythéris, Actrice fameuse du Théâtre Romain, qui avoit beaucoup d'esprit & de goût. Elle est ici appellée Lycoris, nom sous lequel Gallus l'avoit célébrée dans ses Elégies. Pour ajuster son sujet au génie de l'Eglogue, Virgile fait un Berger de son ami. Il feint que Gallus s'est retiré dans les bois de l'Arcadie, où les Dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidelle Cythéris.

Chantons : tout s'attendrit; mes brebis attentives
Semblent s'intéresser à mes chansons plaintives,
L'Amante de Narcisse, oubliant ses malheurs,
Dans ses antres profonds redira nos douleurs.
Des secrets de Phébus Nymphes dépositaires,
Sur quels bords étiez-vous, dans quels bois solitaires,
Quand l'aimable Gallus, prêt à perdre le jour,
Dans un triste désert exhaloit son amour?
Ah! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives :
Sans doute au bruit des eaux tristement fugitives,
Vous eussiez reconnu dans le sacré Vallon,
Que tout plaignoit le sort d'un ami d'Apollon.
Les lauriers languissoient sous leurs tiges flétries,
Les fleurs mouroient autour des fontaines taries,
Et des bois d'Hélicon les sensibles Echos,
En sons entrecoupés répétoient des sanglots.
Seul, & de Lyoris pleurant la perfidie,
Gallus sut émouvoir les rochers d'Arcadie :
Un troupeau, près de lui languissamment errant,
Partageoit la douleur de son Berger mourant ;
(Souffre ce nom champêtre, ingénieux Poëte :
Amphion, Adonis ont porté la Houlette.)
Aux antres du Lycée (*), attirés par tes pleurs,
Des hameaux d'alentour vinrent mille Pasteurs ;
Par des soins complaisans, cette troupe attristée,
Vouloit rendre le calme à ton ame agitée :

(*) *Montagne de l'Arcadie.*

Inutiles efforts; Phébus même, attendri,
Eut peine à conſoler ſon premier favori.
Cher Gallus, dit le Dieu, quel fol amour t'enchante!
Ta Lycoris te fuit, cette volage Amante,
Fidelle à ton rivale, brave en d'autres climats
Les périls de la guerre, & l'horreur des frimats.
Avec Faune & Silvain, Pan, le Dieu des campagnes,
Pour ſoulager Gallus, vint du fond des montagnes:
Quel déſeſpoir, dit-il, Berger infortuné!
A perdre ainſi tes jours es-tu donc obſtiné?
L'Amour n'eſt point ſenſible à tes vives allarmes;
C'eſt un enfant cruel, il ſe plaît dans les larmes.
Nos malheurs ſont ſes jeux, nos peines ſes plaiſirs;
L'Abeille vit de fleurs, l'Amour vit de ſoupirs.
De ſa peine, à ces mots, calmant la violence,
Gallus rompit enfin un lugubre ſilence;
D'une voix preſque éteinte il dit en ſoupirant:
Derniers Témoins des maux d'un Berger expirant,
Paſteurs de l'Arcadie, Arbitres des airs tendres,
Bientôt vous donnerez un aſyle à mès cendres;
Mon Ombre chez les Morts deſcendra ſans regrets,
Si vous éterniſez mon nom dans vos forêts.
Hélas! de mon deſtin que n'ai-je été le maître?
Sous vos paiſibles toîts ſi le Ciel m'eût fait naître,
Je chérirois encore le lieu de mon berceau
Dans nos champs où l'Amour a creuſé mon tombeau.

Occupé parmi vous aux ſoins des Bergeries,
Heureux, j'euſſe trouvé dans vos plaines chéries
De plus fideles cœurs, des plaiſirs plus conſtans,
Et pour moi Lachéſis eût filé plus long-tems.
J'aurois aimé ſans crainte une ſimple Bergere,
Par ſa naïve ardeur elle auroit ſu me plaire;
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté,
Elle auroit eu du moins plus de fidélité.
Sur la mouſſe & les fleurs ſouvent aſſis près d'elle;
J'aurois fait chaque jour quelque chanſon nouvelle;
Son nom dans tous mes airs auroit été vanté.
Que n'es-tu, Lycoris, ſur ces charmans rivages?
Les Ris au vôl léger peuplent ces verds bocages:
Plus heureux que les Dieux, j'y vivrois avec toi,
Et l'Univers entier ne ſeroit rien pour moi.
Vains ſouhaits! Tu me fuis. Où pourrois-je encor vivre?
Aux fureurs des combats faut il que je me livre?
Faut-il... Quel ſouvenir réveille mon chagrin!
Près des Alpes, cruelle! aux bords glacés du Rhin,
Loin du plus tendre Amant, & loin de ta Patrie,
Des fougueux Aquilons tu braves la furie.
Reſpectez Lycoris, durs Glaçons, noirs Frimats;
N'empêchez point les fleurs d'éclore ſous ſes pas:
Et vous, Zéphirs, Amours, ſuivez-là ſur ces rives,
Des chaînes de l'Hyver tirez leurs eaux captives,

Que la riante Flore établiſſe ſa Cour
Par-tout où Lycoris fixera ſon ſéjour.
Pour moi, traînant par-tout ma triſte léthargie,
Je conſacre ma flûte aux ſons de l'Elégie.
Que ne puis-je me fuir! Dans les antres des ours
Allons enſévelir & ma flamme & mes jours.
Là, cachant (puiſqu'enfin l'Ingrate m'eſt ravie)
Le reſte infructueux d'une mourante vie,
Mon cœur de ſon tourment fera ſon ſeul emploi,
Je chercherai des bois auſſi triſtes que moi:
J'aimerai votre horreur, ſolitaires Vallées,
Que jamais nul Troupeau, nul Berger n'a foulées;
Mes larmes groſſiront vos torrens fugitifs,
J'apprendrai des ſoupirs à vos Echos plaintifs;
Sur vos jeunes Cyprès, du fer de ma houlette,
J'écrirai les amours que ma Muſe regrette;
Chaque jour vous croîtrez, infortunés Cyprès,
Et vous, traits douloureux gravés par mes regrets:
Mes diſgraces vivront ſur les arbres tracées,
Elles vivront bien plus dans mes ſombres penſées.
Mais que veux-je? pourquoi changer mes jours en nuits?
Fuyons la ſolitude, empire des ennuis:
Sans craindre les rigueurs d'Eole & des Hyades;
Suivons plutôt Diane & les vives Dryades,
Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts;
Le Chevreuil égaré tombera ſous mes traits:

J'y cours... J'erre déja dans des routes ſauvages,
Un Cerf part, il s'élance à travers les feuillages...
J'entends les ſons du cor joints aux voix des
Chaſſeurs,
Et des chiens animés les rapides clameurs:
Viens, ſuis moi, Lycoris... Ah Ciel! que dis-je
encore?
Quel nom m'échappe? Amour, en vain donc je
t'abhorre!
Dieu cruel! n'eſt-il plus d'aſyle ſous les Cieux
Qui dérobe mon cœur à tes traits rigoureux?
Par-tout je te retrouve aux antres des montagnes,
Sous les drapeaux de Mars, dans la paix des
campagnes.
Fuyez, portez ailleurs vos charmes ſuperflus,
Bergers, Chaſſeurs, Guerriers, vous ne me char-
mez plus.
J'eſſuirois vos travaux & vos courſes pénibles,
Sans ramener mon cœur à des jours plus paiſibles:
En vain je voguerois ſur l'Hébre impérieux,
Ses flots lents & glacés n'éteindroient point mes
feux.
Quand, Paſteur d'un Troupeau de l'ardente Lybie
Dans ſes ſables brûlans j'irois cacher ma vie,
Après mille dangers & mille maux ſoufferts,
Mon cœur encor captif gémiroit dans ſes fers.
Amour tient tous les cœurs ſous une même chaîne,

Aimons donc, rendons-nous à ſa loi ſouveraine.
Bornons ici nos airs ; Muſes, ſortons des bois.
Je vous rends pour toujours le champêtre hautbois.
A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire
Ce qu'une amitié tendre en ſa faveur m'inſpire.
Vôlez, portez auſſi mes Vers à Lycoris ;
Ils plairont à Gallus, ſi d'elle ils ſont chéris.
Que par eux cet Amant conſole ſa triſteſſe :
Qu'il en peſe le prix au poids de ma tendreſſe.
Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout tems,
Tel un Tilleul fleuri croît à chaque Printems.
Retournons au bercail, c'eſt trop chanter à l'ombre.
Partez, Moutons ; déja la campagne eſt plus ſombre.
Les Heures chez Thétis ont conduit le Soleil,
Et la nuit fend les airs ſur l'aile du Sommeil.



ÉPITRE

SUR UN MARIAGE.

Sur un rivage ſolitaire
Où, malgré tout l'ennui du tems,
Les frimats, la neige, les vents,
Le foible jour qui nous éclaire,
La tranquille Raiſon préfère
Un foyer champêtre écarté,
Et le ciel de la liberté,
A l'étroite & lourde atmoſphère
Des paravents de la Cité;
Au milieu du ſombre ſilence
De la triſte uniformité,
Et de toute la violence
D'un hiver qui ſera cité,
Et qui, ſoit dit ſans vanité,
Prête à nos champs de Picardie
L'auſtere & ſauvage beauté
Des montagnes de Laponie:
Un bon Hermite confiné,
Dans ſa cabane rembrunie;
Et par cette biſe ennemie,

A ſon grand regret, détourné
Du charme d'occuper ſa vie
Dès la renaiſſante clarté,
Et de l'habitude chérie
D'aller voir avec volupté
Ses arbres, ſon champ, ſa prairie,
Parcouroit par oiſiveté
Une multitude infinie
D'écrits nouveaux ſans nouveauté,
De phraſes ſans néceſſité,
Et de rimes ſans poéſie;
Et dans la belle quantité,
Des œuvres dont nous gratifie
La féconde inutilité,
Et je ne ſais quelle manie
D'une pauvre célébrité,
Il admiroit l'éternité
Des almanachs que le génie,
Qui nous gagne de tout côté,
Fabrique, réchauffe, amplifie,
Pour éclairer l'Humanité,
Et réjouir la compagnie.
Glacé, privé de tout rayon
De cette lumiere féconde
Qui colore, embellit, ſeconde
L'heureuſe imagination;
Au lieu de fleurs & de gazon,

Ne découvrant de ſon pupitre
Que les glaces de ce vallon,
Ces bois courbés ſous l'aquilon,
Ces tapis d'albâtre & de nitre
Étendus juſqu'à l'horiſon :
Loin d'avoir la prétention
Et le moindre goût d'en décrire
La ſombre décoration,
Se trouvant digne au plus de lire,
Il n'auroit guere imaginé
Qu'il alloit oublier l'empire
De l'hiver le plus obſtiné,
Et ſe donner les airs d'écrire.
Dans ce morne & peſant repos,
Une lettre charmante arrive
Des bords toujours chers & nouveaux
Que baigne & pare de ſes eaux
La Seine à regret fugitive.
O traits enchanteurs & puiſſans !
O prompte & céleſte magie
D'un ſouvenir vainqueur des ans !
Aux accens d'une voix chérie,
Qui peut tout ſur ſes ſentimens,
Et qui ſait parer tous les tems
Des roſes d'un heureux génie,
L'habitant déſœuvré des champs,
A cru voir, pour quelques inſtans,

Sa ſolitude refleurie
Briller des couleurs du printems,
Et le rappeller à la vie,
A l'air pur des bois renaiſſans.
Loin de la triſte compagnie
Des brochures & des écrans,
Affranchi de ſa léthargie,
Dans une heureuſe rêverie,
A Croſne il s'eſt cru tranſporté;
Croſne, ce pays enchanté
De la belle & ſimple nature,
De l'eſprit ſans méchanceté,
Du ſentiment ſans impoſture,
Et de cette franche gaieté,
Toujours nouvelle, toujours pure,
Et ſi bonne pour la ſanté.
L'éclat du plus beau jour de fête
Y feſoit briller ce bonheur,
Cette éloquente voix du cœur,
Ce plaiſir que nul art n'apprête;
Un nouvel époux radieux
Venoit d'amener en ces lieux
Sa jeune & brillante conquête;
Les vœux, les applaudiſſemens
Précédoient & ſuivoient leurs traces;
A leurs chiffres reſplendiſſans,
La Gloire uniſſoit ceux des Graces,

Et du génie & des talens ;
Et, ſous ſes auſpices fideles,
Garantiſſant leur ſort heureux,
L'amitié couronnoit leurs nœuds
De ſes guirlandes immortelles.
Un ſolemnel complimenteur,
Un long faiſeur d'épithalames,
Déploiroit ici ſa ſplendeur
En beaux grands vers, en anagrammes,
En refrains de *chaînes*, d'*ardeurs*,
De *beaux deſtins*, de *belles flammes* ;
Il viendroit traînant après lui
Son édition bien pliée,
Bien peſante, bien dédiée,
Mêler les crêpes de l'ennui
Aux atours de la mariée.
Mais laiſſons dans tout leur repos
Les galans innocens propos
Dont les chanſonniers de familles,
Et les aiglons provinciaux,
Forment leurs longues cantatilles,
Leurs vieux impromptus, leurs rondeaux,
Toutes leurs flammes ſi gentilles,
Et leurs perfides madrigaux.
Le ſévere & mâle génie
Du ſage & brillant Deſpréaux

S'indigneroit, si l'ineptie
De tous ces vers de cotterie,
De fadeurs, de mauvais propos,
Profanoit Crosne, sa patrie,
Et par des sons fastidieux,
Troubloit le charme & l'harmonie
De la fète de ces beaux lieux.
Pour combler les plus tendres nœuds,
Que cette union fasse naître
D'illustres rejettons nombreux,
Dans qui la Patrie & le Maître
Puissent en tout tems reconnoître
Des cœurs dignes de leurs ayeux.
A l'unanime & vrai suffrage
Et de la Ville & de la Cour,
Si du fond d'un simple hermitage
On peut allier en ce jour
Un champêtre & naïf hommage;
Parmi les lauriers & l'encens,
Les roses, les myrthes naissans,
Dont les parfums & la parure
Entourent deux époux charmans,
La bonhommie, à l'aventure,
Vient mêler une fleur des champs,
Le symbole des jeunes gens,
Et le bouquet de la nature.

Les pompons, les vernis du tems,
L'eſprit des mots, l'enfantillage,
Les gaietés de tant de plaiſans,
Si facétieux, ſi peſans,
Le ſophiſtique perſiflage,
L'air ſingulier, les tons tranchans,
N'ornent point de leurs agrémens
Ce tribut d'un climat ſauvage.
Loin des tourbillons enchanteurs
Du bel eſprit & du ramage,
Loin des bons airs & de l'uſage,
On n'a que les antiques mœurs,
Le bon vieux ſens de ſon village;
De l'amitié, du radotage,
Un cœur vrai, de vieilles erreurs,
Avec un gothique langage.
Malgré ces défauts importans,
Ces miſeres du bon vieux tems,
Qui ſeroient l'abſurdité même,
Et d'un ridicule ſuprême,
Aux regards de nos élégans,
O vous! pour qui dans ces inſtans
J'ai repris avec confiance
Des crayons oubliés long-tems,
Pardonnez-en la négligence;
Ne voyez que les ſentimens

Qui me tracent, malgré l'abſence,
Vos fêtes, vos enchantemens,
Et me rendent votre préſence.
Connoiſſant bien la ſûreté
De votre goût ſans inconſtance,
Votre amour pour la vérité,
L'air naturel, la liberté,
Et le ſtyle ſans importance,
Je vous livre avec aſſurance
Mon gaulois & ma loyauté;
Et vous m'aimerez mieux, je penſe,
Dans toute mon antiquité,
Que ſi, ſéduit par mon eſtime
Pour la bruyante nouveauté,
Les grands traits, le petit ſublime,
Et l'air de confiance intime
De tant de modernes Auteurs,
Je viſois au ſtyle, aux couleurs,
A cette empyrique éloquence,
Au ton neuf, & ſans conſéquence,
De nos merveilleux raiſonneurs,
Contemplés comme créateurs
D'un nouveau ciel, d'un nouveau monde,
Par cette foule vagabonde
De très-humbles admirateurs,
D'échos répandus à la ronde,

De perroquets littérateurs,
De ſous-illuſtres, d'amateurs,
Qui vont répétant vers & proſe,
Et d'autrui faiſant les honneurs
Pour ſe croire auſſi quelque choſe.
Mais je me ſauve promptement;
Je craindrois inſenſiblement,
Pour ma longue petite Épître,
L'air d'ouvrage qu'aſſurément
Elle prendroit ſans aucun titre.
Si ces riens courent l'univers,
Et que par haſard l'on en cauſe;
Car tel eſt le deſtin des vers,
Un inſtant de vogue en diſpoſe,
Et bien ou mal la rime expoſe
Au bruit, aux propos, aux faux airs,
Aux ſots, aux eſprits, à la gloſe
Des pédans lourdement diſerts,
Des freluquets lilas ou verds,
Et Des oiſons couleur de roſe,
Enfin à cent dégoûts divers
Que n'ont point meſſieurs de la proſe:
Si donc, élevés à l'honneur
D'une renommée éphémère,
Ces vers ont le petit malheur
De ſubir ce froid commentaire

De l'importance ou de l'humeur,
Malgré la déraiſon altière,
Et tout ennuyeux argument,
Leur gloire ſera toute entière,
S'ils plaiſent au ſéjour charmant
Qui m'en dicta le ſentiment
Et les pare de ſa lumière.



AU ROI DE DANEMARCK.

TÉLÉMAQUE, adoré du Nord,
Et cher à toutes les contrées
Où l'ardeur du plus noble essor
Guide vos traces desirées,
Et des plus belles destinées,
A l'Europe annonce le sort;
Ainsi, dans le printems de l'âge;
Dédaignant l'attrait du repos,
L'encens, l'étiquette & l'usage,
Vous leur préférez les travaux,
Les observations du Sage,
Et les fatigues du Héros.
Le plus cher, le plus sûr présage
Charme vos États fortunés;
Monarque illustre, pardonnez
Si j'ose écarter le nuage
Dont vos pas sont environnés,
Et si la candeur d'un sauvage
Dévoile la brillante image
De ce Trône que vous parez.

Dans tous les climats honorés
De l'éclat de votre appanage,
En vain, grand Roi, vous desirez
Échapper au public hommage;
En vain sous un nom emprunté,
L'ineffaçable Majesté
Veut se voiler & disparoître :
L'auguste & tendre humanité,
Les graces, l'affabilité,
Vous font aisément reconnoître,
Et d'un peuple toujours vanté
Nomment l'ornement & le maître.
Vers de nombreuses régions,
Guidé par les heureux rayons
Du sentiment qui vous inspire,
Au vrai livre des Nations
Votre génie a voulu lire
Ces traits premiers, sûrs & profonds
Que tant de dissertations
N'ont pu que foiblement décrire.
Malgré les beaux raisonnemens
De tant de rêveurs à systême,
Qui prônent en longs argumens
Que l'homme par-tout est le même;
Tous les peuples sont différens;
Chaque climat a ses nuances :
Vos regards sûrs & pénétrans

En ſaiſiſſent les différences.
Il n'eſt qu'un point dans ce moment
Qui les égale & les rallie ;
Oui, ces contraſtes de génie
Et d'opinions & de goûts,
Prince aimable, s'éclipſent tous
Quand on vous voit paroître & plaire,
Et par-tout, ainſi que chez nous,
Tous les Peuples n'auront pour vous
Qu'un ſuffrage & qu'un caractere.



VERS

En réponse à une Lettre de M. VALLIER, ancien Colonel d'Infanterie, en date du premier Mai.

NON, ce n'est point l'éclat d'un nouveau jour,
Les oiseaux ranimés, les fleurs & la verdure,
La renaissance enfin de toute la Nature,
Qui du printems m'annoncent le retour :
Une Muse aux Graces fidelle,
Dans mes déserts parmi les frimats & les vents,
M'amene les Plaisirs qui volent autour d'elle.
Je vous vois & je vous entends ;
Votre amitié se renouvelle :
Et voilà pour moi le Printems.





LETTRE SUR LA COMÉDIE.

*A M. ***.*

Les ſentimens, Monsieur, dont vous m'honorez depuis plus de vingt ans, vous ont donné des droits inviolables ſur tous les miens; je vous en dois compte, & je viens vous le rendre ſur un genre d'Ouvrages auquel j'ai cru devoir renoncer pour toujours. Indépendamment du deſir de vous ſoumettre ma conduite & de mériter votre approbation, votre appui m'eſt néceſſaire dans le parti indiſpenſable que j'ai pris, & je viens le réclamer avec toute la confiance que votre amitié pour moi m'a toujours inſpirée. Les Titres, les Erreurs, les Songes du Monde n'ont jamais ébranlé les principes de Religion que je vous connois depuis ſi long-tems; ainſi le langage de cette Lettre ne vous ſera point étranger, & je compte qu'approuvant ma réſolution, vous voudrez bien m'appuyer dans ce qui me reſte à faire pour l'établir & pour la manifeſter.

Je ſuis accoutumé, Monsieur, à penſer

tout haut devant vous ; je vous avouerai donc que depuis plusieurs années j'avois beaucoup à souffrir intérieurement d'avoir travaillé pour le Théâtre, étant convaincu, comme je l'ai toujours été, des vérités lumineuses de notre Religion, la seule divine, la seule incontestable : il s'élevoit souvent des nuages dans mon ame, sur un art si peu conforme à l'esprit du Christianisme ; & je me faisois, sans le vouloir, des reproches infructueux, que j'évitois de démêler & d'approfondir ; toujours combattu & toujours foible, je différois de me juger, par la crainte de me rendre & par le desir de me faire grace. Quelle force pouvoient avoir des réflexions involontaires contre l'empire de l'imagination & l'enivrement de la fausse gloire ? Encouragé par l'indulgence dont le Public a honoré *Sidney* & *le Méchant*, ébloui par les sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis, dupe d'autrui & de moi-même ; rappelé en même tems par cette voix intérieure toujours sévere & toujours juste, je souffrois, & je n'en travaillois pas moins dans le même genre ; il n'est gueres de situation plus pénible (quand on pense) que de voir sa conduite en contradiction avec ses principes, & de se trouver faux à soi-même ; & mal avec soi ; je cherchois à étouffer cette voix des remords, à laquelle on n'impose point silence, ou je croyois

y répondre par de mauvaiſes autorités que je me donnois pour bonnes; au défaut de ſolides raiſons j'appelois à mon ſecours tous les grands & frêles raiſonnemens des Apologiſtes du Théâtre; je tirois même des moyens perſonnels d'apologie, de mon intention à ne rien écrire qui ne pût être ſoumis à toutes les loix des mœurs : mais tous ces ſecours ne pouvoient rien pour ma tranquillité ; les noms ſacrés & vénérables dont on a abuſé pour juſtifier la compoſition des Ouvrages Dramatiques & le danger des ſpectacles, les textes prétendus favorables, les anecdotes fabriquées, les ſophiſmes des autres & les miens, tout cela n'étoit que du bruit, & un bruit bien foible contre ce ſentiment impérieux qui réclamoit dans mon cœur : au milieu de ces contrariétés & de ces doutes de mauvaiſe-foi pourſuivi par l'évidence, j'aurois dû reconnoître dès-lors, comme je le reconnois aujourd'hui, qu'on a toujours tort avec ſa conſcience, quand on eſt réduit à diſputer avec elle. Dieu a daigné éclairer entiérement mes ténebres, & diſſiper à mes yeux tous les enchantemens de l'Art & du Génie; guidé par la Foi, ce flambeau éternel devant qui toutes les lueurs du tems diſparoiſſent, devant qui s'évanouiſſent toutes les rêveries ſublimes & profondes de nos foibles Eſprits-forts, ainſi que toute l'importance & la gloriole du Bel-eſprit, je vois ſans nuage

& ſans enthouſiaſme, que les loix ſacrées de l'Évangile & les maximes de la morale profane, le Sanctuaire & le Théâtre ſont des objets abſolument inalliables; tous les ſuffrages de l'Opinion, de la Bienſéance & de la Vertu purement humaine fuſſent-ils réunis en faveur de l'Art Dramatique, il n'a jamais obtenu, il n'obtiendra jamais l'approbation de l'Égliſe; ce motif ſans réponſe m'a décidé invariablement : j'ai eu l'honneur de communiquer ma réſolution à Monſeigneur l'Evêque d'Amiens, & d'en conſigner l'engagement irrévocable dans ſes mains ſacrées; c'eſt à l'autorité de ſes leçons & à l'éloquence de ſes vertus que je dois la fin de mon égarement, je lui devois l'hommage de mon retour, & c'eſt pour conſacrer la ſolidité de cette eſpece d'abjuration, que je l'ai faite ſous les yeux de ce grand Prélat ſi reſpecté & ſi chéri; ſon témoignage ſaint s'éleveroit contre moi, ſi j'avois la foibleſſe & l'infidélité de rentrer dans la carriere: il ne me reſte qu'un regret en la quittant; ce n'eſt point ſur la privation des applaudiſſemens publics, je ne les aurois peut-être pas obtenus, & quand même je pourrois être aſſuré de les obtenir au plus haut degré, tout ce fracas populaire n'ébranleroit point ma réſolution; la voix ſolitaire du devoir doit parler plus haut pour un Chrétien, que toutes les voix de la Renommée:

l'unique regret qui me reste, c'est de ne pouvoir point assez effacer le scandale que j'ai pu donner à la Religion par ce genre d'Ouvrages, & de n'être point à portée de réparer le mal que j'ai pu causer, sans le vouloir; le moyen le plus apparent de réparation, autant qu'elle est possible, dépend de votre agrément pour la publicité de cette Lettre; j'espere que vous voudrez bien permettre qu'elle se répande, & que les regrets sinceres que j'expose ici à l'Amitié, aillent porter mon apologie par-tout où elle est nécessaire : mes foibles talens n'ont point rendu mon nom assez considérable pour faire un grand exemple; mais tout Fidele, quel qu'il soit, quand ses égaremens ont eu quelque notoriété, doit en publier le désaveu, & laisser un monument de son repentir. Les gens du bon air, les demi-raisonneurs, les pitoyables incrédules peuvent à leur aise se moquer de ma démarche; je serai trop dédommagé de leur petite censure & de leurs froides plaisanteries, si les gens sensés & vertueux, si les Écrivains dignes de servir la Religion, si les ames honnêtes & pieuses que j'ai pu scandaliser, voient mon humble désaveu avec cette satisfaction pure que fait naître la Vérité, dès qu'elle se montre.

Je profite de cette occasion pour rétracter aussi solemnellement tout ce que j'ai pu écrire d'un

ton peu réfléchi dans les bagatelles rimées dont on a multiplié les Éditions, ſans que j'aie jamais été dans la confidence d'aucune. Tel eſt le malheur attaché à la Poéſie, cet Art ſi dangereux, dont l'hiſtoire eſt beaucoup plus la liſte des fautes célebres & des regrets tardifs, que celle des ſuccès ſans honte & de la gloire ſans remords; tel eſt l'écueil preſque inévitable, ſur tout dans les délires de la jeuneſſe : on ſe laiſſe entraîner à établir des principes qu'on n'a point; un vers brillant décide d'une maxime hardie, ſcandaleuſe, extravagante; l'idée eſt téméraire, le trait eſt impie, n'importe, le vers eſt heureux, ſonore, éblouiſſant, on ne peut le ſacrifier, on ne veut que briller, on parle contre ce qu'on croit, & la vanité des mots l'emporte ſur la vérité des choſes. L'Impreſſion ayant donné quelqu'exiſtence à de foibles productions auxquelles j'attache fort peu de valeur, je me crois obligé d'en publier une Édition très-corrigée, où je ne conſerverai rien qui ne puiſſe être ſoumis à la lumiere de la Religion & à la ſévérité de ſes regards; la même balance me réglera dans d'autres Ouvrages qui n'ont point encore vu le jour. Pour mes nouvelles Comédies (dont deux ont été lues, MONSIEUR, par vous ſeul) ne me les demandez plus; le ſacrifice en eſt fait, & c'étoit ſacrifier bien peu de choſe. Quand on a quel-

ques Ecrits à ſe reprocher, il faut s'exécuter ſans réſerve, dès que le remords les condamne : il ſeroit trop incertain de compter que ces Écrits ſeront brûlés au flambeau qui doit éclairer notre agonie.

J'ai cru, pour l'utilité des mœurs, pouvoir ſauver de cette proſcription les principes & les images d'une Pièce que je finiſſois, & je les donnerai ſous une autre forme que celle du genre Dramatique : cette Comédie avoit pour objet la peinture & la critique d'un Caractere plus à la mode que *le Méchant* même, & qui, ſorti de ſes bornes, devient tous les jours de plus en plus un ridicule & un vice national

Si la prétention de ce Caractere, ſi répandue aujourd'hui, ſi mauſſade, comme l'eſt toute prétention, & ſi gauche dans ceux qui l'ont malgré la nature & ſans ſuccès, n'étoit qu'un de ces ridicules qui ne ſont que de la fatuité ſans danger, ou de la ſottiſe ſans conſéquence, je ne m'y ſerois plus arrêté; l'objet du portrait ne vaudroit pas les frais des crayons : mais outre ſa comique abſurdité, cette prétention eſt de plus ſi contraire aux regles établies, à l'honnêteté publique, & au reſpect dû à la Raiſon, que je me ſuis cru obligé d'en conſerver les traits & la cenſure, par l'intérêt que tout citoyen qui penſe doit prendre aux droits de la Vertu & de la Vérité : j'ai tout lieu

d'eſpérer que ce ſujet, s'il doit être de quelque utilité, y parviendra bien plus ſûrement ſous cette forme nouvelle, que s'il n'eût paru que ſur la Scene, cette prétendue école des mœurs, où l'amour-propre ne vient reconnoître que les torts d'autrui; & où les vérités morales, le plus lumineuſement préſentées, n'ont que le ſtérile mérite d'étonner un inſtant le déſœuvrement & la frivolité, ſans arriver jamais à corriger les vices, & ſans parvenir à réprimer la manie des faux airs dans tous les genres, & les ridicules de tous les rangs.

Je laiſſe de ſi minces objets, pour finir par des conſidérations d'un ordre bien ſupérieur à toutes les brillantes illuſions de nos arts agréables, de nos talens inutiles, & du génie dont nous nous flattons. Si quelqu'un de ceux qui veulent bien s'intéreſſer à moi, eſt tenté de condamner le parti que j'ai pris de ne plus paroître dans cette carriere, qu'avant de me déſaprouver, il accorde un regard aux principes qui m'ont déterminé; après avoir apprécié dans ſa raiſon ce phoſphore qu'on nomme l'eſprit, ce rien qu'on appelle la Renommée, ce moment qu'on appelle la Vie, qu'il interroge la Religion qui doit lui parler comme à moi; qu'il contemple fixement la mort; qu'il regarde au-delà, & qu'il me juge. Cette image de notre fin, la lumiere, la leçon de notre exiſ-

tence, & notre premiere philoſophie, devroit bien abaiſſer l'extravagante indépendance & l'audace impie de ces ſuperbes & petits Diſſertateurs, qui s'efforcent vainement d'élever leurs délires ſyſtématiques au-deſſus des preuves lumineuſes de la Révélation ; le Tems vole, la Nuit s'avance, le Rêve va finir ; pourquoi perdre à douter, avec une abſurde préſomption, cet inſtant qui nous eſt laiſſé pour croire, & pour adorer avec une ſoumiſſion fondée ſur les plus fermes principes de la ſaine raiſon ? Comment immoler nos jours à des Ouvrages rarement applaudis, ſouvent dangereux, toujours inutiles ? Pourquoi nous borner à des ſpéculations indifférentes ſur les majeſtueux Phénomenes de la Nature? Au moment où j'écris, un corps céleſte, nouveau à nos regards, eſt deſcendu ſur l'horiſon ; mais ce ſpectacle, également frappant pour les eſprits éclaïrés & pour le Vulgaire, amuſe ſeulement la frivole curioſité, quand il doit élever nos réflexions. Encore quelques jours, & cette Comète que notre Siecle voit pour la première fois, va s'éteindre pour nous, & ſe replonger dans l'immenſité des Cieux, pour ne reparoître jamais aux yeux de preſque tous ceux qui la contemplent aujourd'hui. Quelle deſtinée éternelle nous aura été aſſignée, lorſque cet Aſtre étincelant & rapide, arrivé au terme d'une nouvelle révolution, après une marche de plus de

quinze Luſtres, reparoîtra ſur cette Hémiſphere? Les témoins de ſon retour marcheront ſur nos cendres.

Je vous demanderois grace, MONSIEUR, ſur quelques traits de cette Lettre, qui paroiſſent ſortir des limites du ton épiſtolaire, ſi je ne ſavois par une longue expérience que la Vérité a toute ſeule par elle-même le droit de vous intéreſſer indépendamment de la façon dont on l'exprime, & ſi d'ailleurs dans un ſemblable ſujet, dont la dignité & l'énergie entraînent l'ame & commandent l'expreſſion, on pouvoit être arrêté un inſtant par de froides attentions aux regles du ſtyle, & aux chétives prétentions de l'eſprit.

Je ſuis, avec tous les ſentimens d'un profond reſpect & d'un attachement inviolable,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

GRESSET.

A Amiens, le 14 Mai 1759.

Fin du Tome premier.

